

PEUPLE ET CULTURE



68

42

***Premier essai d'une revue
de l'éducation permanente***

Ce numéro a été réalisé
par **Antoinette et René Fouque**
avec la collaboration pour la documen-
tation de **Monique Nahon**
Couverture de **Jo Bonavita-Viale**

A mesure qu'il (l'enfant) devient capable d'opérations intellectuelles, plus complexes, il est intégré à la culture qui l'environne. J'appelle culture le **milieu humain**, tout ce qui, par-delà l'accomplissement des fonctions biologiques, donne à la vie et à l'activité humaines forme, sens et contenu. La culture est inhérente à la Société des hommes quel que soit le niveau de civilisation.

Emile Benveniste,
« *Problèmes de linguistique générale* »

PEUPLE ET CULTURE

N° 68 SOMMAIRE

I. ACTION CULTURELLE ET ÉDUCATION PERMANENTE

Education permanente et société industrielle,
par Alain TOURAINE, Directeur d'Etudes à l'Ecole
Pratique des Hautes Etudes p. 9

Pour des politiques d'action culturelle
par Pierre MOINOT, Directeur Général des Arts et
Lettres p. 24

La Conférence Générale de l'Unesco adopte deux projets
de résolution concernant l'Education permanente et
l'action culturelle p. 32

L'animation dans la société française contemporaine,
par J. ROVAN p. 37

Evolution récente de la sociologie du loisir,
par J. DUMAZEDIER p. 53

A propos de la culture populaire,
par B. CACERES p. 63

II. LIBRES PROPOS

Autant en emportent les mythes,
par P. BESNARD p. 71

III. LIRE VOIR ÉCOUTER

Notes de lecture	p. 81
Livres	p. 116
Disques	p. 124
Cinéma	p. 129
Expositions	p. 138

IV. INFORMATIONS GÉNÉRALES

La « politique extérieure » de Peuple et Culture en 1966 et 1967 — Relations avec l'Etat et relations internationales, par J. ROVAN	p. 146
Voyages : Peuple et Culture à l'étranger,	p. 151
Radio-Télévision : Peuple et Culture sur les ondes	p. 153
Formation	p. 154
Universités d'Eté de Peuple et Culture	p. 155
Caen : réformer l'Université par P. BESNARD	p. 159
Informations régionales	p. 161
Nouvelles brèves	p. 162

PEUPLÉ ET CULTURE N° 68 inaugure pour ainsi dire une nouvelle série de publications trimestrielles, non seulement parce que nous changeons son format; parce que nous lui donnons une présentation nouvelle, mais surtout parce que son contenu est sensiblement différent de celui des bulletins précédents. Nous souhaitons que cette publication reflète la vie du Mouvement dans la totalité de ses réalisations, mais qu'il soit aussi la preuve, par les textes de fond qui y seront publiés, que les idées pour lesquelles Peuple et Culture a combattu, depuis sa création, sont plus que jamais à l'ordre du jour, plus que jamais source de réflexion, discussions, échanges au centre desquels le Mouvement se place comme un des agents principaux. Que Peuple et Culture ait suscité, par ses dîners-débats, un intense foyer de recherches sur l'éducation permanente et les problèmes de la société contemporaine; que son président, Joffre Dumazedier, soit une des grandes voix de la sociologie du loisir; que ses dirigeants soient présents partout dans le monde où sont débattues les questions de l'éducation de adultes; que des expériences novatrices régionales animées par Peuple et Culture — citons, parmi d'autres, celles de la Corrèze, de l'Isère, de la Seine-Maritime, du Tarn-et-Garonne — soient constamment rappelées dans les congrès et colloques, voilà quelques preuves flagrantes de la signification que revêt notre effort, preuves que nous pouvons évoquer sans man-

quer au devoir de modestie. Cette action, véritablement politique au sens que ce mot doit retrouver de plus en plus, le Mouvement — en tant que réalité même de mouvement, tel qu'il s'est toujours défini — a été conscient qu'elle s'appuyait en grande partie sur ses écrits. L'Assemblée Générale des 5 et 6 mars 1966, à l'unanimité, demandait que les éditions fussent développées autant que possible. En application de cette décision, le service des Editions a été doté d'un responsable permanent en Septembre 1966. Déjà, l'on peut enregistrer quelques résultats de l'impulsion ainsi donnée, car on peut dire, sans exagération, que ce n'est qu'à partir de ce moment que le service a commencé à exister comme entité autonome. Nous signalons, pour mémoire, la parution coup sur coup, aux Editions du Seuil, de deux ouvrages dans la Collection « Peuple et Culture » : L'Europe de Joseph Rovin et la Poésie de Georges Jean. Cette Collection va s'étendre en fonction d'un plan fondé sur les besoins, latents ou à venir, d'un public qui ne cesse de s'élargir et de se diversifier dans la mesure même où l'éducation permanente prend corps dans notre pays. Elle doit s'enrichir aussi d'une nouvelle série de recueils de textes importants sur l'Education Permanente, rédigés — ou suscités, telles les conférences des dîners-débats — par les responsables du Mouvement, les spécialistes et les experts qui lui sont attachés. Rappelons aussi la publication de la brochure « Qu'est-ce que Peuple et Culture ? », la parution régulière des fiches de travail, celle, de plus en plus importante, de documents ronéotypés.

Cette politique du service des Editions intéresse directement la présente publication, et c'est la raison pour laquelle nous l'avons développée ici. En effet, ce bulletin subira lui aussi des transformations sans doute importantes, puisqu'il est appelé à devenir une véritable Revue de l'Education Permanente, paraissant quatre fois par an, fournissant non seulement des textes de fond, des indications de lecture... mais

aussi des dossiers complets sur les grands problèmes de l'Éducation Permanente, de la diffusion et du partage de la culture, et plus généralement, sur les questions que nous posent la société dans laquelle nous vivons; une revue qui se voudrait donc l'un des outils principaux et la preuve de l'action continue, organisée, efficiente de Peuple et Culture. La création de cette revue bénéficiera du travail considérable déjà accompli dans ce sens par Peuple et Culture, notamment par la préparation de ce qui devait être la Revue Culture 85, mais elle ne pourra se faire que progressivement, en fonction des réactions qui seront suscitées par nos prochains fascicules. Pour cela, nous avons besoin de l'avis de tous nos lecteurs, et c'est pourquoi nous joignons à ce numéro un questionnaire. Les réponses que vous voudrez bien donner nous seront très précieuses.

Nous espérons que vous ferez le meilleur accueil à ce bulletin et à ce qu'il représente d'avenir commun.

1

action culturelle et éducation permanente

Le texte que nous publions ci-dessous a introduit le thème des discussions du quatrième dîner-débat de Peuple et Culture, le 29 avril 1966. Il aborde un certain nombre de problèmes posés par l'Education Permanente et son développement dans une société industrielle.

Les dîners-débats de PEUPLE ET CULTURE — nouvelle formule au service du perfectionnement de nos animateurs — ont été lancés en janvier 1966. Le premier, avec Jean Vilar et Joffre Dumazet a eu pour thème la formation culturelle des villes.

Rappelons en outre que ce forum culturel est ouvert aux responsables d'associations de jeunesse et d'éducation populaire, aux chercheurs, aux administrateurs, aux dirigeants novateurs des secteurs privé ou public de l'action culturelle avec lesquels nous coopérons sur les thèmes fondamentaux de notre recherche et de notre action.

Nous avons publié dans le numéro 66 la conférence de M. A. Deléon, Directeur du Département de l'Education des Adultes à l'Unesco; dans nos prochains numéros nous publierons les conférences de M. de Caumont : **Aménagement du Territoire, développement culturel et participation civique**; de M. P. Teitgen : **Rôle du développement culturel dans le V^e Plan**; etc...

De cette manière, nous pensons faire participer aussi ceux de nos animateurs qui n'habitent pas Paris, à l'effort d'information et de perfectionnement que constituent nos dîners-débats.

Education permanente et Société Industrielle

ALAIN TOURAINE

Dans une société existent des intentions économiques et techniques solidaires d'une certaine organisation de moyens techniques et économiques mis en jeu; autrement dit, une société est toujours en voie d'éclatement, d'expansion ou, mieux, d'investissement. Consommer ne signifiant pas simplement se réapproprier ce qui a été produit, mais le consommer à travers certains modèles sociaux et culturels, suivant une certaine idée de la société et de l'homme.

Le type de sociétés industrielles dont nous sommes issus n'a pas rencontré sur sa route les problèmes de la culture. Et cela pour une raison assez simple.

Nous autres, hommes du XX^e siècle, nous nous reconnaissons descendants directs ou indirects des Anglais du XIX^e siècle; nous avons fabriqué notre industrie d'une manière tout-à-fait exceptionnelle. Nous avons mis, pendant longtemps, les problèmes sociaux de changement économique entre parenthèses. Pendant ce qu'on appelle commodément le XIX^e siècle, les forces mises en jeu par la civilisation intellectuelle, à l'exception des classes dirigeantes, n'ont participé ni au pouvoir de décision ni à la consommation : on ne mangeait, on ne s'habillait, on ne s'amusait pas tellement différemment à l'époque de Zola qu'à l'époque de Balzac et pourtant, la société avait bougé.

La première grande transformation pour la France a probablement eu lieu vers 1900; la confection en série dans les grands magasins a commencé à changer l'allure de la rue. Quant au pouvoir de décisions, rappelons-

nous qu'en Angleterre un siècle s'est écoulé entre l'invention de la machine à vapeur et le vote de la grande majorité des ouvriers, (1884-85). On a donc mis la société entre parenthèses, et cela ne s'est plus jamais reproduit par la suite.

Dans la seconde vague, dans la vague soviétique, on a fait de même pour la consommation et ses transformations, mais il a existé un processus politique de transformations sociales.

Dans ce qu'on appelle le tiers-monde, plus rien n'est entre parenthèses. Ce qui caractérise le tiers-monde c'est que la consommation et le système politique sont bouleversés, en même temps, voire même avant que ne soit bouleversé le système de production.

Dans notre type d'industrialisation, l'économie étant autonome, la revendication sociale fut en fait une revendication économique. Dans le domaine culturel on assista à une séparation qui semble profonde, permanente, entre, d'une part, le rappel à un certain particularisme (la défense du métier, de la collec-

tivité locale, etc., ou même du groupe d'âge) et, d'autre part, une sorte d'appel à la culture, ou plus exactement selon le vocabulaire habituel, à l'instruction.

On a donc défendu parallèlement le particularisme du travail et la généralité de l'instruction. La jonction entre le métier et l'instruction étant assurée par un troisième principe, la moralité : « Je défends ma particularité, je me lie à des principes généraux abstraits qui sont restés en vigueur en France jusqu'à nos jours, à travers l'école et par l'effort personnel, l'austérité, l'ascétisme et j'en appelle à la moralité. » Plus tard, lorsque une grande vague d'industrialisation a commencé à ébranler tous les aspects de la vie sociale et lorsque, en même temps, le problème de la consommation a commencé à se relier à ceux de la production, à partir du moment où les salaires réels commencent à s'élever (soit dans les dernières années du XIX^e siècle), on voit cette séparation entre la défense d'une particularité sociale et l'affirmation de principes généraux céder la place à une vision plus globale.

Pendant les trente premières années de ce siècle, on voit conjointement s'exprimer l'idée d'Albert Thierry et de Marcel Martinet d'une culture prolétarienne et l'idée qu'il faut ouvrir « la » culture au monde ouvrier suivant la tendance de Lefranc, de Vidalenc, du CCEO, de la CGT des années 30 (1).

Dans cette double orientation, il s'agit encore de mettre en rapport une particularité, un particularisme, un groupe — dans le cas le plus fréquent, la classe ouvrière — et un absolu : la culture ou l'instruction. Aujourd'hui, au contraire, la nouveauté réside en ce que, à mesure que l'autonomie de l'économie disparaît, que les décisions économiques et que les faits économiques nous apparaissent comme résultat d'un processus social, les problèmes de la culture ne sont plus posés en termes de rapports entre des principes absolus et une existence particulière; les problèmes de la culture sont tout simplement devenus les pro-

(1) Centre Confédéral d'Éducation Ouvrière de la Confédération Générale du Travail, dont le siège était, en 1930, 211 rue Lafayette - Paris.

blèmes du mode d'utilisation globale de la croissance économique. C'est le fait de ce qu'on appelle habituellement une société industrielle.

Notre société, malgré des résidus d'archaïsme dans l'ordre économique et dans l'ordre politique est, pour l'essentiel, une société industrielle qui pose ce type de problèmes. En termes plus précis, quelle est la signification de ce que nous pouvons provisoirement appeler la revendication culturelle que nous considérons comme un phénomène essentiel ? Adoptons, pour parler plus commodément et pour éviter des malentendus, l'expression de « société post-industrielle » plutôt que celle de société industrielle. La notion d'industriel, en effet, est liée pour nous à l'idée d'une certaine autonomie de l'économie. Nous avons tous grandi avec l'idée que la société est un train et que l'économie est la locomotive entraînant un certain nombre de wagons. Aujourd'hui, cette notion est tout simplement irrecevable. Nos sociétés sont beaucoup moins que les sociétés du XIX^e siècle, des sociétés chaudes, comme dit Lévi-

Strauss (1), fondées sur la différence de potentiel. Elles ne sont plus dominées, pour l'essentiel, par les problèmes liés à l'autonomie de l'économie, c'est-à-dire en fait par les problèmes liés au processus d'accumulation.

De plus en plus, le rapport à l'accumulation, ou plus simplement le rapport à la propriété, le cède en importance au rapport au développement. Toute l'analyse de nos sociétés doit être réorganisée, en ce sens que le rapport au passé et à son héritage cède la place au rapport à l'avenir. Les classes sociales, les conflits sociaux, les arbitrages sociaux doivent tous être repensés, redéfinis dans cette perspective.

La croissance économique comme base de la société est valorisée. Mais ce moyen peut être, non pas détourné de ses fins, ce qui ne signifierait pas grand-chose, mais transformé en fin; la puis-

sance peut devenir un but en soi. Les grands problèmes sociaux de notre temps sont ceux qui naissent de ces déviations. Le plus important est la déviation selon laquelle l'appareil de croissance fondé sur la nationalité devient un but en soi, c'est-à-dire que l'exaltation de l'appareil de production devient le critère de jugement de toute réalité sociale. (C'est ce qu'on appelle la technocratie. Technocratie ne signifie pas règne des techniciens (ce qui est une absurdité puisqu'un technicien par définition est un homme qui gère des moyens), mais signifie que la rationalité de la croissance et de la puissance est considérée comme l'échelle de jugement des réalités sociales.

A un niveau beaucoup plus modeste, mais néanmoins grave, les moyens d'action peuvent se transformer en fin, s'isoler des objectifs : c'est ce que nous appelons tous plus ou moins la bureaucratie. Enfin, les instruments matériels, avec les exigences techniques, peuvent devenir une fin en soi : c'est le technicisme que nous connaissons bien de-

puis le début de la soi-disant organisation scientifique du travail.

En résumé, il existe un système de production, un système de rationalisation des décisions, des organisations, des techniques, des instruments. Ce système de production tend à se définir par sa capacité de croître et de changer. A la limite, il impose une fluidité constante. Il impose des transformations de qualification, des déplacements de lieux des hommes, des transformations des connaissances, des relations inter-personnelles et collectives, etc...

Toute cette analyse, qui se place du point de vue de la croissance, est prospective. La prospective étant l'idéologie, ou la forme de pensée qui caractérise la nouvelle dominante. Sans aucun jugement de valeur, les technocrates et, secondairement, les bureaucrates sont ceux qui définissent les problèmes sociaux par rapport aux exigences de la croissance économique : il faut des hommes pour la croissance; il faut que ces hommes soient bien préparés: il faut que ces hommes soient préparés; il faut que ces

hommes soient malléables, mobiles; il faut qu'ils soient à la fois soumis et pleins d'initiatives.

Les exigences de la croissance ne sont ni blanches ni noires, le type d'hommes, de groupe le mieux adapté à la croissance, est à la fois, répétons-le, très soumis et très autonome. On peut avoir comme Michel Crozier, une vision optimiste de cette flexibilité (1) on peut en avoir une vision beaucoup moins optimiste, ce qui est mon cas. Mais l'essentiel reste la transformation et les revendications. Du temps de l'accumulation capitaliste, la résistance aux exigences de cette accumulation fut d'ordre économique et professionnel. C'est le producteur qui s'est défendu, c'est-à-dire un segment de la société. Aujourd'hui que cette segmentation de la société existe moins, aujourd'hui où les forces, les classes dominantes sont essentiellement celles qui organisent l'avenir économique en fonction des exigences de la croissance, la question prin-

(1) Claude Lévi-Strauss, titulaire de Chaire d'Anthropologie Sociale au Collège de France, est l'auteur notamment de : *Tristes Tropiques* (Paris, Ed. Plon, 1955), *Anthropologie Structurale* (Paris, Ed. Plon, 1958), *La pensée Sauvage* (Paris, Ed. Plon 1962).

(1) Michel Crozier est notamment l'auteur de *Le phénomène bureaucratique* - Paris, Ed. du Seuil, 1964.

cipale est de savoir quel peut être le principe de résistance aux exigences du changement, du mouvement perpétuel.

Contentons-nous de donner une réponse unique pour l'instant: la seule grande force susceptible de s'opposer aux exigences internes de la croissance c'est la vie privée, non pas dans le sens de « Home sweet home » mais de personne. En face de cette totalité qu'est l'économie en changement s'oppose une autre totalité (la plus grande à laquelle puisse parvenir un acteur, qu'il soit individuel ou collectif) à savoir la totalité de l'existence concrète. Et la totalité la plus vaste dont nous disposons, c'est notre vie. C'est pourquoi, d'ailleurs, les problèmes de l'âge et des classes d'âge sont d'une importance capitale.

La jeunesse — non l'adolescence — est une catégorie dominante, car elle s'identifie à l'avenir et s'oppose aussi aux gens âgés, c'est-à-dire à ceux dont les capacités acquises sont menacées par le changement.

Voilà pourquoi on peut bien parler de revendication culturelle alors qu'on ne

pouvait pas, autrefois, employer cette expression. Il n'y a plus une classe économique dominante et une classe économique dominée; il n'y a plus, d'un côté, que le mouvement de rationalisation d'une société construisant sa croissance et son futur, et de l'autre la multiplicité des défenses non pas seulement des particularismes, mais des expériences vécues. Défense de la région contre la rationalisation de l'espace national et international; défense, j'y insiste, des gens âgés contre le changement; défense de la permanence de l'unité familiale contre les éclatements dus aux changements d'emploi ou de localisation; défense aussi, si caractéristique en France et qui est loin d'avoir uniquement des aspects négatifs définis du passé, des villes et des paysans contre la soumission exclusive aux exigences du présent.

Telle est pour nous la nature des conflits sociaux fondamentaux des sociétés post-industrielles.

Plus concrètement encore, quel est le lieu, quel est le champ de ces conflits ? Il faut ici anticiper un peu

sur la réalité française et, reprenant notre comparaison avec le XIX^e siècle, dire que le rôle que joue l'usine c'est l'université qui va le jouer. En effet, aujourd'hui les grands problèmes ne sont pas ceux de l'appropriation du profit, mais ceux de l'appropriation de la connaissance. Aux Etats-Unis, la connaissance et le traitement de la connaissance occupent, dans la formation du produit national brut américain, une part qui est, aujourd'hui, loin d'être négligeable, puisqu'elle approche de 30 pour cent. La connaissance, la science sont la plus grande industrie.

Si l'on veut bien considérer que sont travailleurs tous ceux, même s'ils ne touchent pas de salaire, qui travaillent régulièrement huit heures par jour — et si l'on veut bien admettre que cette définition englobe les écoliers à partir de l'âge de cinq ans — le ministère de l'Education est, de très loin, le plus grand employeur de France, puisqu'il emploie plus de cinq cent mille personnes, du côté des éducateurs et quelques millions du côté des ensei-

gnés. C'est donc dans le domaine de l'instruction et de l'éducation que se situent les plus grands problèmes sociaux.

Certaines études nous montrent que l'accès à l'éducation est commandé par des inégalités de départ : ce n'est pas faux, mais nous le savons depuis toujours, ce n'est pas nouveau. Ce qui est important ce n'est pas que les inégalités dans l'éducation ou dans l'habitation traduisent les différences socio-professionnelles. Ce qui est important c'est que les inégalités dans l'éducation, dans l'habitation, constituent des inégalités sociales nouvelles, voire même des classes sociales nouvelles, des principes de stratification et introduisent des obstacles à la mobilité. Le journaliste anglais Young, qui il y a quelques années, parlait de méritocratie, mettait en lumière un thème vraiment neuf.

L'Angleterre a réformé profondément son système d'enseignement secondaire en 1944, mais les sociologues anglais ont observé, avec tristesse, que les taux de modalités sociales n'avaient pas augmenté; que,

simplement, certains obstacles anciens avaient diminué, tandis que d'autres étaient apparus. En même temps que la démocratisation de l'enseignement faisait sauter certaines barrières, elle en renforçait d'autres. Dans l'industrie, par exemple, de plus en plus le niveau d'éducation, à un moment donné, permet de prédire la carrière ultérieure et, en fait, la possibilité de monter sur le tas par l'expérience diminue. Autrement dit, on donne plus de chances; mais une fois ces chances définies, tout est joué. Par conséquent, l'éducation devient probablement un principe de stratification et d'inégalisation sociale de plus en plus important. Mais considérons de manière plus concrète les problèmes ainsi posés, même si tout cela est un jeu en avance sur la réalité française.

Lorsque le président de l'université de Californie a déclaré, d'un mot qui a fait fortune, qu'il ne fallait plus parler de l'université mais de la multiversité, il a voulu dire qu'une université est un big-Business. Le doyen

Zamanski (1) ne dit pas autre chose en demandant qu'on reconnaisse son institution comme une très grande unité de production de plus en plus définie par des critères de production. Il ne s'agit plus de transmettre un savoir et de former des professeurs de mathématiques ou de biologie, mais, fondamentalement, de créer, de diffuser et de transformer de la connaissance. Il y a une matière première qu'il faut créer, conditionner, vendre.

L'étudiant américain a très bien senti qu'il devient pure matière première. Les professeurs se soucient moins de lui, car ils s'occupent de recherche et d'administration. Il ne faut pas se dissimuler qu'il existe un conflit entre les exigences de la recherche et celles de l'enseignement.

L'UNEF (1), avec probablement un sens prémonitoire très poussé, a voulu réagir contre l'industrialisation de

(1) Doyen de la Faculté des Sciences de Paris un des principaux animateurs du Colloque de Caen.

(1) Union Nationale des Etudiants de France, 15, rue Soufflot, Paris V*.

l'université française, qui n'existe pas encore. Sa protestation a donc eu peu d'échos et gêne seulement la modernisation de l'Université, modernisation qui n'est pas la solution des problèmes, mais le moyen de les poser et de donner aux revendications nouvelles force et efficacité. Le problème de l'avenir est donc celui de la rupture entre l'université-usine ou, d'un terme plus noble, l'université-laboratoire, l'université créatrice d'avenir et une université formatrice d'hommes, c'est-à-dire donnant à des gens la capacité d'unifier la diversité de leur expérience vécue, renforçant le principe d'unification de leur personnalité et de leur existence sociale.

L'usine a été le lieu où se prélevait et où se combattait le profit. Cette revendication culturelle, ce désir de totalisation de l'expérience vécue, ne se vivront nulle part plus intensément que là où se constitue, se crée, se diffuse, le principe même de la croissance, à savoir la connaissance. On ne se battra plus autour du lieu de formation du profit, mais autour du lieu de formation

de la connaissance et donc de la capacité de décision. Revenons à un thème assez traditionnel : l'importance capitale de l'éducation et, plus précisément, de l'enseignement. Ce n'est pas autour de la télévision, du cinéma, ou des loisirs que s'organiseront les conflits, mais sur un plan plus général. En effet, si l'on veut considérer en quoi peuvent consister revendications et conflits et en quoi la dynamique de la société peut-être organisée autour des problèmes culturels, il faut affirmer que ce n'est pas autour de la consommation, mais autour de la production que les problèmes sociaux s'organisent toujours. Or, il se trouve que la production est devenue culturelle et non plus proprement économique; elle n'est plus assurée par l'argent mais par la connaissance. On ne peut plus opposer d'un côté le monde du travail et du profit et de l'autre le monde de la consommation qui est celui des loisirs; il existe un monde central, monde de la connaissance, de sa création et de son appropriation.

La question est donc de sa-

voir qui s'approprie la connaissance et aussi comment, dans quelles conditions peut apparaître, dans notre société post-industrielle, un mouvement de revendication pour l'appropriation culturelle.

En face du profit capitaliste s'est créé un mouvement ouvrier; comment, en face de la technocratie, peut se créer un mouvement de culture populaire, qui soit un mouvement de réappropriation collective de la connaissance ?

Il serait bon de discuter l'idée suivante : c'est autour des lieux d'éducation, écoles, organismes d'éducation des adultes, centres d'initiations culturelles, lieux de production, que cette appropriation (donc ce mouvement de culture populaire) doit et peut être constituée. Tant qu'on pose les problèmes à la périphérie (1), c'est-à-dire dans la consommation, on peut faire des choses d'une extrême importance mais qui ne semblent pas relever du choix des fins et des objectifs sociaux et qui ne sont donc pas créatrices de culture et d'histoire, qui ne

(1) Hors de ces lieux.

font pas naître un mode d'organisation volontaire de l'avenir collectif.

Comment une telle action ou revendication culturelle peut-elle se former ? Il est difficile de s'appuyer sur des exemples. Pour utiliser une comparaison, nous sommes, dans la société post-industrielle, à peu près au moment où en était Balzac dans la société industrielle. Il voyait la spirale de l'argent, aujourd'hui nous voyons la spirale de la consommation. A l'époque de Balzac, on ne parlait guère de capitalisme ou de prolétariat; on parlait plus d'argent, de riches et de pauvres. Aujourd'hui, on parle aussi de consommation. Les conflits, les contradictions sociales, la dynamique sociale de notre société post-industrielle ne sont pas perçus clairement, mais après tout pourquoi ne pas faire un peu de post-socialisme utopique ?

Cependant quelques précautions sont à prendre. L'une est évidente : les catégories à utiliser dans l'analyse et, en particulier les catégories sociales, doivent être spécifiques. Il ne sert à rien d'utiliser dans ce type de société

des catégories venues de la société précédente. En particulier, il ne faut plus placer la classe ouvrière au centre de l'analyse. Nous ne disons pas qu'il n'y a plus d'ouvriers, que la société est égalitaire, mais que la catégorie pertinente pour l'analyse n'est plus celle-là. Ce n'est pas dans un monde défini par ce concept qu'il faut chercher l'acteur. De même que ce n'était pas chez les paysans qu'il fallait chercher l'acteur privilégié en 1840 ou en 1860, bien qu'ils fussent les plus sous-privilégiés.

Une autre difficulté, beaucoup plus matérielle et très considérable vient de ce que nos institutions, et en particulier l'institution-clé dans le domaine de la connaissance, sont encore dominées par la résistance à l'ensemble des processus que nous venons d'évoquer. L'université, d'une manière qu'il ne faut pas caricaturer et au nom d'idéaux souvent très nobles, comme l'étaient les idéaux des corporations, résiste à l'éclatement, entre l'enseignement et la recherche, refoule ses propres problèmes. La grande idée des membres de l'enseignement

supérieur est le refus de la séparation entre l'enseignement et la recherche. Idée très noble, mais qui se traduit par le refus des transformations nécessaires.

Il faut accepter que le monde de la connaissance soit traversé de contradictions. Pour l'instant, elles existent, mais ne sont pas observées. Il faut que des groupes de pression, des groupes d'intérêt culturel, éducatif, non pas destinés à améliorer la consommation, mais fondamentalement revendicatifs, comme devrait l'être en principe l'UNEF, viennent affirmer la fonction éducatrice de l'université et aider en même temps des universitaires à assumer à la fois leur rôle de classe dirigeante, de capitalistes de la connaissance et le rôle opposé d'éducateurs et d'initiateurs de la revendication culturelle. Il faut que le conflit des classes culturelles éclate dans l'université française, brisant cette conjonction malsaine de forces patronales et ouvrières, de forces professorales et étudiantes unies dans une réaction corporative et idéologique hostile à la recon-

naissance des problèmes sociaux.

Tant qu'il n'y a pas de contradiction ouverte entre l'investissement et la consommation, entre la croissance et la vie privée, rien ne peut se faire et on traîne des héritages sociaux et idéologiques périmés.

Le problème central, celui de l'éducation, demeure. Au moment où la France subit un bouleversement absolument inouï de son système d'éducation, personne ne semble pouvoir s'élever au-dessus d'un raisonnement en terme de mètres carrés ou de matière à option à telle ou telle partie du baccalauréat, alors que la question toute simple, « quel genre d'hommes voulez-vous former ? », est celle qui nous intéresse.

Et ce n'est pas un hasard si la société française est tellement allergique aux sciences sociales ; c'est parce qu'elle n'est pas en état, psychologiquement et socialement, de s'interroger sur ses fins.

La transformation de changement en développement et la mise en cause des fins et des moyens au lieu de la satisfaction devant les cour-

bes qui montent, simplement parce que les courbes qui montent sont celles qu'on pense à faire et que les courbes qui descendent sont plus compliquées à faire, sont une tâche essentielle.

la transformation de l'expérience en ce sens commande la création de l'action.

La question est de savoir à quelles conditions cette création de significations peut apparaître. On peut dire, en reprenant notre comparaison avec le mouvement ouvrier, qu'un mouvement social apparaît quand on sait pourquoi on se bat ou, au nom de qui on se bat, contre quoi on se bat et dans quel champ a lieu la bataille.

De même que des gens se sont battus pour le métier, contre le profit, dans l'industrie, au nom de ce qui était la conscience de classe, de même, aujourd'hui, les conditions d'existence d'un mouvement culturel résident dans le fait de se battre pour la vie privée, pour le sens de l'expérience privée contre les exigences du changement, transformé en principes absolus, et dans ce champ de l'éducation. Tout ceci paraît

vague et, pourtant, est relativement précis. Il n'y a pas de mouvements sociaux et culturels qui ne partent aujourd'hui d'une mise en cause de l'expérience privée et même de la vie privée au sens le plus élémentaire, le plus individuel. C'est en ce sens que les problèmes de la sexualité ont actuellement une grande importance pour les sociologues.

Mais cela dit, il faut que cette expérience privée se collectivise. Autour des problèmes d'éducation, nous pouvons en donner une expression concrète. Il n'y a pas de mouvement culturel sérieux qui puisse ne pas mettre au centre de ses revendications la création d'une institution qui nous manque en France, dont vous ne savez pas peut-être qu'elle nous manque : les universités. La France n'a pas d'université, mais seulement des services extérieurs du ministère de l'Éducation Nationale, dont trois membres ont des privilèges personnels. Les universitaires ont des libertés. Peut-être, faudrait-il en sacrifier quelques-unes au profit d'un peu de liberté pour l'université. Parler de culture populaire c'est

parler des étatisations de l'université, ce qui ne veut pas dire de privation de l'Université.

Partant du thème de l'éducation, on lutte pour que l'homme ne soit plus défini seulement par son rôle hiérarchique ou son utilité économique mais par sa compétence. C'est ce qu'on appelle dans le jargon des sociologues : la professionnalisation, c'est-à-dire l'acquisition de garanties personnelles, de sorte que l'homme ne soit plus défini par son rôle dans une organisation, mais que sa vie professionnelle soit jugée par des valeurs dont il est aussi le dépositaire.

Qui doit être l'acteur privilégié de la revendication culturelle ?

Qui doit faire, dans ce monde de l'appropriation de la connaissance, ce que la classe ouvrière a fait dans le monde de l'appropriation du profit ?

Nous savons tous que, dans le monde ouvrier, en fait il n'y a pas eu un acteur mais deux : une aristocratie ouvrière qui a créé les syndi-

cats et une masse de sous-privilegiés.

Les équivalents de ces ouvriers qualifiés aujourd'hui, ce sont probablement des professionnels définis par la possession non pas d'un métier mais d'une capacité de connaissance, et pas seulement d'un niveau de connaissance.

Certains sont suffisamment haut placés pour voir des défenses et sont essentiellement orientés à la fois vers la revendication et vers la jouissance de la connaissance. Il est important de voir qu'administrateurs, techniciens, universitaires, etc... tendent à former une nouvelle catégorie définie par la compétence que nous appellerons provisoirement celle des cadres intellectuels. Qu'ils soient dans l'industrie, l'administration, l'université ne change pas grand-chose à l'affaire et leur rapprochement est un des phénomènes les plus patents, nous semble-t-il, de ces vingt dernières années. Ils peuvent être des technocrates, mais plus aisément encore des anti-technocrates, des promoteurs d'action culturelle.

Puis, ces ouvriers qualifiés ont mobilisé une masse pro-

létarisée, c'est-à-dire des producteurs qui, en même temps, n'avaient pas de moyens de défense. Cette masse de manœuvres existe dans notre société dont l'un des traits les plus évidents, et que nous connaissons tous, est que le niveau d'instruction l'emporte de plus en plus largement sur le niveau de qualification.

Le XIXe siècle a été un siècle d'analphabètes qualifiés; nous entrons dans un siècle où il y a de plus en plus d'alphabétisés non qualifiés, des gens qui ont le baccalauréat et qui livrent, qui tapent sur une machine à calculer à la sortie des monoprix ou qui débitent de l'essence, etc... Nous y sommes relativement peu habitués parce que la diffusion de l'enseignement secondaire est très nouvelle. Dans vingt ans, ce sera tout à fait habituel puisque, après tout, au moins dans deux pays, les Etats-Unis et l'Union Soviétique, la secondarisation de la population est un fait pratiquement terminé, et que cette évolution est engagée en France.

Ainsi se trouve créé un décalage d'une extrême importance, car c'est dans ces ca-

tégories qui ont pour ainsi dire, un excédent d'instruction par rapport à leur emploi, que se recrutent trois militants culturels. Ceux-ci connaissent un grand désaccord dans leurs éléments de statut, c'est-à-dire qu'ils ont, pour une raison ou pour une autre, soit par mobilité sociale descendante, cas extrêmement fréquent, venant d'une famille plus aisée et d'un milieu plus cultivé, soit pour une autre raison, un niveau relativement élevé d'éducation, et qu'ils font un travail routinier, bureaucratique, etc... d'ouvriers ou plus fréquemment d'employés. C'est le cas des instituteurs qui sont très éduqués pour ce qu'ils font et pour ce qu'ils gagnent, qui ont un excédent mobilisable de revendications culturelles. Ce sont eux, sans doute qui vont au T.N.P.

La force de la consommation culturelle est d'autant plus vive que, au-delà de ce terme et de ce thème, il y a le point de départ de ce qu'on peut appeler la revendication de la vie privée.

Le problème est de redonner sens à ce que nous nommons la culture de masse, comme élément d'une dyna-

mique sociale et d'abord en repassant par les problèmes de l'éducation pour la raison que nous disions. Les problèmes restent posés comme des problèmes de consommation et donneront lieu à des enquêtes sociales et à un humanisme abstrait. Le problème qui est ici en cause n'est pas celui de la culture de masse, ou de la société de masse, mais celui de la continuité, et non pas sous une forme nouvelle, entre les contradictions sociales des forces dominantes et les forces dominées. Par conséquent, l'action culturelle n'est ni une action spécialisée ni une action d'adaptation aux changements, mais la création de modèles socio-culturels de transformation de la société.

Alain Touraine

Alain Touraine est né en 1925. Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure agrégé d'Histoire, il a travaillé de 1950 à 1958 au Centre d'Etudes sociologiques. Il est actuellement directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, où il a créé le laboratoire de Sociologie Industrielle. Il est l'un des fondateurs et des directeurs de la revue *Sociologie du Travail*. Il est en outre l'auteur des deux ouvrages : *Sociologie de l'action* - Paris, Ed. du Seuil, 1965; *La conscience ouvrière* - Paris, Ed. du Seuil, 1966.

Pour des politiques d'action culturelle

PIERRE MOINOT

Lorsque nos travaux nous conduisent, dans le budget de l'Organisation, au chapitre de la culture, nous avons tous conscience d'aborder un domaine profond, essentiel, où plus peut-être que partout ailleurs notre unité nous est révélée. Car nous savons tous que de l'étude des cultures qui nous est proposée se dégage nécessairement une identité mystérieuse, un langage que nous comprenons sans qu'il soit besoin de le traduire, et qui est celui de la culture dans sa forme unique : l'expression, par des formes que nous appelons maintenant formes d'art, de ce qui est depuis des millénaires notre dignité, notre angoisse, notre condition et notre destin.

C'est dire que nous ne considérons pas que ce chapitre du budget doive rester le luxe et l'ornement d'un programme dont l'effort principal serait ailleurs.

La délégation française estime au contraire que sans l'action culturelle qui les complète, l'action éducative et l'effort scientifique courraient le grand risque d'être seulement des techniques au service d'on ne sait quelles puissances. L'action culturelle vient leur assigner leur finalité et les faire servir une seule puissance, celle de l'esprit.

Or il se trouve que ce dont nous ne sommes peut-être pas encore tous conscients au sein de cette Organisation, les peuples dans le monde entier en ressentent spontanément, massivement et obscurément le besoin. Devant le développement prodigieux des techniques de communication, devant la transformation complète des modes de vie et la conception nouvelle qu'ils entraînent de l'espace et du temps, des cen-

taines de millions d'hommes commencent à demander à la civilisation des machines, d'apaiser en eux une faim mystérieuse, qui dépasse radicalement cette civilisation, et que faute d'autre mot, nous appelons la culture. Devant cet appel, dont nous ne soupçonnons pas encore toute la profondeur, les problèmes de l'action culturelle sont en train de changer de dimension et presque de nature.

Il ne s'agit plus de prendre quelques mesures individuelles qui favoriseront les échanges entre diverses élites averties; il ne s'agit plus d'apprécier mutuellement, entre spécialistes, les richesses et les mérites de civilisations voisines; il s'agit qu'à l'échelle de tous les hommes, et d'ici la fin du siècle, une révolution culturelle rattrape et accompagne les révolutions technique et scientifique qui sont déjà commencées; il s'agit que leurs moyens énormes n'aboutissent pas à meubler des loisirs vides et n'entraînent pas un développement démesuré des consommations faciles; il s'agit que notre civilisation planétaire trouve son sens, trouve son âme, et que l'homme s'y sente à sa place. Si nous savons faire cette révolution, alors seulement nous pourrions parler, pour reprendre la belle formule du Directeur général, d'un « humanisme du développement ».

La délégation française se demande si le petit sous-chapitre 3-3 est à la mesure de ce problème, à la mesure d'un « humanisme du développement ». Après les remarquables interventions des délégués de nombreux pays, nous voudrions souligner cette disproportion et dire notre sentiment à la fois sur le projet de budget et sur les programmes futurs.

On peut sans doute prétendre que le souci culturel n'est pas confiné au chapitre 3-3 du programme, et qu'il se retrouve partout : dans le secteur des sciences sociales et humaines; dans le chapitre de l'information où sont rangées notamment la mémoire de nos civilisations; les archives; dans tous les projets liés au développement des techniques audio-visuelles ou encore dans la section des normes internationales où figurent les droits d'auteurs. C'est qu'aussi bien la culture a des prolongements multiformes qu'il conviendra peut-être un jour de rassembler. Le fait même qu'elle est isolée dans le sous-chapitre dont il s'agit aujourd'hui prouve que notre Organisation a senti son caractère singulier et particulier.

Même si en effet, et surtout si le développement culturel est le dessein profond de tout notre programme, il reste que l'action éducative et la recherche scientifique sont une chose, et que l'action culturelle en est une autre dont la spécificité est évidente.

Pour tenter de réduire à quelques fonctions simples ce champ d'investigations si vaste, j'en distinguerai quatre qui se retrouvent d'ailleurs d'une certaine manière dans le projet qui nous est soumis :

- protéger les œuvres du passé, c'est-à-dire sauvegarder le patrimoine culturel et le restituer aux hommes d'aujourd'hui dans toutes ses significations;
- stimuler la création d'œuvres qui puissent témoigner du génie propre de notre époque;
- assurer la diffusion, c'est-à-dire rendre accessible au plus grand nombre des hommes l'héritage passé et la création présente de la culture;
- et enfin former ceux qui auront la charge de cette diffusion.

Ces principes affirment d'abord une vérité première qui est la spécificité de l'action culturelle. Permettez-moi de ne plus employer le mot de culture dont le contenu nous paraît toujours, de quelque façon, insaisissable et de parler d'action culturelle, formule humblement opératoire, mais qui s'inscrit naturellement dans la division de notre travail et dans l'organisation de nos plans et de nos programmes : l'homme veut d'abord accéder aux outils de la connaissance et c'est le rôle de l'éducation de les lui fournir. C'est la volonté de l'homme, aussi, de comprendre et d'utiliser le monde où il vit et ce sont les sciences qui le lui permettent. Mais en même temps, chaque homme a besoin d'exprimer la part irréductible de grandeur qu'il porte en lui, ou de découvrir les formes que d'autres hommes ont données à cette expression. Les œuvres de l'esprit, aussi bien que l'accès du plus grand nombre à ces œuvres, sont le domaine de l'action culturelle.

1.

La protection des œuvres du passé fait l'objet dans notre programme de propositions raisonnables, mûries par les experts dans les Conférences antérieures. Il est bon en effet que notre Organisation n'entreprenne

pas des actions directes de sauvegarde sans avoir au préalable inventorié avec équité toutes les opérations justifiant éventuellement une aide internationale, et sans en avoir formé les spécialistes.

2.

Il est certes capital que l'initiation artistique dans les écoles ou les institutions extra-scolaires soit étudiée, comme il est proposé. Mais il est également capital, alors que la scolarisation atteint une masse d'enfants de plus en plus nombreuse, qu'on se préoccupe de former parmi eux ou pour eux des créateurs, des interprètes, des animateurs culturels.

C'est pourquoi, la délégation française, qui avait déjà insisté sur ce point il y a deux ans, introduira un amendement tendant à ajouter aux recherches sur l'initiation artistique scolaire et extra-scolaire une étude internationale sur la formation artistique spécialisée. De nombreuses enquêtes ont déjà été menées par notre Organisation et il serait très utile qu'un document régulièrement tenu à jour informât les Etats membres des études, publiées ou non, accomplies sur le plan international et disponibles. Mais il serait plus utile encore que des enquêtes comparatives fussent organisées selon un plan unique dans plusieurs pays de développement économique et social voisin, de façon que ces pays prennent conscience de travailler sur des points communs et de servir, par leurs conclusions, tous les Etats membres.

3.

« Diffusion des œuvres d'Art », « diffusion des littératures », voilà de beaux titres pour notre programme, capables d'exprimer la troisième fonction essentielle de l'action culturelle. Malheureusement, je n'y ai trouvé essentiellement que l'édition d'anthologies, sans doute fort importantes, mais dont personne ne dit à qui elles sont destinées ni combien elles auront de lecteurs en dehors des spécialistes.

Ce programme n'est pas ... à la mesure de l'Organisation mondiale que nous sommes. Et surtout, il oublie un partenaire capital dans le jeu de la culture : je veux parler de celui qui la reçoit, du public.

La quasi totalité des projets porte sur des offres particulières, des éditions de livres, de films, de disques, ou plus généralement sur les techniques de cette offre; mais ils ne reposent pas sur une vue précise des circuits de la culture : pour que l'aide qu'il faut apporter à ceux qui produisent la culture soit vivante et vigoureuse, il convient de s'inquiéter aussi des millions d'hommes qui la demandent et de savoir comment ils la demandent.

La première tâche de l'Unesco, si elle veut entamer un effort organisé en faveur de l'action culturelle, est de mettre en relief les **besoins** culturels des sociétés modernes, à leurs divers niveaux de développement. Pour cela, il lui faut mettre au point un appareil statistique propre à la culture, qui permette aussi bien en matière d'enseignement ou d'économie de procéder à des rapprochements utiles, et qui conduise en même temps à connaître la nature et les modalités de cette demande dont nous savons encore bien peu de choses sinon son existence et sa force. Si nous précisons quels sont les obstacles matériels ou psychologiques au développement culturel, quelles sont les relations entre l'offre et la demande, si nous déterminons les nouveaux circuits économiques et sociaux de la vie culturelle, alors nous pourrions analyser les moyens véritables de l'action culturelle et les priorités à leur fixer; alors nous pourrions rechercher quels doivent être les rôles respectifs de la télévision, du cinéma, des bibliothèques, des discothèques; alors nous pourrions définir les meilleures conditions d'établissement et de gestion des maisons de la culture; alors nous pourrions étudier les structures administratives et financières les mieux appropriées à l'action culturelle, que ce soit dans l'Etat, dans les collectivités ou dans le secteur privé.

4.

La quatrième fonction de l'action culturelle, lorsqu'on l'examine sous le titre prometteur du budget « Encouragement et aide aux créateurs »... laisse pareillement déçu : nous organiserons un festival cinématographique de plus, et nous offrirons un nombre modeste de bourses. Pour favoriser la création artistique à l'échelle de nos démocraties modernes, c'est de tout autre chose qu'il s'agit. Il s'agit de ressusciter à notre mesure la relation familière qui existait autrefois entre le sculpteur des cathédrales romanes et le pèlerin. Il s'agit d'intégrer l'activité de l'artiste à la vie de la société. Il s'agit de faire en sorte que si nous devons cons-

truire en une génération presque autant de maisons et de palais qu'il en existe aujourd'hui sous le ciel, cet immense effort d'aménagement de nos territoires réunisse harmonieusement le concours des architectes, des artistes, des sculpteurs, des esthéticiens industriels. Ce serait la tâche de l'Unesco de récapituler pour nous, gouvernements, quelles sont par exemple les formes administratives et financières les plus aptes à associer les créateurs individuels à nos vastes mouvements de création collective.

Sans doute conviendrait-il dans cette analyse de ne pas confondre création et communication. Mon prédécesseur M. Gaëtan Picon disait que « l'œuvre risque de se rétracter devant cet espace culturel qui l'attire » et qu'elle pourrait réagir « en s'enfermant dans une volonté de non-communication ». Il est en effet des formes d'art, des moments de certaines créations que le devoir de la société n'est pas de chercher à intégrer, mais de chercher à protéger, par des mesures sociales que l'Unesco pourrait nous aider à promouvoir et qui presque partout restent à inventer. Alors l'Organisation aura contribué à sauvegarder cette part de l'art qu'André Breton appelait « un noyau infracassable de nuit ».

Il est bien évident que l'Organisation ne saurait tout faire, et que son rôle spécifique demande à être circonscrit. Des chiffres budgétaires ne permettent pas d'apprécier la valeur des actions dans le domaine culturel. Quelques chiffres ont été comparés et je me permettrai moi aussi, en faisant certaines additions, de constater que les actions de type opérationnel représentent 80 % au moins des dépenses prévues contre à peine 20 % pour les études et les enquêtes.

Or nous savons tous que l'action culturelle directe n'a pas de fin, qu'aucun critère ne peut lui éviter de s'éparpiller en une nébuleuse d'entreprises disparates. Ces « pet projects » pourront être contestables sur le plan de l'efficacité parce que trop limités, et douteux sur le plan de l'équité parce que trop partiels. Il ne revient pas, ... à une organisation comme la nôtre d'intervenir directement quand elle n'y est pas obligée par les circonstances ou par la nature même de l'action. La proportion entre l'action directe et le travail d'étude, d'enquête et de réflexion devrait être révisée en matière d'action culturelle.

C'est pourquoi la délégation française n'approuve pas sans réserves le projet de programme et de budget qui lui est soumis dans sa part réservée à la culture. Non qu'elle désavoue les initiatives particulières qui y figurent et qui ont chacune leur valeur. Mais ces initiatives ne sauraient résoudre le problème posé par la culture au XX^e siècle, parce qu'elles ne répondent pas à une conception claire et cohérente du développement culturel et parce qu'elles ne correspondent pas à la vocation spécifique de l'Organisation internationale.

La délégation française ne s'opposera pas à l'adoption du projet de programme, mais elle demande qu'avant toute chose le secrétariat utilise les années 1967 et 1968 à étudier fondamentalement le problème du développement culturel, et à constituer un appareil conceptuel, statistique et méthodologique à son usage propre comme à celui des Etats membres. M. Christian Fouchet a dit devant vous que « le moment paraît venu d'entrer dans une phase de prévision, de priorités et d'action concertée fondées sur une étude préalable des conditions, des tendances et des besoins ». Aussi a-t-il paru nécessaire à la délégation française de déposer un projet de résolution en ce sens.

Par ce projet, elle espère à la fois répondre aux préoccupations des délégations qui ne souhaitent pas voir l'Organisation développer son secteur de la culture avant d'avoir mis au point un programme d'ensemble à long terme, et soutenir celles qui pensent, comme l'a dit le Directeur général dans ses « perspectives d'avenir », qu'un effort de réflexion est nécessaire. Mais il va de soi qu'il appartiendra à chaque Etat de prévoir et d'organiser son action selon **son cheminement propre et son génie particulier**, à partir de cette réflexion commune. Quant à cette dernière, elle sera d'autant moins impersonnelle et d'autant plus riche que nous y associerons davantage les créateurs, soit par le canal des O.N.G. (1), soit en les faisant participer à nos travaux. Qu'un jour un Mozart, un Vermeer, un Shakespeare de notre temps entrent dans cette salle et sentent que nous avons besoin d'eux.

Cette réflexion est une tâche immense. Elle en vaut la peine. Bien des civilisations sont mortes, dont le seul message était un art. Il est

(1) Organisations non gouvernementales.

possible qu'à l'inverse de ce qui s'est passé jusqu'ici notre civilisation connaisse un autre destin. André Malraux disait : « si le mot de culture a un sens, il est ce qui répond au visage qu'a dans la glace un être humain quand il y regarde ce qui sera son visage de mort ». Cette réponse, elle est dans les formes que nous inventons ou que nous retrouvons et dont l'Unesco doit apporter à chaque homme ce qu'elles contiennent de plus irréductible : un germe d'immortalité. (1)

Pierre Moinot.

(1) Nous tenons à remercier M. P. Moinot, Directeur général des Arts et des Lettres, de nous avoir autorisé à reproduire cet exposé fait à Paris le 17 novembre 1966, au cours de la Conférence Générale de l'Unesco - 14^e session, 25 octobre-30 novembre 1966.

La Conférence Générale de l'Unesco adopte deux projets de résolution concernant l'Éducation permanente et l'action culturelle

Il nous paraît indispensable de porter à la connaissance des animateurs du Mouvement deux textes qui revêtent une importance toute particulière : il s'agit de deux projets de résolution qui ont été présentés par la délégation française à la 14^e session de la Conférence Générale de l'Unesco.

Le premier a trait à l'éducation permanente dont il présente une vue synthétique; le second se réfère à l'action culturelle.

Il est bon de rappeler que, là aussi, nous faisons figure de précurseurs : les idées, qui auraient pu paraître utopiques il y a dix ans, sont aujourd'hui unanimement acceptées. L'action est aussi patience et ces résolutions sont donc l'aboutissement d'une longue action de PEUPLE ET CULTURE puisqu'on y retrouve une grande partie des idées pour lesquelles PEUPLE ET CULTURE a combattu et continue à combattre.

Ces deux projets de résolution ont été acceptés à l'unanimité par la Conférence qui a demandé à l'Unesco d'accorder la priorité absolue dans son programme futur à la mise en œuvre d'un grand projet d'éducation permanente qui devrait couvrir tous les aspects de l'éducation, au niveau de l'enfant, de l'adolescent et de l'adulte.

1.

Projet de résolution présenté par la France Programme futur Éducation

La Conférence générale,

Considérant que l'éducation dans son ensemble doit faire l'objet, de la part de ceux qui en sont chargés aux niveaux national et international,

d'un examen approfondi en vue d'étudier sa place, son rôle, ses contenus et ses méthodes, tant en fonction des besoins que des **conditions nouvelles du monde moderne, et de la nécessité de son humanisation qui ne saurait résulter d'une évolution spontanée.**

Considérant que les résultats remarquables obtenus à l'échelle mondiale dans les secteurs scolaires et universitaires de l'éducation, ainsi que **l'importance qu'on attache de plus en plus** à l'éducation extra-scolaire, **rendent nécessaire** d'envisager une conception globale de l'action éducative qui corresponde **d'avantage aux exigences des individus pendant toute leur vie, d'un monde en évolution rapide, et au rôle de l'éducation comme un instrument privilégié du changement économique et social.**

Soulignant que les formes et les contenus traditionnels de l'éducation scolaire ne sont plus en mesure de répondre à tous les besoins éducatifs de l'homme moderne;

Estimant que cet effort de synthèse est également nécessaire dans les Etats présentant des structures sociales et éducatives variées, ainsi que des niveaux différents de développement économique et social; Qu'il est urgent d'étudier **les missions nouvelles** que pose l'éducation prise dans son ensemble l'apparition des facteurs qui lui donnent une forme, une signification et un contenu nouveaux tels que :

- l'ampleur et la rapidité des transformations technologiques, culturelles et morales qui affectent l'existence des individus et des peuples à tous les niveaux du développement économique,
- la diversité et l'ampleur croissante des tâches et responsabilités des hommes et des femmes dans les sociétés modernes,
- les problèmes de **mise à jour continue** des qualifications professionnelles et de **reconversion** que doivent affronter les travailleurs de toutes catégories de métiers,
- les modifications **profondes qui interviennent aujourd'hui** dans l'organisation de la vie, du travail, du repos et des loisirs,
- la prolongation **universelle de la durée de la vie humaine,**
- la **mutation actuelle** des modèles traditionnels de pensée et de relations,
- les progrès de l'esprit scientifique qui tend **vers** une conception relative et évolutive du savoir et de la civilisation;

Considérant que, en conséquence, il convient :

d'entreprendre ou d'élargir le cadre des réformes de l'enseignement en vue de les étendre à l'ensemble de l'éducation scolaire et extra-scolaire et d'assurer une coordination harmonieuse entre tous les secteurs et tous les services qui ont des responsabilités éducatives, compte tenu de l'importance et de l'originalité des organismes non gouvernementaux.

De considérer que cette conception globale de l'éducation ne se limite ni à la prolongation de la scolarité des jeunes ni aux programmes d'éducation des adultes, mais signifie un effort de synthèse englobant tous les secteurs de l'éducation et tous les âges de vie : formation scolaire et extra-scolaire, professionnelle et extra-professionnelle, éducation de l'enfance, de l'adolescence et de l'âge mûr;

De concevoir l'éducation permanente en tant que moyen de former et de développer en chaque individu l'aptitude à comprendre le monde moderne qui l'environne et de lui permettre de s'adapter aux exigences de l'univers en rapides transformations ainsi qu'aux conditions de travail et de vie soumises à de perpétuels changements;

De tirer les conséquences d'une vue globale de l'éducation pour la planification afin que l'éducation scolaire et extra-scolaire aient des relations complémentaires dans l'ensemble du système et des plans d'éducation et qu'une meilleure répartition des responsabilités éducatives soit réalisée entre l'école, l'université et tous autres moyens d'éducation (universités populaires, instituts de promotion sociale, mouvements de jeunesse, etc.);

De revoir les méthodes de financement de l'éducation et de répartition des ressources afin de mieux utiliser les ressources disponibles; et le cas échéant de les accroître;

D'envisager des mesures en vue d'assurer la préparation et le perfectionnement permanent (en quantité et en qualité) des cadres (enseignants, animateurs, moniteurs et pédagogues, psychologues, techniciens, planificateurs) nécessaires à la mise en œuvre de cette éducation permanente;

De prendre les mesures nécessaires sur le plan législatif et administratif pour favoriser l'élaboration et la mise en œuvre de cette politique globale d'éducation.

Invite le Directeur général dans le cadre des programmes futurs à proposer des activités concernant :

1) les buts, le contenu, les formes, les moyens de l'éducation permanente aussi bien dans les pays développés que dans les pays en voie de développement;

2) les formes de la coopération internationale en ce domaine et un plan à long terme des activités incombant à l'Unesco. »

Note du Directeur général

On peut rappeler, au sujet de cette proposition, le colloque prévu au paragraphe 263 du Projet de programme et de budget pour 1967-1968, lors duquel seront examinés plusieurs des problèmes mentionnés dans le projet de résolution. Si la Conférence générale approuve la proposition de la France, il sera tenu compte, lorsqu'il s'agira d'y donner suite, des conclusions de ce colloque, ainsi que de l'avis du Comité consultatif international.

2.

Projet de résolution présenté par la France

Programme futur

Sciences sociales, sciences humaines et culture

La Conférence générale,

Constatant que la transformation rapide des modes de vie et des techniques de communication conduit les peuples à une prise de conscience de plus en plus claire de leurs besoins dans le domaine de la culture;

Considérant que l'action culturelle doit prendre un rôle croissant dans une civilisation qui est dominée par la technique et que la révolution culturelle qui s'amorce peut être l'un des faits majeurs de la fin du XX^e siècle;

Considérant que le développement culturel doit peu à peu prendre une place comparable à celle du développement éducatif et du développement scientifique dans les politiques générales de développement;

Estimant que cette situation doit se refléter dans le programme de l'Unesco, et que celle-ci doit réajuster son programme culturel pour tenir compte de l'ampleur croissante des besoins des Etats membres;

Convaincue que le Directeur général doit au préalable élaborer en vue des programmes futurs, un ensemble de notions, de normes et de méthodes en matière de développement culturel pour l'usage de l'Organisation comme à l'intention des Etats membres;

Invite le Directeur général dans la préparation des projets de programmes futurs, à prévoir des études comparatives internationales ou des activités dont les objectifs devraient tendre à :

1. Mettre en relief les besoins culturels des sociétés modernes à leurs divers niveaux de développement en mettant au point un appareil statistique pour la culture comparable à celui qui existe pour l'enseignement ou l'économie.
2. Mettre en évidence les nouveaux circuits techniques et économiques de l'activité culturelle et préciser les diverses modalités de l'accès des publics les plus larges et de leur participation à la culture;
3. Exposer les structures administratives et financières de l'action culturelle dans divers pays membres (rôles respectifs de l'Etat, des collectivités locales et de l'initiative privée, modes de gestion et de financement des opérations à caractère culturel, etc.).
4. Analyser le rôle des moyens modernes d'action culturelle les plus efficaces : télévision, maisons de la culture, radio, cinéma, etc...
5. Mettre en évidence le rôle des créateurs et des animateurs culturels.
6. Tirer des études et des activités précitées un système cohérent de programmes à long terme qui devraient se refléter dans les programmes et les plans de travail futurs, dans les quatre secteurs suivants :
 - a) création artistique
 - b) diffusion
 - c) enseignement artistique
 - d) protection et conservation.

L'animation de la société française contemporaine

JOSEPH ROVAN

1.

L'usage du mot « animation » pour désigner des activités sociales, culturelles ou éducatives, est relativement récent. En France, il n'y a guère plus de dix ans que l'on parle d'animation et d'animateurs dans des contextes où, auparavant, l'emploi de mots tels que « éducateurs » ou « militants » ou encore « responsables » était le plus fréquent. Il est vrai qu'aujourd'hui il peut être question, et il est de plus en plus souvent question, d'animation et d'animateurs à propos de domaines de vie et de secteurs d'activité auxquels il n'était pas possible, il y a dix ans, de rapporter des expressions comme « éducateurs » ou « militants », par exemple l'animation des communications ou des relations humaines au sein des entreprises.

A l'étranger, dans les pays avec lesquels les responsables français d'organisations de jeunesse et d'éducation populaire ont les contacts les plus fréquents, les mots d'animation et d'animateurs ne sont presque jamais utilisés dans le même sens que chez nous. Les animateurs

dans le domaine de la jeunesse, y sont appelés « youth leaders », « Jugendleiter », « dirigenti »; ceux qui remplissent des fonctions analogues à celles de nos animateurs d'éducation populaire sont appelés « tutors », « Dozenten », « lecturers », ou « conférenciers ». Si les mots « animation » et « animateurs » commencent à être utilisés dans certains pays étrangers, leur progression est due généralement à l'influence française.

Cependant, comme le fait observer Jean-Paul Imhof dans son excellente et profonde étude sur la demande d'animateurs et de cadres d'animation en France, étude que j'aurai souvent l'occasion de citer au cours du présent exposé, des changements de mots et l'apparition de nouveaux termes sont toujours indicateurs de changements affectant la réalité des choses ou la réalité des hommes, des individus et des sociétés. L'apparition des mots « animation » et « animateurs » dans le domaine des activités de jeunesse et d'éducation populaire, et la préférence qui leur est de plus en plus sou-

vent accordées par rapport aux termes d'éducateurs, de dirigeants, de militants et mêmes de responsables, bien que ces derniers termes ne soient pas près de disparaître et que chacun de ces mots ne recouvre pas exactement le même champ de réalité, cette apparition indique un certain nombre de courants et de tendances que l'observateur peut aussi voir à l'œuvre, dans notre domaine, grâce à d'autres instruments et à d'autres voies d'approche.

Qu'il s'agisse d'activités de jeunesse ou d'éducation populaire, ces tendances résistent avant tout les attitudes autoritaires ou paternalistes chez les responsables. Elles n'admettent pas que les dirigeants dirigent, et que les autres acceptent d'être dirigés. L'opposition à l'attitude autoritaire et paternaliste a des sources à la fois réalistes et idéologiques. Elle constate que chez les jeunes comme chez les adultes, dès que l'enfant sort des tous premiers âges, le principe d'autorité et ses méthodes sont de moins en moins tolérés et par conséquent de moins en moins efficaces. Des facteurs très divers travaillent notre société dans un sens contraire à l'acceptation du principe d'autorité, aussi bien la dislocation de plus en plus rapide des cadres de vie traditionnels, y compris l'institution familiale dans ses formes anciennes, que la progression accélérée des inventions et découvertes qui imposent même au plus savant de renouveler sans cesse, ou plutôt de rénover sans cesse son savoir, pour ne citer que deux de ces facteurs parmi les plus importants.

Aux méthodes d'intervention directe, de gestion directe, soit pour diriger un groupe de jeunes, soit pour enseigner des savoirs à des adultes, le souci d'efficacité conseille donc de substituer des méthodes indirectes, des méthodes d'assistance et de conseil, des méthodes d'accompagnement. Ce n'est certes pas par hasard qu'en même temps que les mots « animation » et « animateurs » connaissent chez nous la fortune que l'on sait, nous ayons pu assister au succès des méthodes non-directives ou semi-directives dans le travail de groupe, succès qui dépasse largement le domaine des activités de jeunesse et des autres activités éducatives extra-scolaires, pour mordre sur l'enseignement lui-même, de l'école maternelle jusqu'à l'Université.

Parallèlement, cependant, cette substitution de l'animation à la direction, procède aussi d'une volonté de transformation consciente de nos modes de vie sociaux à motivation idéologique. L'idée d'animation implique l'idée que les hommes sont appelés par leur nature, ou par leur vocation, à s'occuper eux-mêmes de leur propre destin, qu'ils sont en quelque sorte destinés à la démocratie au sens le plus vaste et le plus noble du terme et que dans le domaine des activités de jeunesse et d'éducation populaire, dont il est question ici en premier lieu, rien n'est fait si l'on n'a fait que de se faire obéir, ou si le maître réussit seulement à faire partager ses convictions, sans avoir pu ou dû prouver que ses arguments étaient les plus justes et les plus rationnels. C'est pourquoi la rapide propagation des ter-

mes d'animation et d'animateurs correspond aussi à une progression des tendances démocratiques au sein des activités de jeunesse et d'éducation populaire, parmi les hommes et les femmes qui animent ces activités, dans les institutions publiques ou volontaires qui en constituent le cadre.

Ce que nous venons de dire du passage d'une attitude de direction, de directivité et d'autoritarisme, à des attitudes d'animation s'applique également à la substitution au moins partielle, du terme d'animateur à celui d'éducateur. Certes, dans l'enseignement lui-même, les méthodes d'éducation nouvelle, méthodes non-autoritaires, sont de plus en plus à l'honneur, mais rien ne peut faire que le mot et l'idée d'éducation ne restent liés dans l'esprit de la plupart des hommes à des situations d'enfance où l'on reste soumis à l'autorité de la famille et de l'école, si douce ou si bienveillante qu'elle soit. Ce ne sont pas là des situations qui correspondent au besoin d'autonomie et d'affirmation qu'éprouvent de nos jours, et de plus en plus tôt, à la fois les jeunes, et les hommes et les femmes qui n'ont pu, pour des raisons qui tiennent encore le plus souvent à leur origine sociale ou à leur situation matérielle, suivre des études prolongées et participer à une vie culturelle intense. Des expressions telles que « éducation populaire » ou même « éducation des adultes » sont au moins partiellement déphasées par rapport à ces besoins nouveaux, qui traduisent quand même, à côté d'autres facteurs, une très réelle volonté de dignité, une soif d'être

respecté pour ce qu'on pourrait être, autant sinon davantage que pour ce qu'on est, ou pour ce qu'on paraît être. Même dans des activités qui visent essentiellement à la transmission de connaissances précises, l'enseignement magistral est de plus en plus remplacé par des méthodes qui font appel à l'initiative personnelle et au travail de groupe des élèves, à leur sens de la responsabilité personnelle et collective. Encore l'éducation extra-scolaire, comme en partie aussi l'éducation scolaire, vise-t-elle de moins en moins à transmettre directement des connaissances, à enseigner des savoirs, qu'à communiquer des aptitudes à apprendre et à comprendre. Et animer ne veut rien dire d'autre, en fin de compte, comme le démontre fort bien Imhof dans son rapport déjà cité, que d'améliorer la communication entre des êtres humains, que de débloquer les communications.

Je ne peux m'étendre sur les changements d'orientation dans le domaine de l'éducation qu'indique l'apparition dans ce domaine même du terme d'animation. Il me faut cependant préciser, ici comme à propos du passage du terme de « dirigeants » à celui d'« animateurs », que nous retrouvons à la base de ces transformations le double souci de l'efficacité technique et de l'idéologie démocratique. Quand nous parlons de démocratisation de l'enseignement, comme élément central d'une éducation permanente dont l'éducation extra-scolaire aspire à faire partie intégrale, nous évoquons à la fois les besoins d'une économie et d'une société de plus

en plus complexes où toutes les fonctions ne peuvent être exercées efficacement que sur la face d'une formation sérieuse souvent rajeunie, rafraîchie ou recyclée, et les exigences de la justice et des droits de l'homme dont le terrain d'application et de réalisation s'est entendu au cours de deux siècles, du statut civil au politique, du politique à l'économique et de l'économique au culturel.

L'indication que l'on peut retirer de la substitution au moins partielle du mot « animateur » à celui de « militant » dans le domaine des activités de jeunesse et d'éducation populaire, paraît aller dans un sens contraire à celui des motivations idéologiques dont il vient d'être question. Certaines des familles spirituelles ou intellectuelles des organisations de jeunesse et d'éducation populaire ont été tout au long de leur histoire étroitement solidaires, voire inséparables du mouvement ouvrier et de ses expressions sur le plan politique et syndical. Il suffit de rappeler à ce propos le rôle et la signification des auberges de jeunesse, tout au moins de celles de leurs tendances qui procédaient pas directement de Marc Sangnier, en 1936; ou le sens et l'œuvre des Universités populaires au début de ce siècle; des Collèges du Travail et des maisons de culture, également au temps du Front Populaire. La plupart des organisations et des hommes qui les ont animées entre 1945 et 1960, d'autre part, ont été associés aux luttes et espoirs de la Résistance, et surtout à ces tendances de la Résistance qui entendaient faire déboucher celle-ci sur une seconde grande Révolution française. Pour ces

hommes et ces femmes, l'action dans les organisations de jeunesse et d'éducation populaire n'était pas essentiellement séparée de celles qu'ils poursuivaient eux-mêmes ou que menaient leurs amis dans les organisations politiques ou syndicales.

Ces solidarités bien entendu, et ces convergences restent souvent valables à l'heure actuelle. Cependant, beaucoup d'animateurs qui travaillent dans le secteur des activités de jeunesse et dans celui de l'éducation populaire considèrent aujourd'hui que l'action culturelle, celle qui a pour but la démocratisation de l'enseignement, l'institution de l'éducation permanente, des réformes de structure dans l'organisation du temps libre et des vacances ainsi que la réforme du système foncier qui commande l'accès aux terrains destinés aux activités de loisir, de vacances et de plein air, celle qui vise à l'institution — à tous les échelons de la vie locale, départementale et régionale — d'organismes de dialogue, de concertation ou de co-gestion pour rendre réelle la participation des citoyens aux décisions intéressant l'équipement, l'urbanisme, l'aménagement du territoire, celle qui veut multiplier les institutions de diffusion des œuvres culturelles à portée réelle de tous les Français, qu'une action culturelle ainsi conçue et tout ce qui rentre délibérément dans son contexte, constitué une voie vers la démocratie égale en droit et en dignité à la voie politique et à la voie syndicale. Ils ont peut-être renoncé à un certain complexe d'infériorité envers la politique et envers ceux qui lui consacrent leur temps et leur force, à l'idée qu'ils de-

vaient toujours se considérer militants. Dans une société telle que la nôtre, aujourd'hui, les objectifs et les motivations culturelles et éducatives concernent pour une partie grandissante et déjà majeure de la population, des besoins aussi pressants et aussi élémentaires que le furent naguère pour la grande masse des Français, les besoins alimentaires.

Par ailleurs, notamment en ce qui concerne l'éducation populaire, si les inégalités et les injustices dont souffrent sur le plan culturel et éducatif, des groupes importants sous privilégiés au sein de notre peuple n'ont pas toujours disparu, loin de là, au cours des dernières vingt années, et si subsistent ainsi la justification de motivations militantes dans ce domaine, il n'est pas moins certains que de grands progrès ont été réalisés dans la lutte contre ces inégalités, et surtout que de nouveaux problèmes, des besoins d'éducation continue ou permanente, des besoins de rafraîchissement périodique des connaissances, des besoins de participation aux œuvres culturelles et d'activités de détente (sport, plein air, tourisme) se sont manifestés puissamment dans des couches nouvelles de notre population ou sont devenus des besoins communs à toutes les couches. Au lieu de se limiter au « peuple », au sens de l'idéologie traditionnelle de la gauche, l'éducation populaire et les activités de jeunesse qui la

précèdent et forment avec elle un tout, ont tendance à s'étendre à toutes les couches de notre peuple, au peuple entier, au sens du mot qui se confond plus ou moins avec celui de nation. On s'écarte ainsi, en partie tout au moins, du modèle traditionnel du militant; dans des milieux nombreux et divers qui correspondent à peu près à toutes les situations concrètes où peuvent se trouver des Français, ce sont des activités d'animation qui correspondent sans doute aujourd'hui le mieux aux besoins et à l'attente des intéressés comme à la vision que peuvent avoir de ces besoins et de cette attente les animateurs eux-mêmes. L'animateur apparaît ainsi comme nettement différencié du dirigeant, de l'éducateur et du militant, bien qu'il ne les remplace pas totalement et dans toutes les circonstances, et qu'il conserve toujours, à des dosages plus ou moins forts, des éléments de leurs motivations et de leurs méthodes. L'animation apparaît ainsi (dans le domaine dont nous sommes partis, celui des activités de jeunesse et d'éducation populaire) comme la réponse adaptée au défi des grands changements qui ont travaillé dans notre société depuis vingt ans; réponse qui veut à la fois faciliter aux hommes l'adaptation à ces changements et leur permettre de résister, le cas échéant, plus efficacement au changement ou de lui imposer des orientations.

2.

Jusqu'à présent, pour appréhender l'animation et son rôle dans notre société, nous avons procédé surtout d'une manière négative, en situant l'animation face à ces modes d'intervention qui l'ont précédée et qu'elle a partiellement remplacés sous la pression de changements qui affectent la société tout entière, aussi bien que le domaine des activités de jeunesse et d'éducation populaire. De même nous nous sommes référés continuellement à ce dernier domaine en prenant appui sur le fait qu'historiquement c'est là que le mot d'animation, au sens où nous nous en servons ici, a commencé à être utilisé et que c'est là également qu'ont eu lieu les premières activités d'animation.

Cependant, l'emploi du mot « animation » et le besoin d'activités d'animation dépassent très largement, à l'heure actuelle, le secteur de préoccupation ainsi défini. L'animation apparaît comme un mode d'intervention sur les situations et relations sociales qui devient nécessaire, partout où des changements particulièrement rapides ou massifs désorganisent des systèmes de relations et de communications anciens, ou exigent la constitution de systèmes nouveaux. Dans des systèmes de relations traditionnels restés intacts la communication et les échanges, la circulation des informations et des savoirs indispensables, l'association des membres de la collectivité aux efforts tendant à résoudre les problèmes communs ainsi que les modalités de leur

participation à la gestion de leurs affaires, fonctionnent généralement d'une manière satisfaisante et efficace. Dans ces systèmes traditionnels intacts l'animation du tissu social se fait en quelque sorte spontanément. Les grands changements qui bouleversent notre société depuis le début de la révolution industrielle réduisent progressivement, et souvent d'une manière précipitée et dramatique, ces zones d'animation spontanée tout en créant de vastes secteurs où la cohabitation des hommes et les communications et relations entre eux ne s'instituent que lentement et malaisément, après l'expérience dramatique vécue par les hommes qui ont dû abandonner un système d'existence sociale et des modes de vie traditionnels, et qui restent comme stupéfaits sous le coup de l'agression du changement, alors que l'ancienne communauté, celle du village par exemple, ne parvient pas, elle non plus, après les saignées de l'exode rural et les irrutions d'une civilisation d'origine urbaine, à reconstituer ce qu'on pourrait appeler un système nerveux social.

Au XIX^e siècle et jusqu'à la deuxième guerre mondiale beaucoup de problèmes soulevés ainsi par le changement, sont restés sans réponse, et beaucoup de situations malades sans thérapeutique. L'action convergente des sciences humaines, des idéologies démocratiques et humanistes, et des pressions émanant de collectivités humaines de plus en plus nombreuses et influentes atteintes par le

changement, n'ont abouti que très progressivement à faire considérer le domaine des relations et communications sociales comme le terrain possible, souhaitable et finalement indispensable, d'interventions conscientes et volontaires; comme le terrain d'application d'une politique de l'animation. Les premières réponses au défi du changement ont d'ailleurs pris nécessairement des formes qui à l'heure actuelle paraissent, du moins en partie, dépassées ou inadéquates, le paternalisme de l'action charitable et plus tard, de l'assistance, d'une part; le révolutionnarisme de la contestation violente ou tout au moins véhémence d'autre part. Si ces modes d'intervention n'ont pas été rendus totalement inutiles par l'évolution plus récente, les situations où elles doivent s'appliquer sont certainement moins nombreuses qu'il y a un siècle et apparaissent de plus en plus comme exceptionnelles. L'apparition des besoins d'animation et des activités d'animation est sans doute directement liée au progrès des sciences sociales et à la propagation d'attitudes plus scientifiques face aux problèmes sociaux, qui est la conséquence de ces progrès. Des situations où le système des relations sociales et des communications est inexistant ou insuffisant, sont aujourd'hui perçues presque au moment même où elles se constituent, aussi bien par des observateurs extérieurs, administrateurs, travailleurs sociaux, militants politiques et sociaux, que par les intéressés eux-mêmes. La société française s'habitue à une sorte d'introspection sociologique et psychologique permanente qui facilite d'ailleurs aussi bien l'apparition de

nouveaux besoins, que leur perception.

Quels sont, présentement, les phénomènes de changements qui affectent de la manière la plus frappante la société française et qui suscitent de la manière la plus évidente des besoins d'animation ? Leur évocation, dans mon exposé, n'aura rien d'original, elle a été entreprise cent fois et par des esprits mieux informés; elle paraît cependant indispensable si nous voulons par la suite cerner de plus près les fonctions et les manifestations de l'animation.

De toute façon les différents phénomènes que nous aurons ainsi à évoquer ne se situent pas tous sur le même plan et présentent souvent des recoupements. Nous les rappellerons sans système préconçu.

Nous placerons au départ la révolution scientifique et technique qui, en s'accélégrant sans cesse, technicise les cadres de la vie du travail surtout, mais aussi celui de la vie résidentielle, des transports, de la vie de loisir (vacances) qu'elle rend possible à de grandes masses alors que le loisir était précédemment réservé à des minorités. C'est également la révolution scientifique-technique qui place un nombre croissant d'individus dans des situations d'apprentissage, soit par la généralisation et la démocratisation de l'enseignement, soit par la nécessité des recyclages.

En deuxième lieu, nous évoquerons les phénomènes de concentration, de constitution de macro-organismes dans les situations sociales les plus diverses : urbanisation et création d'agglomérations de plus en plus tentaculaires, concentration d'entre-

prises, établissements scolaires et universitaires comptant des milliers et des dizaines de milliers d'élèves, institutions pour des loisirs de masse notamment dans le domaine du tourisme. A ce développement des macro-organismes correspond une dissociation croissante des lieux de l'habitat, du travail et du loisir, souvent synonyme de démultiplication des banlieues et de l'autre côté les processus par lesquels le monde rural se vide de sa substance par l'exode, inévitable certes, mais qui appelle impérativement une restructuration de la vie rurale. On peut encore citer, à la rubrique des macro-organismes, la création de nouveaux cadres administratifs qui sont en voie de se substituer au moins partiellement à la commune et au département, villages-centres, communautés urbaines régions.

Les macro-organismes, fruits inévitables de la révolution scientifique et technique, paraissent d'emblée menacés par deux grands facteurs de disfonctionnement : d'une part, la taille même de ces complexes rend de plus en plus difficiles les communications dans des cadres trop vastes et ces difficultés entraînent (il s'agit aussi bien de la circulation des idées et des informations que de celle des personnes et des objets) l'apparition de phénomènes de sur-spécialisation aussi bien que d'incompréhension, de bureaucratisation et de résistance aux changements ultérieurs, donc de refus d'adaptation et de découragement devant l'initiative. On assiste ainsi à la démobilité de l'esprit de participation, là où au contraire les structures et la volonté des responsables devraient, pour des rai-

sons techniques aussi bien qu'idéologiques, tendre sans cesse à le développer. Parallèlement, et c'est là une autre source de disfonctionnement, les difficultés de la vie au sein des macro-organismes, et l'insatisfaction qui s'en dégage, poussent ceux qui doivent y passer une partie de leur temps à s'en évader aussitôt que l'occasion se présente, en créant ainsi des besoins nouveaux et en déterminant de nouveaux changements (développement des activités de vacances et de plein air, développement de l'automobile, développement des résidences secondaires). Un certain nombre de ces développements, par exemple, celui des résidences secondaires contrebalancent d'ailleurs dans une certaine mesure les tendances au macro-organisme ou à l'exode rural. Ils contribuent à leur tour à créer d'autres besoins et d'autres activités d'animation.

La révolution scientifique-technique permanente, en déterminant une mobilité générale au sein de nos sociétés, mobilité professionnelle, résidentielle et culturelle-éducative, (par l'accès de couches nouvelles aux « consommations culturelles » comme par l'éducation permanente) détermine ainsi l'incapacité progressive des groupes médiateurs traditionnels à résoudre les problèmes de co-habitation, de communication et de participation qui se posent dans les nouveaux cadres de vie. Elle crée chez les individus l'isolement et le déracinement qui se traduisent dans un sentiment général d'inadaptation et d'insécurité. Ce sentiment détermine à son tour l'apparition de tendances, simultanées ou successives, à la

protestation inorganisée et mal informée, à la révolte anarchique — ou à la résignation impuissante. On voit ainsi se profiler à l'horizon, comme fruit de merveilleux progrès réalisés par l'humanité, l'atonie et la paralysie du corps social.

Toutefois, il ne faut pas oublier, devant ces perspectives noires, que la société qui naît autour de nous, détermine aussi des possibilités de rencontres plus nombreuses et plus variées entre les hommes, des modes de vie plus libres et plus enrichissants, des occasions d'information et de formation quasi-ininterrompues. Par ailleurs, comme chaque fois que des hommes voient le changement menacer leur cadre de vie ou leur en imposer un autre, les réactions isolées de révolte ou de résignation sont en partie contrebalancées par l'incitation

à la création de groupes nouveaux, incitation que les hommes reçoivent de la nouveauté même de leur situation.

L'idée de s'unir pour vaincre des difficultés ou pour améliorer leur sort est aussi ancienne chez les hommes que celle qui les pousse à se jeter dans la révolte isolée ou dans la dépression. Les possibilités de contacts, de regroupements et de perfectionnement en commun, les possibilités de participation des hommes à la gestion de leurs propres affaires, ne sont pas moindres dans la société nouvelle que dans les structures précédentes de la vie en commun. Loin de là, elles sont probablement plus nombreuses et plus enrichissantes, parce que fruit de décision conscientes et volontaires. Il suffit de faire l'effort pour les dégager et les utiliser. C'est là, précisément, le sens et la vocation de l'animation.

3.

Vouloir animer le tissu de la vie sociale signifie donc que l'on se propose d'établir ou de rétablir des systèmes de communication entre les individus et de structurer la vie collective, remplir le vide — notamment — qui s'étend à l'intérieur des macro-organismes trop vastes de la vie de travail, de la vie résidentielle et de la vie de loisir, tels qu'il est créé dans les hauts-lieux du monde moderne façonnée par la révolution scientifique-technique, ou au contraire remplir les vides de vie sociale qui s'établissent dans les cadres anciens peu à peu abandonnés par leur substance (le monde rural).

L'animation apparaît ainsi comme antidote aux dangers de la vie collective nouvelle, comme élément essentiel d'une nouvelle dynamique du développement individuel et collectif (selon des expressions excellentes forgées par J.-P. Imhof) et comme une méthode qui favorise tour à tour, et selon des choix qui sont eux essentiellement de nature politique au sens le plus élevé du terme, l'adaptation au changement ou la lutte pour une orientation différente du changement.

Selon l'optique de départ, l'animation se justifie avant tout par des considérations techniques (le mauvais fonctionnement des communications et les attitudes de refus, de protestation, de freinage, voire de sabotage qui en résultent, menacent de paralyser l'organisme tout entier, entreprise, ensemble d'habitation, etc., et le recours à des méthodes autoritaires, souvent diffi-

le, est rarement payant à longue échéance quand il s'agit de faire fonctionner des machines ou des organismes sociaux de plus en plus complexes ou, avant tout, par des considérations idéologiques qui voient dans le développement des activités d'animation la possibilité de remplir et de structurer l'espace le plus souvent vide qui s'étend au-dessous et autour des institutions de la démocratie formelle façonnée au XIX^e siècle. L'animation apparaît de ce point de vue comme un effort en vue de la démocratisation des cadres de la vie quotidienne, de l'institution généralisée de techniques et structures de participation, de dialogues, de co-gestion (selon les cas et la nature des problèmes) entre administrateurs et administrés, entre techniciens et usagers, entre producteurs et consommateurs (de biens matériels comme de biens culturels). Cette démocratisation de la réalité quotidienne, cette entrée de la démocratie dans les mœurs, représente aux yeux de beaucoup d'animateurs formés par les organismes de jeunesse et d'éducation populaire, un objectif aussi digne d'intérêt et d'engagement que la défense et le développement des institutions de la démocratie politique, le deuxième objectif étant nécessairement de nos jours fonction du premier, et réciproquement.

Les deux motivations qui favorisent actuellement l'expansion des activités d'animation, les considérations techniques et les considérations idéologiques ou morales, ne sont d'ailleurs pas prédestinées à s'oppo-

ser, elles non plus. Tout effort d'animation a besoin d'animateurs mais aussi d'experts et de techniciens, et l'expérience montre qu'il détermine presque toujours un rapprochement entre ces deux catégories, l'animateur (qui est avant tout expert en méthode, en gestion et en « techniques d'animation ») devant s'initier aux techniques concernant le contenu des structures de vie qu'il veut aider à s'animer (par exemple les techniques d'urbanisme, de gestion municipale, de promotion de la construction, etc.... en ce qui concerne les animateurs en milieu résidentiel travaillant dans les grands ensembles; ou les connaissances agronomiques et économiques pour les animateurs travaillant en milieu rural) mais l'administrateur ou le patron d'une entreprise, ou le responsable d'un service social, se familiariserait bien entendu peu à peu avec les « techniques » de l'animation; souvent même il irait plus loin en apprenant à partager les préoccupations morales et idéologiques des animateurs, leur volonté de collaborer à la promotion de la justice sociale ou culturelle et au développement de l'autonomie des personnes et des groupes.

Il y a là à la fois un constat d'expérience et une pétition de principe sur lesquels nous reviendrons plus longuement dans la conclusion de notre exposé.

En attendant, considérons les manifestations concrètes de l'animation dans la société française actuelle. Jean-Paul Imhof dans le rapport déjà cité au Haut-Comité de la Jeunesse, et notre collègue Henri Théry, dans une remarquable réflexion

sur la typologie des animateurs destinée au Groupe d'Etudes qu'anime, au sein du Ministère de la Jeunesse et des Sports, notre ami Paul Harvois, ont tenté chacun l'établissement d'un inventaire systématique de ces manifestations dont j'admire l'ampleur et que je ne saurais, ici, ni reproduire, ni discuter. Je me bornerai à mettre en valeur, à titre d'exemples symptomatiques quelques-unes des manifestations les plus représentatives de l'animation. Nous dirons d'abord que celle-ci se manifeste dans les secteurs de vie où le changement se fait le plus sensible et pressant; auprès de ce que M. Imhof appelle les groupes sociaux en transition. Ce sont notamment le milieu résidentiel des grands ensembles, le milieu rural ou les milieux ruraux, ce sont les jeunes et leurs groupements institutionnels ou spontanés, ce sont, sur un autre plan, l'institution communale en crise éminente et l'institution régionale en voie d'élaboration contrastée, ce sont des organisations de loisir, de vacances, de tourisme et de diffusion de la culture (comme par exemple certaines maisons de culture avec leur réseau d'animation capillaire), ce sont les collectivités résidentielles de tout genre ou bien d'origine ancienne et souvent figées par des conceptions traditionnelles, ou bien récentes et à la recherche de leurs fonctions et vocations, les internats scolaires, les cités universitaires, l'armée, les hôpitaux et hospices, les foyers de jeunes travailleurs et les maisons de retraite, les prisons, les centres d'éducation surveillée, etc... ou encore la formation

dans l'entreprise pour ajouter un autre secteur très différent des précédents.

Dans le domaine qui était au départ celui des activités de jeunesse et d'éducation populaire, comme dans des cadres de vie et d'action qui s'étendent bien au-delà de ce point de départ, l'animation rencontre ainsi ses « zones chaudes » où des activités d'animation s'organisent spontanément ou sont, plus ou moins laborieusement, lancées sur l'initiative de groupements volontaires, de services publics ou semi-publics.

On voit sans peine que ce sont des situations où s'appliquent avec le plus de vigueur et parfois même de véhémence les mutations que nous avons essayé de décrire ci-dessus : l'assaut du changement et le développement de la mobilité, la nécessité pour les hommes de comprendre une situation de plus en plus complexe et changeante pour pouvoir s'y adapter, soit la transformer; la nécessité pour les hommes vivants dans de telles situations de pouvoir y communiquer avec autrui d'une manière plus libre et plus volontaire, et de pouvoir y participer aux décisions qui mettent en jeu cette situation. Besoins d'information et de formation, besoins de communication, besoins de participations, voilà les exigences fondamentales qui se font jour dans les secteurs les plus mobiles les plus exposés mais aussi les plus vivants de notre société, et que l'animation doit tantôt satisfaire, tantôt orienter et parfois même faire passer de l'état latent à l'état conscient.

Autour de ces « zones chaudes », on peut, en utilisant une définition phénomé-

logique ou technique de l'animation, décrire et énumérer un vaste ensemble de situations d'animation dans à peu près tous les secteurs d'activité et d'existence d'une société telle que la nôtre : dans l'économie, dans l'administration, dans les organismes politiques, dans l'enseignement, dans l'Aménagement du Territoire et dans la Planification, dans l'action sociale et sanitaire, dans la vie de loisir sous toutes ses formes, et notamment dans les sports. L'introduction de méthodes d'animation paraît aussi utile dans la classe scolaire que dans la protection et l'aménagement de la nature, dans la participation des parents à la gestion et à la vie des établissements scolaires que dans les rapports entre administrateurs et administrés, ou dans ceux des administrations entre elles. Que signifie de ce point de vue, par exemple, la démultiplication des groupes de travail, des commissions et des comités au sein des administrations aussi bien qu'autour d'elles, sinon la pénétration dans les secteurs de vie dont il s'agit, d'approches et de méthodes relevant de l'animation au sens technique du terme (et parfois aussi, plus rarement, au sens moral ou idéologique).

L'animation pénètre dans les organisations professionnelles, dans les syndicats de producteurs, elle intervient dans l'intégration des salariés à la structure de l'entreprise comme dans les efforts des salariés pour contester cette structure; elle s'impose dans les coopératives, comme dans les instances consultatives qui s'établissent autour de certaines mairies, ou dans les associations d'élus locaux.

En nous servant exclusivement d'un critère descriptif et technique nous arrivons ainsi à dresser un tableau en quelque sorte « pan-animationiste », si vous me pardonnez cet affreux néologisme, de la société française actuelle ou en voie d'élaboration. Une telle présentation ne serait pas entièrement fausse, mais tout en attirant l'attention sur une tendance que je crois non seulement importante mais fondamentale, et à partir de laquelle la réflexion sur le fonctionnement des sociétés et des collectivités devrait prendre un élan nouveau, je pense aussi qu'il n'est pas dans l'intérêt de l'idée d'animation et d'une politique de l'animation, de pratiquer un annexionnisme trop gourmand, fût-ce seulement sur le plan conceptuel. Il y a bien entendu des phénomènes d'animation et des situations d'animation un peu partout dans notre société, mais il paraît nécessaire de distinguer entre les situations où l'animation s'impose sur une base à la fois technique et morale, où elle est conçue dès le départ ou très vite reconnue et pratiquée à la fois comme une technique d'amélioration des communications inter-humaines et comme une métho-

de au service d'un progrès de participation et de démocratie réelle, les situations où l'animation est pratiquée d'une manière purement instrumentale, comme technique, souvent d'ailleurs sans s'appeler par son nom. On peut bien entendu faire appel à d'autres critères et distinguer notamment entre des secteurs d'activité où l'animation est essentielle ou principale, et ceux où elle n'apparaît que d'une manière secondaire, dire, par exemple, dans un hôpital où l'animation contribue à améliorer la situation psychique des malades et peut même être utilisée comme méthode thérapeutique. J'aurais tendance toutefois à valoriser tout spécialement, en tant qu'animateur et même animateur professionnel, les critères liés à la motivation et à la finalité démocratique (l'animation au service de la participation) et ceux qui sont liés à une prise de conscience de la situation d'animation à laquelle on collabore (est « animateur » en quelque sorte celui qui, faisant fonction objectivement d'animateur, se reconnaît en outre comme tel et se veut tel).

4.

La nécessité d'une prise de conscience commune de tous ceux qui s'occupent d'animation dans notre société (au sens que je viens d'essayer de définir), me paraît d'une importance capitale. Les activités d'animation et les réflexions méthodologiques conceptuelles qui les entourent, se sont organisées peu à peu dans notre pays, et se tournent parfois le dos. Aux origines qui se situent dans le secteur des activités de jeunesse et d'éducation populaire, l'on a vu s'ajouter successivement des secteurs d'animation correspondant au domaine du travail social et même assistantiel; des secteurs d'animation qui s'étagent autour de la vie municipale, de l'urbanisme et l'aménagement du territoire, de la protection de la nature, etc... des secteurs d'animation relevant de la vie industrielle et de celle des entreprises; des secteurs d'animation liés à restructuration de notre monde rural; des activités d'animation procédant de la recherche qui se fait jours dans l'armée pour donner au service national des formes nouvelles et des objectifs partiellement renouvelés.

Les personnes qui œuvrent dans ces différents secteurs n'ont pas toujours conscience d'appartenir à un même phénomène et elles n'en mesurent pas toujours l'importance, l'étendue et le continu réel. Beaucoup commencent par faire de l'animation comme M. Jourdain faisait de la prose, et certains ne dépassent guère ce stade initial. C'est alors l'effort d'animation considéré comme un tout et comme une tâche d'im-

portance nationale qui se trouve atteint par ces distorsions. L'animation, comme le bonheur, est une idée nouvelle non seulement en Europe, où elle commence à peine à percer et soit dit en passant l'idée d'animation est peut-être une des contributions les plus originales que la France peut actuellement apporter à ses voisins et amis dans le domaine de la culture et de l'éducation, mais neuve aussi en France, et pour qu'elle puisse recevoir de l'opinion et des pouvoirs l'attention et l'aide qu'elle mérite il paraît indispensable que les animateurs aient eux-mêmes conscience de l'unité de leur propos, et de l'unité fondamentale de leur objectif auquel est liée, comme conséquence, l'unité fondamentale de la méthode, de l'attitude de non directivisme. Pour ouvrir un chemin à l'idée d'animation dont dépend dans une bonne mesure une rénovation humaniste de notre société, les animateurs qui forment actuellement un système de fait de ruisseaux parallèles, doivent prendre conscience de leur force en tant que fleuve et courant, résultant de la confluence de ces ruisseaux.

Pour employer un langage moins fleuri ou moins géographique, disons que cette prise de conscience unitaire paraît d'autant plus nécessaire que l'animation relève, sans parler des secteurs de l'économie privée où elle peut s'affirmer, d'une multitude de services publics qui eux-mêmes ne disposent pas encore de structure de réflexion, de groupe de travail, de comité interministériel ou de tout autre institution suscepti-

ble d'englober tous les problèmes et tous les secteurs de l'animation dans un regard complet et global. Il semble qu'une plus forte prise de conscience unitaire des animateurs ne pourrait que favoriser l'éclosion de l'instance de réflexion et de coordination au sommet, comme dans les régions et même dans les localités, instances dont le développement harmonieux et utile des activités d'animation a sans doute de plus en plus besoin.

Nous venons de faire allusion, de nouveau, aux niveaux régionaux, et locaux (sans vouloir négliger bien sûr le Département). Nous avons parlé plus haut des secteurs d'animation définis par un public, par une institution, ou par un groupement volontaire. Peut-être n'est-il pas trop tard pour faire allusion ici, rapidement, à l'intérêt qui s'attache dans notre société aux actions visant le développement global et par conséquent l'animation globale d'une collectivité territoriale qui constitue un cadre de vie essentiel dans un système de démocratie concrète. A côté des animateurs et des actions d'animation à vocation particulière ou spécialisée axée sur des techniques de contenu, sur des méthodes ou techniques psychologiques, ou sur des équipements socio-éducatifs ou socio-sanitaires et, à côté des animateurs exerçant une responsabilité de direction, se profilent aussi des animateurs de coordination ou agents de développement, des spécialistes, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'animation globale, qui entreprennent de soutenir l'effort d'une population pour participer au développement

organique et planifié de sa collectivité territoriale.

Le phénomène des animateurs globaux, des agents de développement, phénomène encore récent et mal défini, me permet cependant de terminer cet exposé par une réflexion finale sur le sens de l'animation et des animateurs dans notre société.

Nous avons dit plus haut que l'animation était souvent rendue nécessaire par la dislocation des structures de l'individu surtout jeune et le monde, surtout social.

Cet âge est en quelque sorte celui de l'échec des notables traditionnels, le premier d'entre eux étant souvent le père de famille.

L'animation m'apparaît comme un effort de plus en plus conscient et volontaire de substituer aux structures de médiation et aux notables basés sur le principe d'autorité et sur des attitudes enseignantes et militantes — qui sont aussi dans une certaine mesure basées sur le principe d'autorité — qui sont aussi dans une certaine mesure basées sur le principe d'autorité, orientés vers de nouvelles expériences démocratiques. Ce sont certes là des expériences difficiles : le développement de la participation se heurte au moins autant sinon davantage à la paresse des administrés qu'au bon vouloir des administrateurs. Mais ce sont précisément ces difficultés que l'association se propose de vaincre. L'animation, certes, peut être con-

sidérée comme un simple ensemble de techniques, mais ce n'est pas ainsi, je crois, l'animation constitue un nouvel effort pour libérer les hommes de la résignation,

de la passivité, de la dépendance envers les choses et envers les autres hommes (1).

Joseph ROVAN

(1) Exposé introductif au Colloque National sur « Animation - Animateurs », Modes d'action — Formation — Statuts, 21-25 novembre 1966. Institut National d'Education Populaire, Château de Val Flory — Marly-le-Roi. Nous tenons à remercier M. le Ministre de la Jeunesse et des Sports de nous avoir autorisé à reproduire ce texte.

Évolution récente de la sociologie du loisir

JOFFRE DUMAZEDIER

Un concept de la civilisation industrielle

Certains considèrent que le loisir a existé à toutes les périodes, dans toutes les civilisations. Ce n'est pas notre point de vue. Certes, le temps hors travail est évidemment aussi ancien que le travail lui-même. Mais le loisir a des traits spécifiques qui sont caractéristiques de la civilisation née de la révolution industrielle.

Dans les sociétés de la période archaïque, le travail et le jeu sont intégrés dans les rites par lesquels l'homme participe au monde des ancêtres. Ces deux activités, quoique différentes par leurs fins pratiques, ont des significations de même nature dans la vie essentielle de la communauté. La fête englobe le travail et le jeu. De plus, travail et jeu sont souvent mêlés. Leur opposition est mineure ou inexistante : le jeu pénètre le travail. De même, il serait abusif de voir dans la catégorie des Shamans ou des sorciers dispensés du travail ordinaire, la préfiguration d'une « classe de loisir » au sens où l'entend T. Veblen : Shamans et sorciers assument des fonctions magiques ou religieuses qui sont essentielles à la communauté. Le loisir est un concept inadapté à la période archaïque.

Dans les sociétés agraires de la période historique, le loisir n'existe pas davantage. Le travail s'inscrit dans les cycles naturels des saisons et des jours. Il est intense pendant la belle saison, il est ralenti pendant la mauvaise. Ce travail a un rythme naturel, il est coupé de pauses, de chants, de jeux, de cérémonies. Il se confond avec l'activité du jour. Dans certaines contrées, il commence avec le lever et finit avec le coucher du soleil. Après le travail, c'est le repos mais la coupure n'est pas nette. Dans nos climats tempérés, au cours des longs mois d'hiver, le

travail intense disparaît pour faire place à une semi-activité pendant laquelle la lutte pour la vie est souvent difficile. Les froids sont meurtriers. Les famines sont fréquentes — elles s'ajoutent aux épidémies. Cette inactivité est subie; elle est souvent associée à un cortège de malheurs. Elle ne présente évidemment pas les propriétés du loisir moderne.

Ces cycles naturels sont marqués par une succession de dimanches et de fêtes. Le dimanche appartient au culte. Les fêtes sont souvent l'occasion d'une grande dépense de nourriture et d'énergie; elles constituent l'envers ou la négation de la vie quotidienne. Les réjouissances sont indissociables des cérémonies. Elles relèvent du culte, non du loisir. Ainsi, quoique les civilisations traditionnelles d'Europe aient connu plus de 150 jours sans travail par an, il ne nous paraît pas possible d'appliquer le concept de loisir pour les analyser. Prenons l'exemple de la France : dans « la Dîme royale » (1707), Vauban nomme ces jours sans travail, des jours « chômés ». Parmi eux, il distingue les « jours fériés »; ces jours sont souvent imposés par l'Eglise contre la volonté des paysans et des artisans pour favoriser l'exercice des devoirs spirituels. Le pauvre homme des Fables de la Fontaine se plaint que Monsieur le Curé « de quelque nouveau saint charge toujours son prône ». Au début du XVIII^e siècle en France, ces jours fériés étaient au nombre de 84. A ceux-là s'ajoutent les jours de travail impossibles, imposés « par la maladie, la gelée, les affaires », environ 80. Donc, en cette fin du XVII^e siècle en France, les paysans et artisans (95 % des travailleurs) comptaient, selon Vauban, 64 jours sans travail par an. Dans ces temps de misère, la plupart de ces jours n'étaient pas choisis. Ils étaient imposés par les besoins du culte ou le manque de travail.

Certains font remonter le loisir au mode de vie de certaines classes aristocratiques de la civilisation traditionnelle (de Grazia). Pourtant, nous ne croyons pas non plus que l'oisiveté des philosophes de la Grèce antique ou celle des gentilshommes du XVI^e siècle puisse être appelée loisir. Ces privilégiés de la fortune, cultivés ou incultes, faisaient payer leur oisiveté par le travail des esclaves, des manants ou des valets. Cette oisiveté ne se définit pas par rapport au travail. Elle n'est ni un complément, ni une compensation, elle est un substitut du travail. Certes, le modèle d'oisiveté aristocratique a apporté une puissante contribution au raffinement de la culture. En Grèce, les philosophes associaient ce modèle à la sagesse. Le développement de l'homme complet, corps et esprit, était

l'idéal de cette vie sans travail. Le rejet du travail servile était justifié par Aristote au nom des valeurs nobles. Le mot voulait dire à la fois oisiveté et école. Les gentilshommes des cours européennes postérieures au Moyen Age ont inventé ou exalté l'idéal de l'humaniste et de l'honnête homme. L'oisiveté des nobles était toujours liée aux plus hautes valeurs de civilisation, même lorsque dans la réalité elle était marquée par la médiocrité ou la bassesse. Pourtant, le concept de loisir ne convient pas pour désigner les activités des actes oisives. Le loisir, au sens moderne, suppose d'abord le travail.

Il a fallu que deux conditions préalables soient réalisées dans la vie sociale pour que le loisir devienne possible dans la vie de la masse des travailleurs :

1. Les activités de la société ne sont plus réglées dans leur totalité par des obligations rituelles imposées par la communauté. Au moins une partie de ces activités échappe aux rites collectifs, notamment le travail et le loisir. Cette partie relève du libre choix des individus, bien que les déterminismes sociaux s'exercent évidemment sur ce libre choix.

2. Le travail professionnel s'est détaché des autres activités. Il a une limite arbitraire, non naturelle. De plus, il a une organisation spécifique, si bien que le temps libre est assez nettement séparé ou séparable de lui. Ces deux conditions préalables de la vie sociale ne se trouvent que dans les civilisations industrielles et post-industrielles. Elles rendent le concept de loisir inapplicable aux civilisations archaïques et agraires de type traditionnel. Quand le loisir pénètre dans la vie rurale des sociétés modernes, c'est que le travail rural tend à s'organiser sur le mode du travail industriel et que la vie rurale est pénétrée par les modèles de la vie urbaine qui y correspondent. Des remarques de même ordre s'imposent pour les sociétés agraires du Tiers Monde qui ont le projet de se transformer en sociétés pré-industrielles.

Nous pouvons, à présent, préciser les **caractères spécifiques** du loisir dans la civilisation moderne. De nombreuses enquêtes menées depuis 30 ans nous ont permis de préciser l'étendue et les limites du concept. Nous proposons d'abord de distinguer le loisir et le temps libre. Le temps libre est le temps libéré non seulement par le travail professionnel, mais

Caractères spécifiques

Caractère libératoire

encore par le travail supplémentaire et le temps de transport pour se rendre au lieu de travail. Le temps libre inclut le loisir. Il inclut aussi toutes les autres activités extra-professionnelles : les nécessités et obligations personnelles (nourriture, entretien, sommeil), les obligations familiales, sociales, civiques et spirituelles. Nous appellerons loisir toute activité qui présente quatre propriétés de base : deux négatives qui se définissent par rapport aux obligations imposées par la société et deux positives qui se définissent par rapport aux besoins de la personnalité. Ces quatre propriétés se sont révélées liées les unes aux autres dans la quasi totalité des réponses d'une enquête sur la représentation du loisir dans une population de 819 ouvriers et employés urbains (France, 1953).

Le loisir résulte d'un libre choix. Certes, il serait faux d'identifier liberté et loisir et d'exclure toute obligation du loisir. Le loisir est libération d'un **certain genre d'obligation**. Il est évidemment soumis comme tous les faits sociaux aux déterminismes de la société. De même, il dépend comme toute activité des relations sociales, donc des obligations qui naissent des groupements et organismes nécessaires à son exercice (discipline d'une équipe de sport, règlement du ciné-club...). Mais il implique la libération du genre d'obligations institutionnelles imposées par les organismes de base de la société. Par rapport à ces dernières, les obligations qui viennent des organismes de loisir, même quand elles sont sévères, ont un caractère secondaire du point de vue de la société. Le loisir implique dialectiquement ces obligations fondamentales. Il s'oppose à elles tout en les supposant. Il implique qu'elles finissent pour qu'il commence. C'est par rapport à elles qu'il se définit. Ainsi, le loisir est d'abord libération du travail professionnel qu'impose l'entreprise. Il est aussi libération du travail scolaire qu'impose l'école. Le loisir est libération des autres obligations fondamentales imposées par les autres organismes de base de la société : institution familiale, institutions civiques, spirituelles. Nous appellerons ces obligations d'origine institutionnelle « obligations primaires ». Réciproquement, lorsque l'activité de loisir devient obligation professionnelle (le champion de sport amateur qui devient professionnel), obligation scolaire (la séance de cinéma qui devient une obligation), obligation familiale (promenade imposée), obligation politique ou religieuse (kermesse de propagande), elle change de nature de

Caractère désintéressé

point de vue sociologique, même lorsque son contenu technique n'a pas changé, même lorsque l'activité procure à l'individu les mêmes satisfactions.

Cette propriété est le corollaire de la précédente sur le plan de la finalité. Le loisir n'est fondamentalement soumis à aucune fin lucrative comme le travail professionnel, à aucune fin idéologique comme les devoirs politiques ou spirituels. Dans le loisir, le jeu, l'activité physique, artistique, intellectuelle ou sociale ne sont pas au service d'une fin matérielle ou sociale, même lorsque les déterminismes matériels et sociaux pèsent sur eux, comme sur tout.

Il s'ensuit que, sans se convertir en obligation, si le loisir obéit partiellement à une fin lucrative, utilitaire ou engagée, il n'est plus loisir à part entière. Il est partiel; nous l'appellerons **semi-loisir**. Tout se passe comme si le cercle des obligations primaires interférait avec le cercle d'uloisir pour produire à l'intersection le semi-loisir. Il en est ainsi lorsque le sportif est payé pour une partie de ses activités; lorsque le pêcheur à la ligne vend quelques poissons, lorsque le jardinier amoureux de fleurs cultive quelques légumes pour se nourrir; lorsque le passionné de bricolage fait des réparations à la maison; lorsque quelqu'un va à la fête civique pour l'amusement plutôt que pour la cérémonie ou quand un employé lit un roman littéraire pour pouvoir montrer à son chef de service qu'il l'a lu...

Caractère hédonistique

D'abord défini négativement par rapport aux obligations et aux finalités imposées par les organismes de base de la société, le loisir se définit positivement par rapport aux besoins de l'individu, même quand celui-ci les réalise dans un groupe de son choix. Dans la quasi totalité des enquêtes empiriques, le loisir est marqué par la recherche d'un état de satisfaction, pris comme une fin en soi. Cette recherche est de nature hédonistique. Certes le bonheur ne se réduit pas au loisir, il peut accompagner l'exercice des obligations sociales de base. Mais la recherche du bien-être, du plaisir, de la joie, est un des traits fondamentaux du loisir de la société moderne. Marthe Wolfenstein a parlé à son sujet d'une « fun

Caractère personnel

morality ». Lorsque cet état de satisfaction cesse ou se détériore, l'individu a tendance à cesser l'activité. Personne n'est enchaîné à l'activité de loisir par un besoin matériel ou impératif, moral ou juridique de la société comme dans l'activité scolaire, professionnelle, civique ou religieuse. Bien qu'une pression sociale ou une habitude puissent contrarier sa décision de cesser, celle-ci appartient à l'individu plus que dans n'importe quelle activité. La recherche d'un état de satisfaction est bien la condition première de toute tension, de toute attention, de toute concentration. Il peut être aussi un effort volontaire, joie différée. Dans le jeu contre les éléments, contre un homme ou contre soi-même, la recherche de la performance ou de la sagesse peut entraîner un effort plus intense que le travail professionnel, égal à une ascèse religieuse. Une cordée de montagne, une équipe de sport, peut entraîner une discipline sévère. Mais c'est un effort, une discipline librement choisie dans l'attente d'une joie désintéressée. Le caractère hédonistique est si fondamental dans le loisir que lorsqu'il ne procure pas la joie, la jouissance attendue, son caractère est trahi : « Ce n'est pas intéressant », « ce n'était pas drôle ». Le loisir n'est alors plus totalement lui-même, c'est un loisir appauvri.

Toutes les fonctions manifestes du loisir exprimées par les intéressés eux-mêmes répondent aux besoins de l'individu, face aux obligations primaires imposées par la société. Le loisir est directement lié à la détérioration possible de l'individu (par exemple alcoolisme) ou à la libre défense de son intégrité contre les agressions d'une société industrielle et urbaine de moins en moins naturelle, de plus en plus chronométrée, de plus en plus organisée. Il est lié à la réalisation, encouragée ou contrariée des virtualités désintéressées de l'homme total, conçue comme une fin en soi en relation ou en contradiction avec les besoins de la société. 1) Il offre à l'homme les possibilités de se libérer des fatigues physiques ou nerveuses qui contrarient les rythmes biologiques de la personne. Il est pouvoir de récupération. 2) ou de désœuvrement. Il offre la possibilité de se libérer de l'ennui quotidien qui naît des tâches parcellaires et répétitives, en ouvrant l'univers réel ou imaginaire du divertissement, permis ou défendu par la société. 3) Enfin, il permet à chacun de sortir des routines et des stéréotypes imposés par le fonctionnement des organismes de base en ouvrant la voie d'un libre dépassement de soi-même et d'une libération du pouvoir créateur en contradiction et en harmonie avec

II - Évolution de la sociologie du loisir

les valeurs dominantes de la civilisation. Le loisir le plus complet est celui qui peut satisfaire à ces trois besoins de l'individu et à ces trois fonctions fondamentales irréductibles les unes aux autres. Tout loisir qui n'offre pas l'alternance possible de ces trois genres de choix, est incomplet du point de vue des besoins de la personnalité dans une société moderne.

C'est dès la naissance de la société industrielle que les penseurs sociaux ont prévu l'importance du loisir dans le devenir de notre civilisation. Dans certains textes, Karl Marx considère le travail en soi comme « le besoin premier de l'homme », mais dans d'autres textes, il précise que le travail ne sera humain que lorsqu'il aura été transformé par la propriété collective, l'automation, la conquête d'une grande quantité de temps libre (« le temps libre est l'espace du développement humain ») et le dépassement de l'antinomie du travail et du loisir dans la réalisation de l'homme total... Auguste Comte et Proudhon diffèrent de K. Marx dans leur conception de la société future, mais tous ont accordé une grande importance à la conquête du loisir par le progrès technique et l'émancipation sociale. Tous ont associé le développement du loisir au progrès de la culture intellectuelle des travailleurs et à l'accroissement de leur participation aux affaires de la cité.

La réalité du loisir du XX^e siècle, telle que les sociologues l'ont observée, dans les sociétés socialistes ou capitalistes, s'est révélée plus complexe, plus ambiguë. C'est en Europe qu'un militant socialiste, P. Lafargue, écrit le premier pamphlet en faveur du loisir des ouvriers « Le droit à la paresse » (1883). Mais c'est aux Etats-Unis que fut fondée la sociologie du loisir; dans « Leisure class » (1899), T. Veblen analyse les différentes catégories d'oisifs de la bourgeoisie. Il met en lumière les dépenses ostentatoires auxquelles elles se livrent par recherche du prestige social. Cependant, il faut attendre les années 1920-1930 pour que commencent les premières études de sociologie empirique du loisir tant en Europe qu'aux Etats-Unis. L'instauration de la journée de 8 heures suscite l'espérance et aussi l'inquiétude des réformateurs sociaux; le temps libre va-t-il être utilisé par l'épanouissement ou la dégradation de la per-

sonnalité ? En U.R.S.S. une politique d'organisation des loisirs s'accompagne d'enquêtes sur les budgets-temps, sous l'impulsion de Stroumilina (la vie quotidienne des travailleurs en chiffres, 1925). Le Bureau International du Travail organise en 1920 le premier Congrès International sur le temps libre des travailleurs, 300 membres de 18 nations y assistent. La nécessité d'une organisation des loisirs est posée comme un corollaire de la diminution du temps de travail. Des enquêtes sont lancées aux Etats-Unis. Dans Middletown, H. et L. Lynd accordent une grande place à l'étude des loisirs traditionnels, des loisirs modernes, et de l'organisation des loisirs. C'est en 1934 que paraît l'enquête devenue classique de Lundberg « Leisure in Suburban Study ». Il définit déjà le loisir par opposition aux activités. « Considered in high degree obligatory or necessary to the maintenance of life and which are the whole instrumental to other ends rather than ends in themselves » (1).

Après la guerre, la sociologie du loisir va connaître un essor d'une dimension et d'une signification nouvelles. Les Etats-Unis abordent les problèmes de la société de masse : consommation et culture de masse. Dans ce nouveau contexte, les ambiguïtés du loisir suscitent une floraison d'études. En 1950 paraît « the lonely crowd » de David Riesman (2). Ce livre eut une grande influence, non seulement aux Etats-Unis, mais dans le monde entier. Son tirage total approche le million. Il défend l'hypothèse que l'humanité moderne n'a connu que deux révolutions au niveau du caractère social. Une première commence avec la Renaissance. L'homme communautaire (« Tradition Directed ») est désormais dirigé par les normes et les valeurs de la famille. Il devient « inner directed ». Enfin, la seconde révolution apparaît vers le milieu du XX^e siècle dans les pays qui abordent la consommation et la culture de masse. Cet homme est dirigé par des normes et des valeurs véhiculées par les moyens de communication de masse et les groupes de pairs (peers groups). L'homme devient « other directed ». Dans cette perspective, les réflexions relatives au loisir de masse sont centrales. C'est en 1958 que paraît la première anthologie de textes sur ce sujet, « Mass Leisure » édité par E. Larrabee et R. Meyersohn; un an après, « Mass Culture » (A. Rosenberg et L. White). Enfin, un progrès décisif dans la vérification empirique de ces idées nouvelles sur les rapports du loisir et de la culture dans les sociétés

(1) « Considérées à un haut degré obligatoires ou nécessaires au maintien de la vie et qui sont l'instrument d'autres fins plutôt que fins en elles-mêmes ».

(2) La foule solitaire.

de masse est dû à l'étude de Kansas City par H. Havighurst et surtout celle de Detroit par H. Wilensky.

Pendant cette même période, la sociologie du loisir connaît en Europe un essor presque aussi fécond. Georges Friedmann accorde une place privilégiée aux significations du loisir pour « reloger l'homme » dans la civilisation technicienne. En Angleterre, Rowntree naugure par son ouvrage « English life and leisure : a social study » (1951) une série d'études et de recherches à portée sociale. Ces recherches auront, à l'étranger, particulièrement en Hollande, un écho considérable. De vastes sondages d'opinion sur le loisir des jeunes aboutissent à une politique vigoureuse d'équipement et de formation. C'est dans cette perspective qu'en 1953, J. Dumazedier commence ses enquêtes qui devaient aboutir à « Vers une civilisation du loisir ? » (1962) et à la série « Le loisir et la ville » (1965).

Dans les pays socialistes, les études sur le loisir connaissent également un développement : en U.R.S.S., de 1956 à 1962, le passage progressif de la journée de 8 heures à la journée de 7 heures, suscite un regain d'enquêtes sur les budgets-temps et les activités de temps libre; dans la perspective de Stroumilina, paraissent « le temps et le travail » (Prudensky 1964), « le temps hors travail » (Petrossian 1965). C'est en Yougoslavie que la première enquête empirique sur le loisir a lieu dans le contexte socialiste selon les méthodes de la sociologie empirique la plus moderne (V. Ahtik, 1960). La sociologie empirique du loisir a connu également un remarquable essor en Pologne sous l'impulsion du Centre d'Etude de la Culture de Masse, à l'Académie des Sciences de Varsovie.

C'est la sociologie du loisir qui permet la « première comparaison empirique de la culture vécue par des milieux ouvriers appartenant à des sociétés de système économique-politique différent ou opposé ». C'est en 1956 qu'est lancée cette enquête comparative européenne sur le loisir. Elle concerne le loisir ouvrier dans six villes appartenant à la Yougoslavie, la Pologne, la France, la Finlande, le Danemark et l'Allemagne Fédérale.

La vitalité de la sociologie du loisir a suscité de nombreuses approches au niveau des problèmes. Le loisir est étudié dans ses rapports avec le travail (Friedmann, Riesman), la famille (N. Anderson, W. Scheuch), la religion (Pieper), la politique (Lipset), la culture (Dumazedier, Kaplan, Wilensky). Il est traité comme un cadre temporel (Prudensky, Petrossian, Szalai), un ensemble d'activités (Littunen) ou un système de valeurs (de Grazia), etc...

Les méthodes

Au niveau des **méthodes**, la variété est aussi grande. La sociologie du loisir ne se distingue pas par une méthode spécifique. Elle utilise toutes les méthodes. Elle est historique (de Veblen à Riesman ou de Grazia). Elle est empirique dans la majorité des cas. La principale enquête actuellement en cours, porte sur le budget-temps : elle est comparative. Elle porte sur un échantillon national de six pays : Allemagne Fédérale, Belgique, Autriche, France, Hongrie, Pologne, U.R.S.S. Elle est dirigée par A. Szalai (Hongrie) dans le cadre du Centre Européen de Documentation et de Sciences Sociales de Vienne.

Il est à prévoir que dans l'avenir, les différentes sociétés pré-industrielles et industrielles, auront besoin de multiplier des enquêtes, notamment : a) pour mesurer les limites réelles de temps, de distance, d'argent, etc... qui empêchent de transformer le temps libre en loisir véritable dans la vie de nombreuses classes ou catégories de travailleurs; b) pour évaluer les ressources de loisir dans le développement culturel des collectivités.

Dans les sociétés post-industrielles qui abordent la consommation de masse des problèmes spécifiques se posent et se poseront de plus en plus. C'est l'ambiguïté des valeurs de loisir dans la culture populaire qui posera au sociologue les problèmes majeurs : les valeurs de loisir équilibreront-elles les valeurs d'engagement familial, professionnel, syndical, politique, spirituel ou bien les menaceront-elles, risquant de mettre en péril la participation active des citoyens au destin de la société ? Enfin, les valeurs de loisir elles-mêmes étant multiples, les valeurs de divertissement et de libre développement du bonheur de soi-même s'équilibreront-elles dans une conception nouvelle du bonheur individuel et de la prospérité sociale ? Ou bien au contraire, les valeurs de divertissement, artificiellement hypertrophiées par un système commercial irresponsable, joueront-elles dans certains pays, le rôle d'un nouvel « opium du peuple » tandis que dans d'autres pays une politique unilatérale et contraignante des loisirs risquerait de mutiler la complexité du phénomène et de susciter l'ennui ou l'évasion ? C'est en dernière analyse l'avenir de l'homme dans la civilisation industrielle et post-industrielle qui est concerné par les réponses à ces questions. Aujourd'hui, il n'y a pas de question plus importante pour la sociologie du loisir (1).

Joffre DUMAZEDIER.

(1) VI^e Congrès Mondial de Sociologie — Evian, 4-11 septembre 1966.

A propos de l'éducation populaire

BENIGNO CACÉRÈS

A sa naissance, au XIX^e siècle, l'éducation populaire était animée d'une noble ambition : faire disparaître les inégalités culturelles, permettre au plus grand nombre d'accéder à ce bien précieux : la culture.

L'école primaire d'abord, puis l'éducation des adultes avec des fortunes diverses essayèrent d'aider les enfants et les hommes à atteindre ce but. En ce temps, les moyens de culture mis à la disposition du plus grand nombre étaient de pauvres moyens. La bonne volonté, le dévouement tenaient lieu de techniques à la plupart des premiers animateurs conscients de l'injustice qui existait dans le partage culturel; et ils tentèrent de l'atténuer. Mais les obstacles étaient presque insurmontables. La pauvreté de la majorité était telle que la culture restait un luxe inaccessible.

Le même idéal continue d'animer ceux qui œuvrent pour l'éducation populaire. Mais cela dans un monde radicalement différent. Le niveau de vie s'élève sans cesse bien que de criantes injustices frappent encore certaines catégories de citoyens. La scolarité, nous l'avons écrit ailleurs, permet à un nombre accru d'élèves de poursuivre des études au-delà de l'école primaire — signalons toutefois qu'en 1967 encore, le pourcentage des étudiants issus de familles ouvrières reste bien faible dans les études supérieures. La formation professionnelle a la même importance que l'école primaire au XIX^e siècle; déjà devant les changements rapides dûs, dans presque toutes les industries, à l'accélération technique, elle s'avère insuffisante. Les moyens techniques de diffusion de la culture sont à la portée de tous. Le temps du loisir, utopie du XIX^e siècle, est

devenu une réalité, et, par voie de conséquence, le partage culturel une possibilité. Tout semble permettre aux hommes de notre société « post industrielle » d'apprendre avec plus de facilité, voire de se cultiver.

Les hommes issus du monde ouvrier et du monde rural accèdent de plus en plus nombreux, mais encore en très petit nombre, à l'enseignement supérieur. Les barrières semblent devoir s'estomper. Et la culture apparaît avec de plus en plus de netteté comme une nécessité, un besoin.

Où en sommes-nous réellement ? Des problèmes entièrement nouveaux surgissent. Comment se définissent, pour le grand nombre, les besoins culturels ? Comment contribuer à ce que ceux qui tous les jours accomplissent des tâches productives souvent nouvelles, changeantes, particulièrement usantes à longue échéance, puissent connaître d'abord, utiliser ensuite, les moyens culturels mis à leur disposition ? Comment les aider à mieux comprendre leur temps, la société dans laquelle ils vivent ? Comment susciter en eux des motivations culturelles ? Dans ce monde nouveau qui leur permet de voyager, de consommer, de posséder radio, télévision, livres de poche, rasoir électrique, réfrigérateur, machine à laver, eau, gaz, électricité, comment les aider à juger, à critiquer, à comprendre ? Comment les aider à ne pas se laisser dominer par ces biens de consommation et résister à ces énormes moyens de pression qui essayent de les orienter vers des formes de passe-temps, négation même de la participation culturelle véritable. Comment permettre à l'homme de devenir ce qu'il est, d'« habiter son nom » ?

De vieilles estampes, d'émouvantes photographies du XIX^e siècle nous montrent des classes d'école pauvres, dépouillées, envahies le soir par des hommes qui, après la dure journée de travail, venaient essayer d'apprendre. Ils voulaient conquérir ces premiers rudiments de la connaissance sans laquelle — ils le percevaient intuitivement — on n'est pas tout à fait un homme. Savoir lire, écrire, compter, c'était triompher de l'ignorance, c'était accéder à la dignité (1).

(1) Voir CACERES (Bénigno). — *Histoire de l'Éducation Populaire* — Paris, Éditions du Seuil 1964.

Au XX^e siècle, comment vaincre une certaine forme d'ignorance et tenter d'accéder à une dignité toujours à conquérir ? Aujourd'hui les formes d'humiliation sont différentes, plus subtiles et plus difficiles à débusquer pour les consciences assoupies dans la prospérité économique. Quand rien dans l'allure générale, la possession matérielle, la manière de vivre (de plus en plus unifiée), ne distingue l'homme qui sombre dans la passivité, qui ne participe à aucune activité sociale, politique, culturelle, qui renonce à comprendre, oublie même ce qu'il a appris et redevient lentement ignorant, sans plus de conscience civique que individuelle, de l'homme qui essaye de comprendre, de participer, de choisir, de s'intégrer à la Société, de s'interroger, d'être inquiet sur son devenir, et par là même de participer à son évolution, l'homme ne percevrait-il plus l'ignorance comme une infirmité ?

On sait, on dit, on répète, que l'accélération du progrès technique caractérise notre époque. Constatons que l'homme n'assimile pas encore cette mutation accélérée du monde. Le temps de saisir ce qui est et c'est déjà différent. Le décalage est constant, et peut-on dire croissant entre la réalité présente du monde et notre faculté de la percevoir. Jamais, peut-être l'homme ne fut autant aveuglé, distancé par son propre univers.

Assaillis par mille et un propos, nous ne pouvons nous consacrer à aucun sujet. A vouloir tout connaître, nous ne connaissons rien. Nous nous colorons discrètement des trop nombreuses informations qui nous atteignent sans plus avoir le temps — ou la volonté — de soumettre quelques-unes à la profondeur de la pensée analytique ou tout au moins jeu superficiel de la réflexion. La solitude, la méditation deviennent très difficiles. Peut-être, avant d'entreprendre la moindre action culturelle, faudrait-il au préalable aider les hommes à s'imposer des barrières, à trouver le temps de la retraite ?

Dans le domaine du Loisir, l'homme semble consommer et non participer. Les organisateurs du loisir sont pour la plupart à la recherche d'une clientèle de masse à qui on ne demande aucune participation active, mais à qui on fait subir

un divertissement. Le temps de la liberté consciente semble à jamais disparu. Au moment où les moyens techniques de diffusion de la culture sont à la portée de tous, ne court-on pas le risque de confondre information et communication, divertissement et culture ? La manipulation des boutons qui distribuent les images et les sons ne saurait en aucune manière tenir lieu d'effort personnel. Jamais peut-être le besoin d'action culturelle n'a été aussi grand, sa nécessité aussi urgente.

Les quelques rudiments de connaissance qui, au siècle dernier, tenaient lieu de culture ne suffisent plus. Il s'agit aujourd'hui de faire renaître par l'action culturelle cette faculté de participation, de création de travail de soi sur soi, sans laquelle on n'est pas totalement homme. Il s'agit de préserver ce moi constamment envahi (et, dans bien des cas de sauvetage, de le libérer). Les mass-média devraient participer à cette vigilance constructrice. Nos associations volontaires, ne peuvent, avec les moyens dont elles disposent, toucher le plus grand nombre. Mais elles peuvent, elles doivent former des animateurs. Nous avons, par une fiche technique (1), essayé de les définir idéalement. Nous avons insisté sur sa qualification technique sans laquelle il n'y a plus place aujourd'hui pour l'action. Et aussi sur la lourde responsabilité qui lui incombe. Constamment à travers et au-delà des techniques, il doit faire l'effort de ne pas perdre de vue l'horizon face auquel il travaille.

Nous perfectionnons sans cesse des méthodes qui, selon nous, doivent permettre de mieux savoir s'exprimer, de mieux connaître son milieu, de mieux utiliser tous les moyens de culture.

La culture est sans doute le bien le plus précieux. S'exprimer, c'est vivre réellement. Avant de dire, il faut savoir dire et aussi avoir quelque chose à dire. Savoir, c'est aussi avoir une morale de lucidité. Les méthodes doivent contenir en elles-mêmes les moyens de prise de conscience de cette finalité.

Connaître son milieu, utiliser les sciences sociales (levain chargé d'espoir) conduit à la connaissance des autres, c'est-à-dire à sortir de son moi et à vivre avec les autres hommes.

(1) Voir *Réflexions sur le diplôme de conseiller d'Éducation Populaire. Peuple et Culture*, 1967 (Coll. « Fiche Technique »).

Cela a pour conséquence une participation à l'action civique. L'homme de la cité doit prendre en charge ses propres problèmes et participer.

Utiliser tous les moyens de culture, c'est aussi réfléchir sur leur forme et leur contenu, c'est les contester quand cela est nécessaire et essayer d'agir pour leurs transformations. Nous avons à mener cette action de contestation quand cela est nécessaire, de modification quand cela est utile, de participation quand cela est efficace et correspond aux idées auxquelles nous croyons. Nous ne pouvons pas nous contenter d'utiliser au mieux ce qui existe. Cela serait réduire considérablement le rôle de l'animateur de l'action culturelle. PEUPLE ET CULTURE est un organisme technique qui n'est pas contesté. Il est surtout un mouvement qui depuis quelque vingt ans agit et continuera à agir pour une politique de l'action culturelle. PEUPLE ET CULTURE se caractérise aussi par un esprit novateur dont il a fait preuve tout au long de son existence. Nous n'avons pas seulement créé des méthodes nouvelles, entrepris des actions novatrices pour établir les conditions nécessaires à l'action culturelle. Nous avons essayé d'être des créateurs. Parmi les animateurs de PEUPLE ET CULTURE, se trouvent des écrivains, des cinéastes, des artistes. Parmi les animateurs nouveaux se retrouve cet esprit de création; certains ont déjà fait paraître des œuvres; on ne peut avoir une vision globale de l'action culturelle sans esprit de création.

Préparer le long cheminement, l'effort personnel vers la participation culturelle, les attitudes actives sans lesquelles il y a atteinte à la condition d'homme, devrait être notre préoccupation majeure. Lecture, radio, télévision, cinéma, voyage, économie politique ne sont que des moyens pour atteindre cet « art de vivre » sans lequel toute formation n'est qu'une technique et ne prépare pas à ce long cheminement de la culture.

Certes, tout animateur d'éducation populaire doit avoir présents à l'esprit les impératifs de toute action culturelle digne de ce nom. La formation, la création, la diffusion, la participation, sont étroitement liées; l'une ne peut aller sans l'autre.

Mais, dans la culture populaire, il y a aussi un sens de contact, une manière d'être, un comportement sans lesquels les meilleures techniques ne sont que des outils morts dans des mains plus ou moins habiles.

Les techniques, si perfectionnées soient-elles, ont des limites. Les techniques sont à enseigner; les valeurs sont à défendre. Nous disons constamment que le fond et la forme sont inséparable. Un bon livre touche le cœur et la raison. Que dire d'une activité d'éducation populaire techniquement réussie où serait oublié le cœur des hommes ?

La culture populaire veut aider les hommes à mieux sentir, mieux comprendre, mieux choisir. Elle est à la base du développement des aptitudes, elle demande la participation et la création. Elle ne saurait se satisfaire de diplômes. Le diplôme sanctionne des connaissances; il ne définit pas les qualités humaines. La culture populaire veut former des hommes avec ou sans diplôme. La manière de vivre est peut-être la meilleure définition de la culture. L'action culturelle aide chacun de nous à « changer sa vie » et nous savons que tout part de la vie et que tout revient à elle.

Benigno CACERES.

2

libres propos

...autant en emportent les mythes...

PIERRE BESNARD

... « toute poussée juvénile correspond à une accélération de l'histoire : mais plus largement, dans une société en évolution rapide l'essentiel n'est plus l'expérience accumulée mais l'adhérence au mouvement... les anciens de 14-18 ne peuvent rien enseigner aux Combattants de la Résistance, ceux-ci à leur tour ne se font plus entendre des jeunes... »

E. Morin — *L'Esprit du Temps*, p. 202.

... « la jeunesse ne se laisse pas étouffer. Si nous essayions de le faire, si nous restions dans nos vieilles méthodes, nos vieilles idées, les jeunes feraient éclater tout le système selon une loi biologique, ils perceraient cette épaisse carapace malthusienne... »

A. Sauvy — *La Montée des Jeunes*, p. 250.

Toute création ne plonge-t-elle pas ses racines dans un univers obsessionnel, n'est-elle pas la résultante même d'obsessions libérées ?... ainsi du peintre, du poète, de tout créateur... substrat obscur difficilement pénétrable à l'analyse, résistant au test de Rorschach et à l'investigation rationnelle, où Jérôme Bosch rejoint Freud dans un combat singulier, tels Jacob et l'Ange; antre de l'informulé et du « ça » rebelle, creuset fécond des rêves inavoués, des pudeurs enfantines, des joies chaudes et blondes; entre tous les créateurs peut-être y a-t-il ce lien étrange des univers inexplorés, qui les unit existentiellement dans l'inexprimé, au seuil du langage, avant que ne se manifeste l'explosion créatrice, Dante aux Enfers, Berlioz dans l'orage, le « cœur mis à nu », l'organisation du temps et de l'espace, la recherche créatrice des équilibres originaux et maîtrisés de la matière et de la forme. Sont-ce les mêmes obsessions ou le jeu confus de déterminismes bio-psychologiques ou sociologiques qui amènent d'autres hommes à se rencontrer autour d'une Idée ?

Car, Peuple et Culture ce fut bien d'abord un projet. Et ce projet ne fut-il pas, comme disent les psychanalystes, le produit de « l'affleurement à la conscience claire » d'obsessions créatrices que plusieurs des premiers d'entre nous eurent en commun ?

Obsession d'un visage nouveau de l'homme à chercher, du visage meurtri, écrasé; indigné; recherche permanente, angoissée, de l'homme par l'homme, dans l'incertitude et la ferveur, recherche de tout l'inexploité de l'homme exploité; ils sont bien là, dans l'éducation permanente, ou continuée, ou populaire, les créateurs du XX^e siècle, les passionnés de 36, 39-45, 85, les créateurs de l'Homme, avec cette immense obsession qui les dévore et les brûle, qui relativise le jour et la nuit, les systèmes et les idéologies, et tous les « ismes » qu'il faut dépasser.

Univers obscur et commun, surchargé affectivement et rationalisé à l'extrême par ceux-là mêmes dont la pudeur l'emporte sur le lyrisme et qui, choisissant d'aller plus loin chez l'homme, ont fait de cet univers affectif la parcelle sacrée de l'être. Univers actualisé dans les écrits, les universités, les stages, les recherches, œuvres dédiées à cet Homme que nous cherchons. La création est en nous et attend chez tous son jaillissement inextinguible, et elle revêt ici un caractère particulier : créer l'homme, libérer cette idée fantastique, cette forme idéale et grandiose, éduquer, animer : donner la vie à l'homme, animateurs, oui, grands prêtres, créateurs du futur.

Il y a d'abord, avant tout et en commun cette énergie créatrice, et qui dira l'œuvre d'une vie dans l'éducation, qui verra, sur le tableau qu'on ne perçoit pas, le visage créé ? L'œuvre n'a pas été figée dans la pierre ou sur la toile, puisqu'elle est œuvre vivante, création collective, assurant sa pérennité bien au-delà des tableaux monnayés et des compositions qui meurent sur les archets, symphonie inachevée et recherche permanente, où nous sommes tous engagés, les jeunes et les moins jeunes, poursuivant historiquement cette même libération et cette création.

Tableau lyrico-idyllique de notre action ! la prise de conscience faite et la poésie envolée, les difficultés surgissent. Il y a l'inertie dont Camus disait qu'elle était la plus grande tentation de l'homme, il y a le bureaucratisme envahissant, les mesquineries quotidiennes et tout le fatras des combinaisons politiques dont le pourrissement corrode les bonnes intentions. Et pourtant, comment assurer plus d'efficacité à notre action, peu

parler de participation et l'introduire effectivement ? Comment nous situer dans l'action que mène P.E.C. depuis 45 au sein même de l'évolution française, nous qui n'avons pas 30 ans et qui nous interrogeons sur la réalité de l'Action culturelle en 1967 (à l'époque où le budget « culturel » du V^e Plan équivaut annuellement à 14 km. d'autoroute : rapport de la commission de l'équipement culturel, p. 115) ? Après l'empirisme qui fut celui des premiers pas de l'éducation populaire, une lente conversion mentale a commencé : des démarches plus scientifiques, une rationalisation progressive dans tous les domaines poussant loin dans l'ornière les générosités et discours mensongers. Le militant prend la respiration scientifique indispensable à sa survie dans un monde où la précipitation des changements, les transformations subies sans pouvoir être prévues ou dominées, risquent de broyer les bonnes volontés aveugles.

Loin de nous de brader un passé riche en hommes et en actes; mais il ne suffit pas de s'adapter, il faut s'adapter **avant, prévoir**; et l'humanisme lui-même doit se transformer et laisser là certains de ses étendards qui sentent l'ancien-combattantisme des sentiments gratuits et inefficaces. Etre une force novatrice, résolument proversible, située dans un concept global d'évolution rapide laisse prévoir la difficulté de la tâche et la révolution mentale à opérer; foin des regrets attendris du passé, des idéologies et croyances surannées, des mythes stérilisants si nous voulons assurer notre impact sur la réalité changeante. Que les militants s'efforcent d'acquérir une mentalité scientifique face à cette réalité n'est pas évident; le contexte dans lequel leur action s'est exercée a profondément marqué cette action même, et, si les idéologies vacillent, les croyances glissent vers l'incertitude, il semble que les mythes prennent la succession avec vivacité; sont-ils, comme on l'a prétendu, des archétypes idéaux qui guident l'humanité dans son devenir?... Dans ses « Mythologies », Barthes écrit (p. 257) : «... statistiquement le mythe est à droite, là il est essentiel et il saisit tout : les justices, les morales, les esthétiques... l'opprimé **fait** le monde, il n'a qu'un langage actif, transitif, politique; l'oppresseur le **conserve**, sa parole est plénière, intransitive, théâtrale, c'est le **MYTHE**; le langage de l'un vise à **transformer**, l'autre à **éterniser**... » Il y a là une bonne analyse des forces de progrès et de conservatisme et du processus qui nous fait facilement glisser des unes aux autres.

Car les mythes sont là et cernent notre action, la dynamisent ou la sclérosent. Mais comment en parler sans balbutier, toucher le sacré sans risquer d'être profanateur ?

1936, le Front Populaire remplissait l'univers de la famille ouvrière où je suis né; 1945, souvenir des « ali-alo » scandés virilement et dangereusement séduisants, l'image amaigrie d'un père sans travail, les années de sana consécutives, la misère intégrale au milieu des mythes (Verdun, 36, 45). Puis, au moment où nous nous endormions dans les nécessités (travailler pour payer les études : ah ! ah ! la démocratisation de l'enseignement !) notre conscience historique que les mouvements de jeunesse (concept à définir) avaient fort peu motivée, faute de thèmes mobilisateurs, cette conscience fut brutalement secouée par l'événement : la guerre d'Algérie; allègrement nous avons plongé dans le vif, nous avions vingt ans. Notre Vercors était là, près de Bab-el-Oued : il fallait choisir une hypothèse sur l'aboutissement du colonialisme, pour ou contre, s'engager. Le mythe commençait à se forger : libérateurs, les formes d'engagement furent multiples, et certains des meilleurs d'entre nous, objecteurs de conscience, sortent depuis peu des prisons où ils cuvaient leur ardeur intempestive. Depuis nous nous sommes regroupés et comptés; notre mouvement se « mythait » et la dispersion a été plus forte que l'unité. Notre Vercors n'a pas été brillant, des héros fatigués, et sans médailles, des morts ignorés, des actes gratuits. Mais un sang neuf est passé, un dynamisme s'est créé, et le fait d'avoir été à un moment donné bousculés par l'Histoire a fait que plus jamais nous ne serions passifs face à cette Histoire.

Nous avons mystifié notre action, et nous avons eu tendance nous aussi à conserver plutôt que continuer à transformer, mais n'est-ce pas là une tendance historique qui se perpétue à travers les générations ? car notre mythe ne fut qu'un mini-mythe, peu connu. Il n'a touché qu'un nombre restreint de militants. Mais il en est d'autres, plus puissants, plus structurés, plus envahissants, je pense au MYTHE de la RESISTANCE. J'ai un profond respect pour l'Histoire, pour les hommes qui l'ont faite, pour ceux qui ont tout sacrifié pour plus de liberté et de justice. Mais nos aînés nous ont appris que la vraie démocratie était faite d'une attitude permanente de participation et de contestation, l'une ne va pas sans l'autre. Or nous participons à notre niveau à cette société française; qu'il nous soit donc permis de la contester.

Respecter l'Histoire ne veut pas dire que nous acceptons ses mystifications. Le phénomène est très prégnant dans la France contemporaine : quasi-général; le mythe a relativisé les idéologies et a fait pâlir

la notion même de « parti »; centre-cesti, centre-cela. extrême-cesti ou cela, certains tout à la fois (le cœur au centre, la bonne conscience à gauche, le fauteuil et le reste à droite), mais tous participent au Mythe de la Résistance; il faudrait faire une étude sérieuse sur ce phénomène et différencier les attitudes; en attendant, on ne peut se fermer les yeux, ni la bouche. O, le grand élan libérateur de 45, le mythe unitaire, le grand souffle qui a coupé le souffle à cette France si prometteuse ! 1936, un élan ou un mythe ? 1945 ? découvrons hardiment les « futuribles » pour 1985 car l'Histoire pourrait se faire sans nous !!! Tout cela fait bien des dates à assumer, et je peux bien mal en parler moi qui suis né l'année du Front Populaire et qui sens près de moi ces 20 millions de jeunes dont on s'émeut beaucoup chez les « résistants » de 45. Et je gagerais que ces jeunes se moqueront en 1985 des épopées historiques qui auront précédé leur ascension et de ses mythes qui auront façonné le visage du pays où ils vivront ! Mais en attendant ce mythe est bien encombrant et l'écran qu'il a placé entre les générations n'a pas toujours facilité le dialogue; mais peut-être y a-t-il là une source d'oppositions dialectiques nécessaires à la dynamique de notre action ? J'ai conscience de tous les jugements de valeur qui sont portés dans ces lignes, mais le dialogue ne commence-t-il pas par là ? et ces réflexions me sont venues à la suite de nombreuses discussions avec des gens de ma génération sur ce problème. Dans la même ligne de réflexion, nous sommes restés interloqués historiquement par ce que nous avons pris l'habitude d'appeler la « gauche » et dont on peut se demander chaque jour si sa signification ne change pas. Depuis 1945 qu'a-t-elle été ? une force prophétique de contestation ? la gauche qui secoua si mollement l'opinion aux moments des tortures d'Algérie ? !! la gauche de Suez !!! la gauche gaulliste !! où sont « les faits porteurs d'avenir » et d'oxygène pour ceux qui pensent à une démocratie adaptée aux exigences d'un monde en évolution. Il y aura beaucoup à faire pour désacraliser cet autel. Cela n'a-t-il pas châtré les élans novateurs et pourrions-nous jamais démassifier les jeunes générations, éviter les abrutissements gadgétiseurs, le pseudo-culturalisme des mass-média, et retrouver par le dialogue des générations un nouveau dynamisme ?

Recherches sur l'homme en société, où nous conduisez-vous ? Du vignaud clame la Sociologie comme un nouvel humanisme ! ce n'est pas sérieux. Les derniers snobismes universitaires nous entraînent à la

lecture d'Althusser et de Foucault (cf « **les mots et les choses** » — « **lire le capital** » — « **pour Marx** ») cependant que Sartre (l'Arc) leur reproche d'avoir une pensée a — historique visant le sens de l'histoire, l'un à travers une archéologie des sciences humaines qui n'est en fait qu'une géologie, l'autre à travers une analyse fixiste. Recherche, recherche, recherche, la clé est là. « La culture c'est le contraire de la certitude » clamait G. Mounin. Foin donc des mythes qui sont nos archétypes branlants, nos cadres de référence mensongers et illusoires, foin des humanismes dépassés et cherchons les nouvelles formes d'action possibles.

L'action culturelle, oui ! mais ce n'est pas si simple. Une véritable révolution mentale doit nous conduire à des interventions de plus en plus scientifiques; que le dialogue créateurs-diffuseurs-animateurs s'établisse et reste authentique, c'est-à-dire respecte les êtres en présence; que nos universités, pour soucieuses qu'elles soient de recherches et d'échanges sur la culture au plus haut niveau, n'oublient pas les attentes des populations et ne se transforment pas en « aula » ésotériques et pseudo-intellectuelles, en chapelles pour seuls initiés, mais que le souci du « partage » soit sans cesse présent; notre développement **est solidaire** (c'est une tautologie !); il se fait par les militants, les chercheurs, les animateurs, il se fait par tous ou il ne se fait pas, ou il **n'est pas**, et notre effort est vain. Nous savons que notre langage est un outil conceptuel indispensable à plus d'économie dans nos travaux, mais il est aussi une coupure comme tout langage; il nous faut maintenir le dialogue et ce n'est pas facile; il y a les incompréhensions, et le danger de n'être plus implicitement d'accord sur les objectifs que nous poursuivons; l'Olympe intellectuel n'existe pas et n'est pas possible dans l'éducation permanente; pas de mandarinat de la culture (fût-elle scientifique); il y a des limites dans les sciences sociales et celles-ci ne remplaceront jamais les engagements que l'homme doit prendre; il y a des militants ensemble, en société, qui ont choisi de faire une révolution permanente au niveau culturel.

L'incertitude croît dans tous les domaines et notre volonté de réduire cette incertitude est une de nos tâches de sociologue; et paradoxalement notre philosophie serait une philosophie de l'incertitude qui **est le substrat permanent** de notre recherche. Qu'il me soit permis

d'exprimer ici mon étonnement face aux réactions de certains vis à vis de la sociologie et des sociologues considérés parfois comme de froids vivisecteurs de l'homme en société, classant tout dans un inhumain système catégoriel stérilisant et coupé de la vie; alors qu'il n'y a rien de plus près de la vie, de plus soucieux de la vie et de l'action que la sociologie, et que son effort de rationalisation (dans une certaine conception) vise essentiellement à ce que l'action soit davantage l'action, l'homme davantage l'homme, la vie davantage la vie; notre effort vise à **démystifier**, et démystifier doit permettre à l'homme d'action d'être vraiment lui-même et plus efficace; notre effort vise à transformer et notre action culturelle doit amener la transformation de la société où nous vivons en l'aidant à dépasser les désordres historiques qu'elle a accumulés; devant un tel travail il n'y a plus de générations, les mythes s'évanouissent, il y a des militants ensemble avec une tâche à accomplir :

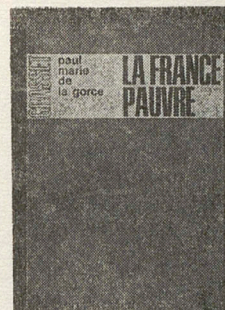
« Grand âge nous voici, route de braise et non de cendres, fraîcheur du vent sur les sommets, souffle de joie dans tous nos cœurs, et nos fronts mis à nu pour de plus vastes cirques ». Saint-John Perse.

le 24-1-67

3

lire
voir
écouter

sélection trimestrielle



Paul Marie de LA GORCE

LA FRANCE PAUVRE

B. GRASSET - PARIS

290 pages

16,50 F

L'AUTEUR

Collaborateur de plusieurs hebdomadaires français, Paul-Marie de la Gorce a depuis de longues années suivi régulièrement l'actualité politique. Il est maintenant chargé de travaux au Centre d'Etudes de politique étrangère. Son premier livre, **La République et son armée**, avait trait à l'histoire des rapports entre la société militaire et la vie politique et sociale. Puis, il écrit une biographie politique complète du Général de Gaulle : **De Gaulle entre deux mondes**. Il est l'auteur de la plus récente présentation des œuvres de Clausewitz, auxquelles il a consacré une longue étude : **Clausewitz et la stratégie moderne**. Ces trois livres ont été traduits et publiés aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en Italie, en Espagne, au Portugal, et au Japon.

LE LIVRE

Notre temps vénère un nouveau dieu : l'expansion. Non sans raison d'ailleurs : il est vrai que notre pays connaît une période d'exceptionnelle prospérité. Le dynamisme de l'économie, l'essor de la production, ont transformé notre société au point que l'on peut dire que la France est entrée dans l'ère industrielle moderne.

sociologie

LES OMBRES DE LA FRANCE RICHE OU... L'ENVERS DE LA PROSPERITE

« ...un groupe de jeunes chefs d'entreprise — précédant les travaux du Commissariat au Plan — cherchait à décrire ce que serait la France en 1985...

« Les résultats sont saisissants. Avec une population de 57 millions d'habitants — dont 22 millions de personnes actives — la France aura une production agricole de **69 milliards de francs**, contre 36 milliards en 1960,

une production Industrielle de **568 milliards** au lieu de 180 en 1960, pour le secteur tertiaire, le commerce en particulier, les prévisions sont de **297 milliards** contre 86 en 1960. » (pp. 11-12.)

Mais l'expansion n'a pas supprimé la pauvreté. Des secteurs entiers de la nation demeurent à l'écart : plusieurs millions d'hommes et de femmes restent « sur le bord de la route » qui mène le pays vers cet enrichissement promis par le plan et les statistiques.

Les disparités sont d'autant plus importantes que l'économie d'expansion favorise les catégories déjà en voie de développement, tandis que ceux qui restent « sur le bord de la route » ne pèsent d'aucun poids social, ni politique. L'opinion n'est pas alertée sur leur sort. Il n'existe pas de lien idéologique ni de solidarité politique entre ces éléments marginaux.

I. LES VIEILLARDS : FAUT-IL LES TUER ?

« ...En 1951, 2.316.000 Français avaient plus de 65 ans,

En 1954, 5.184.000 Français » »

En 1960, 5.263.000 Français » »

En 1965, 5.527.000 Français » »

il y en aura, selon les calculs les plus raisonnables, en 1981, 6.512.000.

Restons dans les limites des dernières années : on compte 500.000 « vieillards » de plus qu'il y a dix ans, et l'on en comptera un million de plus dans quinze ans. » (pp. 41-42.)

« ...En 1961, la commission officielle d'enquête sur la vieillesse fit procéder à un sondage sur les ressources de toutes les personnes âgées

qui vivent seules. La moitié d'entre elles touchaient moins de 200 F. par mois. » (p. 39.)

« ...Nul ne conteste sérieusement que l'unification des retraites serait un immense progrès; la simplification du régime des retraites avantagerait la grande majorité des travailleurs.

Mais c'est là précisément que réside l'obstacle principal à toutes les tentatives de réformes. Celles-ci bénéficieraient évidemment à la masse des plus défavorisées, non aux catégories mieux défendues, qui ont déjà leur propre système de retraite. Les professions les plus influentes et les plus organisées réagissent comme autant de féodalités défendant leur bastion. » (pp. 47-48.)

A l'intérieur même de cette catégorie de personnes déjà défavorisée, existe un déséquilibre supplémentaire entre celui qui « sait » et qui peut trouver facilement des ressources complémentaires, et celui qui « ne sait pas ». Le déséquilibre culturel est corollaire du déséquilibre économique.

II. L'AGE FRONTIERE

« ...On admet aujourd'hui qu'un taux d'expansion de 4 % par an implique au moins un changement d'emploi ou de métier au cours d'une vie d'homme. » (p. 64.) Un taux d'expansion de 6 % implique deux changements d'emploi.

« ...La mobilité de l'emploi va donc s'accroître, et non se réduire. Souvent elle se traduira par l'accès des travailleurs à des emplois plus qualifiés et mieux payés, mais souvent aussi par des licenciements. Ceux-ci peuvent ne pas avoir de conséquences graves si l'expansion se poursuit régulièrement, créant sans cesse de nouveaux emplois. Mais ils peuvent être dramatiques s'ils débouchent sur une discrimination qui rejette hors de la vie active une catégorie entière de travailleurs. Et ce drame est un scandale, si la sélection s'opère selon le critère le plus simple, le plus radical et le plus universel : l'âge.

Ce drame, des dizaines de milliers de Français le vivent déjà. » (pp. 64-65.)

En 1962, 65.000 demandes d'emploi sur 85.000 émanaient de personnes de plus de 40 ans. A notre époque, perdre son emploi si l'on a plus de 40 ans, devient dramatique. C'est le cas, notamment pour :

sociologie

IV. LES COMMERÇANTS : ESSOR OU DECLIN DU COMMERCE

« ... Dans l'industrie, la reconversion des usines, la fusion des sociétés, la répartition des commandes, la spécialisation des productions peuvent entraîner, comme on l'a prévu, une plus grande mobilité de l'emploi, et de graves conséquences pour la main-d'œuvre : mais les industriels, les cadres techniques ou administratifs, n'en sont pas pour autant menacés de perdre leurs moyens d'existence. Il en va autrement pour l'artisanat ou le commerce : là, c'est la vie de chaque entreprise qui est en question, mais c'est aussi le gagne-pain de celui qui en vit, soit qu'il y travaille seul, soit qu'il ait recours à l'aide de sa famille ou de quelques employés. » (pp. 135-136.)

« ... Une statistique évaluant à 1.006.491 le nombre des établissements commerciaux, révèle l'existence de 850.576 entreprises individuelles, soit 84,5 % du total. » (p. 136.)

« ... la concentration commerciale est sans aucune mesure avec la concentration industrielle; celle-ci atteint un degré encore inconnu par celle-là. Pourtant, le processus est entamé : le petit commerce est en régression générale. » (p. 139.)

« ... Par contraste, l'extension de l'activité des commerces prospères n'a cessé de s'accélérer. Ceux-ci, à mesure de leur développement créent de nouveaux rayons, multiplient les marchandises qu'ils offrent à la clientèle. » (p. 140.)

« ... de l'autre côté, c'est l'effacement progressif des boutiques abandonnées, dont l'étalage sans relief est sans lumière laisse prévoir la fin comme l'obscurité précède la nuit. » (p. 140.)

Ces « exilés de l'expansion », ce sont les commerçants pauvres, vivant dans les villages, les petites villes. La plupart sont incapables de reconversion, n'ont pas la moindre qualification. **Leur misère est sans issue.**

V. LES FRANÇAIS DU S.M.I.G. : DEUX MILLIONS DE CONDAMNÉS ?

« ... C'est ainsi qu'apparaissent, au sommet de cette hiérarchie des revenus, ces 513 privilégiés (qui gagnent en moyenne, en 1962, 1.041.000 F. par mois) qui constituent notre aristocratie de l'argent; et c'est ainsi qu'en bas de l'échelle on découvre **2 millions** de salariés qui gagnent moins de 500 F. par mois. » (p. 169.)

Des disparités existent :

- entre Paris et la province,
- entre Industries « de pointe » et Industries en déclin,
- entre hommes et femmes,
- selon l'âge des travailleurs.

L'augmentation des rémunérations n'est ni générale, ni homogène.

Parmi ces catégories défavorisées, certaines le sont encore plus que d'autres, tels les travailleurs d'industries vieillissantes, en déclin, les travailleuses à domicile.

« ... **La lutte contre les bas salaires ne peut attendre** : elle est la tâche de ceux qui n'acceptent pas que deux millions d'hommes et de femmes, qui sont au cœur de la production nationale et dont le travail sert d'instrument à l'expansion, soient condamnés à la pauvreté. Mais elle ne sera gagnée qu'à la mesure de la transformation radicale de l'appareil économique. » (p. 192.)

VI. LES EMIGRES : LES PARIAS DE LA NATION

« ... Une évaluation faite au milieu de 1964, révèle la présence de plus de 2.000.000 d'étrangers, dont 1.921.000 immigrés ayant un statut normal, et 167.000 réfugiés. De ces chiffres, il ressort un fait capital : trois groupes d'immigrés constituent la presque totalité de la population étrangère. Ils proviennent d'**Afrique du Nord**, d' et de la **péninsule ibérique**. Tous trois comprennent plus de 600.000 personnes. » (p. 201.)

Ces immigrants sont **étroitement concentrés** :

sur 90 départements français, 9 regroupent, à eux seuls, la majorité absolue de la population étrangère : ce sont les grandes régions industrielles de l'Est, du Nord, de Paris et du Sud-Est.

« ... A la concentration des sources, à celle des zones de peuplement, correspond une concentration supérieure encore, celle des emplois occupés par les travailleurs étrangers. » (p. 202.)

- mines,
- carrières,
- Industries de transformation,
- services domestiques.

Ces immigrants se trouvent affrontés, dès leur arrivée, au problème, parfois presque insoluble du logement, au problème de l'embauche : pour trouver un emploi, il faut un minimum de qualification. Les contacts avec la police, l'administration leur causent fatigue, angoisse.

« ... En pratique, tout se ramène à la criminalité, à la délinquance. C'est par là en effet, que sont vécus, concrètement, les contacts entre les immigrants et la police française. Les chiffres sont là : en 1963, 415.085 personnes ont été inculpées en France; 52.411 étaient des étrangers. La proportion est donc de 12,6 % alors que les immigrants ne constituent que 4,16 % de la population de la France. » (p. 240.)

Le monde de l'immigration est un monde d'hommes, venus sans leur femme et sans leurs enfants, c'est un monde jeune.

« ... Il ne faut pas s'y tromper : seules la prospérité, l'expansion ont permis, en France, de négliger le coût de la main-d'œuvre étrangère pour n'y voir qu'un apport nécessaire à l'expansion. » (p. 257.)

Ce sous-prolétariat délimité par une « barrière de couleur » souffre d'une pauvreté qui apparaît, parfois, à la lueur d'un incident, comme un scandale. Mais, à la vérité, ce scandale est permanent.

Ce livre n'est pas exhaustif. Il existe d'autres catégories de défavorisés, tels le prolétariat « biologique », le prolétariat « mental ».

La pauvreté n'est pas liée à la conjoncture; elle est affaire de structures : **« tout se passe comme s'il existait, entre l'expansion et la pauvreté, des rapports monstrueux, mais indissolubles. »** (p. 279.)

La pauvreté est minoritaire aussi : l'opinion, le gouvernement ne sont guère sensibles à ces catégories qui ne pèsent d'aucun poids social ni politique.

« ... Il est bien vrai que ces particularismes sont indissociables de la complicité générale qui maintient aujourd'hui la pauvreté à l'écart des préoccupations, et comme dans l'ombre de la vie, en France. Car la lutte contre la pauvreté passe par une prise de conscience, elle exige une volonté d'action, elle suppose certains choix, elle invoque certaines valeurs. Contre la pauvreté, il n'est qu'une arme, en dernier recours : la politique. » (p. 287.)

Monique NAHON.



DUMAZEDIER (Joffre) et RIPERT (Aline)

LOISIR ET CULTURE

PARIS, ÉD. DU SEUIL, 1966

(premier tome d'une étude générale sur
LE LOISIR ET LA VILLE)

24 F

Nous signalons la parution, aux Editions du Seuil, du livre de J. Dumazedier : **Loisir et Culture**. Plusieurs analyses en sont prévues (en particulier dans **Les cahiers internationaux de sociologie** par M.-F. Lanfant) : l'étude est constituée par les résultats d'une enquête sociologique menée pendant dix ans dans la ville d'Annecy suivant une observation systématique d'un échantillon représentatif d'une agglomération urbaine. Dans quel but ? Celui de dégager le contenu culturel du loisir de cette population. Comment les Français vivent-ils leur temps de loisir ? Quels intérêts se manifestent durant ce temps libéré où chacun peut s'organiser à sa guise, se reposer, se détendre, se développer corps et esprit ? qui va au musée ? qui préfère l'accordéon ? qui lit ? que lit-on ? qui va au café et pourquoi ? Le chercheur s'est efforcé de répondre à toutes ces questions avec rigueur; c'est dire l'importance et la somme de travail que représente un tel ouvrage.

Le problème de la culture vécue par les masses est posé avec pertinence : imposera-t-elle un nivellement médiocre, sera-t-elle source d'un nouveau type de civilisation ? « Nous assistons à une inversion de la relation entre temps libre et temps de travail, sur laquelle repose notre civilisation actuelle, l'inversion de cette relation où le temps de travail devient marginal et le temps de loisir essentiel serait une transformation

sociologie

radicale du contenu des valeurs et un mode de vie incompatible avec la civilisation traditionnelle » (Herbert Marcuse : **Eros et Civilisation**). Si tel est l'enjeu d'évolutions probables, on saisit toute l'importance de cette étude dont le sérieux scientifique nous mène loin des **a priori** sur l'Histoire en même temps qu'il apporte à notre réflexion toute l'ouverture d'une conception de l'action possible de l'homme sur son histoire pour que celui-ci en reste maître et ne soit pas le jouet d'évolutions irréversibles. au-delà du constat, il faut noter toute une réflexion prévisionnelle qui propose des réformes concrètes et urgentes. Et, il y a aussi, au niveau de la problématique du développement culturel, une présentation qui témoigne de l'art du savant, dont la fonction, comme dit Lévi-Strauss, n'est pas de résoudre des problèmes mais de poser les vraies questions.

CARTE POSTALE DE L'ÉDITION

TENDANCES
ET VOIONTÉS
DE LA
SOCIÉTÉ
FRANÇAISE

Études sociologiques
publiées sous la direction de Jean-Daniel Reynaud

futuribles
S.E.D.E.I.S. PARIS

Jean-Daniel REYNAUD

**TENDANCES ET VOLONTÉS DE LA SOCIÉTÉ
FRANÇAISE**

Paris, Éd. S.E.D.E.I.S., (Coll. "Futuribles")

500 pages

25,70 F.

LES AUTEURS

Cet ouvrage collectif rassemble les principales communications entendues lors du premier colloque de la Société Française de Sociologie.

Le thème choisi « les Transformations Sociales de la France Contemporaine » rassemblait des noms tels que : Pierre Massé, Claude Gruson, G. Le Bras, Stoetzel, Raymond Aron, G. Friedman, M. Crozier, E. Morin, A. Touraine, G. Adam, J. Dumazedier, A. Girard, Léo Hamon, etc...

LE LIVRE

Il ne peut s'agir ici de reprendre de façon énumérative les données si riches de cet ouvrage, mais de tracer quelques pistes et souhaiter que ce livre soit largement diffusé chez les responsables de l'Action Culturelle. Nous pouvons y lire sous une plume agréable les textes qui éclairent de façon pertinente les transformations sociales de la société française en analysant les forces qui les ont produites.

Ce livre est indispensable à tous ceux (personnes ou groupes sociaux) qui veulent davantage comprendre l'évolution et refusent d'être les éléments passifs d'une société informée, imitative, inerte et pesante. La précipitation des changements n'est pas une figure de rhétorique et mérite bien qu'on s'y attache par ces 500 pages de réflexions scientifiques.

sociologie

L'objectif commun des rapporteurs était le suivant : contribuer à l'analyse et à l'explication du phénomène majeur de l'après-guerre dont les grandes lignes et les aspects quantifiables sont approximativement connus, mais dont les mécanismes, les répercussions humaines, au niveau microscopique aussi bien qu'au niveau global, demeurent à bien des égards mystérieux : depuis 1945, la croissance économique a été rapide, accompagnée par des changements sociaux qui en sont tout à la fois l'effet et la cause. « La France devient une société industrielle ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Les sociologues essaient tout au long de l'ouvrage d'aborder le phénomène et d'apporter quelques lumières aux planificateurs et à tous ceux qui cherchent à comprendre après coup les causes ou les effets sociaux du développement.

La première caractéristique de ces analyses est celle de l'opposition entre le passé et le présent, la tradition et la novation, le conservatisme et le changement.

Cependant, le trait peut-être le plus marquant du livre est le rejet d'une conception déterministe des changements sociaux où l'évolution technique et économique inévitable serait subie par les institutions et leurs acteurs qui doivent alors s'y adapter. Or, s'il y a un consensus entre les différents acteurs, c'est bien sur une critique de cette notion de changement social. D'abord, que changement n'est pas nécessairement synonyme de progrès, car il peut aussi être une régression partielle; si le changement économique et technique est un fait inévitable, on trouve dans la société française certaines expériences nouvelles qui aident à prévoir et orienter ce mouvement dans un sens régulièrement ascendant et, qui ont pour objet de transformer l'incertitude de cette évolution en une probabilité de développement selon des objectifs précis et délibérés, qui en font en somme des transformations sociales profondes. Les expériences du syndicalisme des jeunes paysans, du renouvellement de l'Eglise catholique, de l'E.N.A. dans la fonction publique, de la caisse de dépôts et de consignations, des syndicats patronaux et de la planification nationale sont analysées plus ou moins longuement dans cette perspective. Ainsi, on dépasse la seule description du changement pour étudier ses agents moteurs, ses facteurs de novation et les causes tant de leurs succès que de leurs échecs. Cette analyse des résultats de l'action des acteurs sociaux permet de délimiter les conditions d'une véritable transformation sociale. C'est dans ce sens que A. Touraine voit pour l'action politique et sociale d'autres fonctions possibles qu'uniquement celles d'adaptation à un environnement changeant et qu'il opte pour un modèle volontariste du chan-

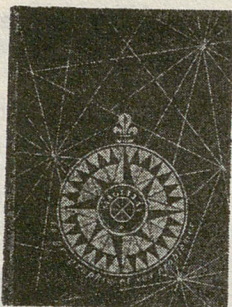
gement. Il faut aussi voir de la même façon le choix du titre : « Tendances et Volontés de la Société Française » et sa publication dans une collection intéressée aux études prospectives.

Il est particulièrement urgent pour les animateurs qui veulent être des agents efficaces du développement socio-culturel d'approfondir ces problèmes de transformation de la société française, de se demander si la France en croissance est une société en développement, c'est-à-dire une société tout court où un pur ensemble économique. Ce livre est éclairant pour les responsables d'animation. L'analyse de deux aspects de la société française qui sont l'évolution continue et les expériences dispersées d'orientation de ce changement vers une transformation sociale, devraient intéresser éminemment l'éducation permanente. En effet, un des rôles fondamentaux de celle-ci est, outre d'aider les individus et les groupes à s'adapter continuellement à l'évolution, de les aider à la comprendre pour l'orienter. On ne peut mentionner ici tous les aspects de ce phénomène qui sont analysés dans ce livre; cela va de l'exode rural jusqu'à la modification des attitudes de consommation des travailleurs sous l'influence de la modernisation des entreprises. Il serait cependant intéressant pour nous d'y étudier attentivement les modèles d'actions collectives qui ont réussi (ex. : la révolution silencieuse des paysans) et de voir le rôle exact qu'y a joué, parmi d'autres facteurs, « la promotion collective ».

Plus particulièrement encore, il y a dans ce livre des études qui intéressent directement l'animation socio-culturelle : une description objective du rôle d'animation sociale par procuration du clergé (deuxième partie, chapitres 6, 7), des notes éparses sur l'expérience originale de la promotion collective agricole (Première partie, chapitre III et les pages 432, 433, 481, 482), le changement de l'attitude des ménages français devant les services collectifs et donc les institutions socio-culturelles (première partie, chapitre IV) et l'article de J. Dumazedier sur le changement du modèle de loisirs depuis 1953-54 et sur l'intégration des différents aspects d'une politique collectivement définie de développement culturel à l'intérieur du Plan (troisième partie, chapitre II).

Ce livre n'est pas une synthèse complète sur la transformation de la société française, il s'agit davantage d'études partielles de quelques aspects de la question. Il y a quand même là ample matière à information et réflexion sur l'évolution sociale de la France et les forces qui s'y exercent.

Pierre BELLANGER.
Pierre BESNARD.



LACOSTE (Yves)

GEOGRAPHIE DU SOUS-DEVELOPPEMENT

PARIS, PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 1965

(Coll. « Magellan » N° 2)

285 p., illustrations, bibliographie

LA GEOGRAPHIE FACE AU SOUS-DEVELOPPEMENT

« Jusqu'à présent, il faut bien constater que la contribution de la géographie à l'étude du sous-développement a été assez restreinte. » (p. 6.)

Pourtant, « la géographie aurait dû être l'une des premières sciences à entreprendre l'étude du sous-développement », car « les géographes sont, avec les médecins et les ethnologues, ceux qui ont le plus travaillé hors d'Europe. »

La responsabilité des géographes est grande, dans la formation de la jeunesse française, à l'égard des problèmes socio-économiques : les professeurs ont diffusé, souvent inconsciemment, une notion simpliste — ou simplifiée hâtivement par les élèves — du développement économique. Il revenait à un géographe de combattre ces idées faussées et de proposer une vue plus objective de l'évolution économique.

CARACTERES GENERAUX DU SOUS-DEVELOPPEMENT.

Cette première partie de l'ouvrage passe en revue les thèmes essentiels. L'auteur s'efforce de préciser les concepts difficiles qu'il emploie et de les illustrer par des exemples concrets.

sociologie

La notion de Tiers-Monde.

Dans le premier chapitre, l'auteur explicite l'expression « Tiers-Monde » : « Tout comme le Tiers-Etat de 1789 était une formation politique ambiguë, faite de classes sociales qui, bien qu'alliées à ce moment-là, n'en étaient pas moins antagonistes (bourgeoisie, début du prolétariat ouvrier, paysans), le Tiers-Monde est une réalité ambiguë, faite d'exploiteurs et d'exploités. » (p. 14.)

Contrairement à d'autres auteurs, notamment P. Jalee (1), Y. Lacoste inclut les pays socialistes d'Asie et Cuba dans le Tiers-Monde : « Parmi les Etats socialistes, le contraste qui existe entre pays développés et pays sous-développés est peut-être moins total que celui qui existe au sein du système capitaliste, il est cependant très considérable. En revanche, au sein du Tiers-Monde, entre pays socialistes et pays capitalistes, les différences, pour notables qu'elles puissent être, ne sont pas encore très nettes. »

La classification la plus conforme aux réalités actuelles est donc la suivante :

<i>pays développés</i>	<i>pays capitalistes</i>
	<i>pays socialistes</i>
<i>pays sous-développés</i>	<i>pays capitalistes</i>
	<i>pays socialistes</i>

Les chapitres suivants — « sous-alimentation et gaspillage », « handicaps économiques », « des structures sociales oppressives et paralysantes », « disparité de la croissance démographique et économique » — permettent d'apprécier la qualité de l'approche géographique de ces pro-

(1) JALEE (P.) — *Le pillage du Tiers-Monde*. — Paris, Ed. F. Maspero, 1966. 136 pages.

blèmes : les aspects économiques dominant, mais les composantes politiques, démographiques, sociologiques et culturelles de la situation des pays sous-développés occupent une juste place.

En conclusion de la première partie, Y. Lacoste attire l'attention sur le « grand réveil », sur la prise de conscience du sous-développement et ses conséquences à l'échelle mondiale.

Dans la deuxième partie, l'auteur contribue à l'approfondissement des problèmes fondamentaux qu'il a mis en lumière, par la recherche d'une définition objective et universelle et la recherche des causes profondes du sous-développement.

UNE DEFINITION OBJECTIVE ET UNIVERSELLE.

Peut-on dire que les pays européens du XVII^e siècle étaient sous-développés, qu'il reste des zones sous-développées en pays développés ? Peut-on dire, pour généraliser, que le sous-développement existe depuis des millénaires ? Un accord entre spécialistes sur le sens du sous-développement — qualifié d'ambigu faute de précision — éviterait la confusion. D'un point de vue pratique et de politique économique, une définition, satisfaisante aiderait à distinguer les problèmes de la Bretagne de ceux du Sénégal pour mettre au point des mesures appropriées à chaque cas.

Y. Lacoste réfute comme insuffisantes les diverses définitions du sous-développement : retard, absolu ou relatif, exploitation, confort matériel inférieur à celui des pays industrialisés, sous-utilisation des ressources, pauvreté. L'approche comparative en particulier (inférieur au nécessaire, au possible, aux autres pays) est source de confusion parce qu'elle est l'expression d'opinions subjectives. A ce compte, le Mali serait « sous-développé » par rapport à la Côte d'Ivoire, la Côte d'Ivoire par rapport à la Bretagne, celle-ci par rapport à la région parisienne. La France le serait par rapport aux Etats-Unis et les Etats-Unis par rapport à eux-mêmes, c'est-à-dire à leurs capacités productives.

Certes les pays sous-développés connaissent la misère, des maladies nombreuses. Certes la famine est aussi ancienne que l'humanité.

Mais, pour la première fois dans l'histoire, la mortalité a baissé de façon rapide et durable, malgré la faim, provoquant un accroissement formidable de la population des régions concernées. Selon Y. Lacoste, ce déséquilibre est très récent : « Toutes les phases d'accroissement relativement rapide de la population, celle du Néolithique, celle du milieu du Moyen-Age par exemple, apparaissent conditionnées par un perfectionnement des moyens de production et par une augmentation des ressources disponibles. Périodiquement, malgré le frein d'une importante mortalité, l'effectif de la population tendait à dépasser le niveau autorisé par le volume des productions. Ce désajustement était de courte durée; bientôt une période de famine et d'épidémie venait « raboter » brutalement l'excès de population, rétablir l'équilibre en ramenant parfois les effectifs bien au-dessous du niveau autorisé par le volume des récoltes. Cette situation que l'on peut appeler « traditionnelle » était donc fondamentalement caractérisée par l'étroit ajustement de la croissance démographique à la croissance économique. » (p. 189). L'auteur propose donc une définition qui a l'avantage de mettre l'accent sur la nature spécifique de la situation étudiée : « Fondamentalement, l'état de sous-développement d'un pays peut se définir comme une situation caractérisée par une distorsion durable (ou une tendance à la distorsion) entre une croissance démographique relativement forte et une augmentation relativement faible des ressources dont dispose effectivement la population. » (p. 188.)

LES CAUSES PROFONDES DU SOUS-DEVELOPPEMENT.

Il est difficile de rechercher les causes communes de la naissance du sous-développement dans des pays dont l'histoire est si variée. Certains des pays actuellement sous-développés ont connu une histoire prodigieuse et une civilisation florissante : la Chine, l'Inde, les pays du Moyen-Orient, etc...

« Pourquoi des sociétés qui avaient jusqu'alors réalisé les progrès les plus prestigieux n'ont-elle pas été capables de poursuivre leur évolution ? Pourquoi des pays dont le niveau technique et scientifique était au Moyen-Age supérieur à celui qui caractérisait l'Angleterre au début du XVIII^e siècle, n'ont-ils pas été capables de faire la révolution industrielle ? Enfin, pourquoi ces sociétés, non contentes de cesser leurs progrès, ont-elles enregistré une sensible régression durant une période plus ou

moins longue avant l'arrivée en force des colonisateurs européens ? » (p. 222.)

A cette question, Y. Lacoste répond : « Compte tenu du médiocre avancement de l'histoire comparée extra-européenne, il n'est possible que d'esquisser à grands traits des hypothèses et des amorces de solutions. » (p. 222.)

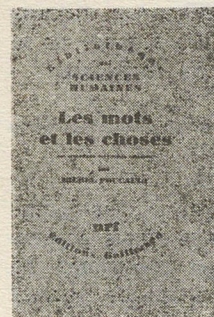
« La cause première du développement économique de la Grande-Bretagne réside dans l'existence d'un groupe d'hommes, ayant une mentalité productiviste, qui s'emparèrent des inventions et créèrent les conditions pour que ces innovations puissent avoir tout leur effet et puissent leur faire gagner le plus d'argent possible. Ces « entrepreneurs » étaient essentiellement issus de la bourgeoisie » ... « Les véritables bourgeoisies sont exceptionnelles hors d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord. » (p. 225). « Ce n'est pas l'évolution de la majeure partie du globe qui fut anormale, c'est le destin de l'Europe occidentale qui fut exceptionnel » (p. 226.)

« Quel que soit le niveau de civilisation que (les pays sous-développés) aient atteint, leur évolution économique et sociale s'est effectuée sur des bases telles et dans des conditions telles, que les structures spécifiques de la féodalité européenne ne se sont pas mises en place : les facteurs de l'individualisation et de l'essor d'une bourgeoisie ne sont pas apparus. La faiblesse des contradictions au sein de ces sociétés a entraîné le ralentissement de leur évolution. L'aristocratie (très différente de celle d'Europe occidentale) qui y existait, dans la majorité des cas, n'était pas en mesure de changer quoi que ce soit de fondamental » ... « Ces sociétés gagnées par l'ankylose, ont été incapables de résister à la poussée coloniale. » (p. 228.)

Ces explications — incomplètes, l'auteur le reconnaît volontiers — rétablissent à leur juste place le dynamisme et la combinaison des tensions sociales et des facteurs humains.

Georges BENSARD.

sociologie



FOUCAULT (Michel)

LES MOTS ET LES CHOSES, UNE ARCHEOLOGIE DES SCIENCES HUMAINES

PARIS, ÉD. GALLIMARD, 1966

(Coll. Bibliothèque des Sciences humaines)

400 pages

26 F.

UN « BEST-SELLER »

Le succès qu'a connu et que connaît encore le livre de Michel Foucault, **Les Mots et les Choses**, est exceptionnel et paradoxal. Car il s'agit d'un ouvrage très difficile. Et les comptes rendus qui en ont été faits résultent, semble-t-il pour la plupart, de lectures très superficielles qui tendent à exagérer certains aspects spectaculaires d'une réflexion passionnée certes, mais surtout minutieuse et dense. On a trop vite dit qu'il s'agissait d'une révolution philosophique aussi importante que l'avait été l'existentialisme sartrien; on a proclamé trop haut que ce livre annonçait la fin de l'humanisme et le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de la pensée occidentale. On n'a pas toujours vu que l'importance de cet ouvrage se situait à un tout autre niveau de réflexion; et qu'il constituait une mise au point vigoureuse et féconde de certains aspects essentiels de la culture moderne. C'est pourquoi cet ouvrage me semble utile à tous ceux qui, engagés dans une action culturelle, cherchent à enrichir la portée de leur action et de ses prolongements par une méditation sur les systèmes et les modes de connaissance qui constituent le substrat de toute culture.

On ne résume pas un tel livre. Il contient une substance trop riche pour qu'on prétende la réduire à un schéma. Mon seul souci est de tenter de fournir aux éventuels lecteurs de Michel Foucault un certain nombre

sciences humaines

de jalons leur permettant d'avancer dans le livre sans se perdre. J'ajoute qu'il s'agit de **ma lecture**, et que je ne prétends pas rendre compte de la complexité d'une démarche qui recouvre plusieurs plans de recherche.

L'AUTEUR

Michel Foucault est professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand, détaché à Tunis présentement. C'est un philosophe qui semble essentiellement préoccupé de rechercher ce qui dans l'histoire des concepts et des sciences permet d'établir les fondements sur lesquels ils se constituent.

C'est ainsi que dans un de ses précédents ouvrages, **Histoire de la Folie à l'âge classique**, (Plon éditeur), Michel Foucault montre en se référant à une documentation impressionnante, que l'attitude des hommes devant la folie a changé « mais que la distance entre la folie et la raison et même la déraison est toujours équivoque et tremblante ». Il s'agit donc moins d'une « histoire » que d'une étude des notions brutes sur lesquelles cette histoire peut se construire. Michel Foucault est moins préoccupé de faire l'histoire du savoir que de faire celle des possibilités ou des impossibilités que ce savoir a de se constituer. Ses travaux sur la folie paraissent ainsi l'avoir conduit à penser que le moment était venu de doubler l'histoire des sciences et des concepts, donc de la culture, d'une « archéologie » permettant de dégager les matériaux et les structures sur lesquels reposent ces sciences, ces concepts, cette culture, etc...

LE LIVRE

Les « Mots et les Choses ».

Dans ce livre, que Michel Foucault dit être « un écho » à son « Histoire de la folie », il se propose de chercher sur quels « soubassements » ont pu s'établir et se transformer, de la fin de la Renaissance au début du XIX^e siècle les sciences de la nature, les sciences économiques, les sciences du langage.

L'ordre.

Par ces « sciences », l'homme a tenté de mettre de « l'ordre » dans les « choses » et dans « les mots ». L'ordre est le socle sur lequel elles

ont pu se constituer : les classifications pour les sciences de la nature, l'analyse des richesses pour « l'économique », la « grammaire générale » pour les sciences du langage ont été autant de tentatives pour substituer à l'incohérence des « mots et des choses » une organisation qui en permette la saisie par le savoir. L'essentiel du livre de Michel Foucault est constitué par une série de « coupes » verticales dans l'épaisseur de ces « systèmes » sans lesquels la culture ne pourrait pas prendre conscience d'elle-même.

La première de ces coupes concerne « l'âge classique », c'est-à-dire le XVII^e et le XVIII^e siècles,

La seconde, le XIX^e siècle.

Dans la conclusion, M. Foucault laisse entrevoir que toute la culture actuelle pourrait être remise en question à partir de ses analyses récurrentes.

L'Age classique.

L'une des idées maîtresses du livre est que l'élaboration de la culture à l'âge classique repose sur les rapports étroits et dialectiques qu'entretiennent entre toutes les attitudes de pensées et entre tous les systèmes, les « classifications » qui régissent l'histoire naturelle, les lois qui président à la distribution des richesses, les constructions grammaticales qui tendent à codifier les langages et les langues. Il faut donc constamment avoir à l'esprit que les trois domaines où se situent les « explorations » de Michel Foucault sont étroitement liés. Mais pour la clarté de l'exposé, il distingue chaque attitude de pensée et les présente dans une série d'analyse dont l'ordre de succession est lui-même signifiant.

Parler.

« L'existence du langage à l'âge classique est, dit-il, souveraine et discrète. »

« Souveraine puisque les mots ont reçu la tâche et le pouvoir de « représenter la pensée. » (p. 92.)

« Discrète » dans la mesure où le langage n'est que la « représentation » des choses, des idées, etc... et qu'il n'a en quelque sorte pas d'existence autonome.

Toutes les études sur le langage viseront de ce fait à constituer des

sciences humaines

« grammaires générales » où le langage est considéré comme le reflet très fidèle de la pensée. « La tâche fondamentale du discours classique, c'est d'attribuer un nom aux choses et en ce nom de nommer leur être. » (p. 136). Grossièrement on peut dire que « parler consisterait à « représenter » la pensée ».

Classer.

Et dans cette perspective, l'histoire naturelle de l'âge classique n'est rien d'autre que la « nomination du visible ». Il s'agit alors d'appeler les choses de la nature « par leur nom » et de les faire entrer dans des tableaux ou classifications qui s'efforcent de représenter l'ordre de la nature par l'ordre des mots. De même que les grammaires générales enferment le langage dans des « grilles » et que l'usage très particulier du discours qu'est la littérature obéit aux règles rigides de la rhétorique, l'histoire naturelle vise à enfermer les choses et les êtres de la nature dans des structures qui ne se définissent que par des mots. « Le naturaliste, c'est l'homme du visible structuré et de la dénomination caractéristique. » (p. 174.)

Echanger.

Michel Foucault retrouve dans le domaine économique — avec des nuances extrêmement nombreuses — un schéma d'analyse voisin. Il n'existe pas pour lui à l'âge classique d'économie politique à proprement parler. Tout dans ce domaine revient à décrire et à nommer des systèmes relativement clos, à l'intérieur desquels s'échangent des richesses sous forme, essentiellement, de monnaie. La valeur est une manière de « représenter les choses ». « Valoir pour la pensée classique, c'est d'abord valoir quelque chose, être substituable à cette chose dans un processus d'échange. » (p. 203.)

Fin de l'âge classique.

Dans les trois directions qu'il poursuit, Michel Foucault entrevoit à la fin du XVIII^e siècle les prémisses d'un changement : « Quelque chose comme un vouloir ou une force va surgir dans l'expérience moderne, la constituant peut-être, signalant en tous cas que l'âge classique vient de se terminer et avec lui le règne du discours représentatif, la dynastie d'une représentation se signifiant elle-même et énonçant dans la suite de ses mots l'ordre dormant des choses. » (p. 222.)

Justement Michel Foucault voit dans l'œuvre de Sade un tournant

capital : « Sade parvient au bout du discours et de la pensée classiques. Il règne exactement à leur limite. A partir de lui, la violence, la vie et la mort, le désir, la sexualité vont étendre au-dessous de la représentation une immense nappe d'ombre que nous essayons maintenant de reprendre comme nous pouvons, en notre discours, en notre liberté, en notre pensée. » (p. 223.)

Tout semble donc remis en question au début du XIX^e siècle où la représentation cède progressivement la place à une notion plus dynamique de mouvement, où l'Histoire s'introduit dans les cadres jusqu'alors rigides des fondements immobiles de la connaissance et du savoir. Et ceci à l'intérieur de chaque domaine envisagé.

La notion de travail.

On voit ainsi naître une « économie politique qui n'aurait plus pour objet l'échange des richesses (et le jeu de représentations qui les fonde) mais leur production réelle : formes du travail et du capital. » (p. 238.)

L'organisation des êtres.

La notion d'organisation se substitue à celle de classification.

Il ne s'agit plus de « représenter » les êtres et les choses de la nature mais de les saisir dans leurs rapports avec le vivant et le non-vivant : « On voit comment fracturant en profondeur le grand tableau de l'histoire naturelle quelque chose comme une biologie va devenir possible. » (p. 245.)

La flexion des mots.

Dès le début du XIX^e siècle : « le langage n'est plus constitué seulement de représentations et de sons qui à leur tour les représentent et s'ordonnent entre eux comme l'exigent les liens de la pensée; il est de plus constitué d'éléments formels, groupés en systèmes et qui imposent aux sons, aux syllabes, aux racines, un régime qui n'est plus celui de la représentation. » (p. 248.)

Ainsi donc, vers les dernières années du « siècle des lumières », au début du XIX^e siècle « l'espace du savoir occidental se trouve prêt à basculer »; la grammaire générale va se changer en philologie, l'analyse des richesses en économie politique, l'histoire naturelle en biologie. Pour éviter de se perdre en de trop longues analyses, Michel Foucault étudie

sciences humaines

alors les modalités de ces transformations à travers les œuvres de l'économiste Ricardo (et de Marx) du naturaliste Cuvier (qui découvrit l'anatomie comparée) du linguiste Bopp dont l'œuvre (et celle de Grimm) rend possible « la comparaison directe et latérale de deux ou de plusieurs langues. » (p. 303.)

Les sciences humaines.

L'analyse « archéologique » à laquelle s'est livrée Michel Foucault le conduit ensuite à évoquer le devenir possible, probable selon lui, des sciences, dans le champ extrêmement vaste et diversifié des connaissances contemporaines. Toute son étude a tendu à décrire ce qui a permis la transformation d'attitudes qui assimilaient la connaissance à la représentation des choses dans les mots, en des attitudes d'analyses et de synthèses dynamiques.

Il pense qu'aujourd'hui ne peuvent être considérées comme sciences que celles qui relèvent du domaine du « mathématisable » et que par conséquent les disciplines que délimitent la psychologie, la sociologie, l'analyse des littératures et des mythologies, etc... — autrement dit quelques-unes des sciences humaines — ne peuvent être considérées comme des sciences. Elles ne sont pas des champs d'application absolue des mathématiques. L'apport de la psychanalyse à la psychologie, de l'ethnologie à la sociologie, de la linguistique générale aux « sciences » du langage permettent de penser qu'un secteur important de ces disciplines échappe à la pure mathématique : « La question qui se pose est de savoir si on peut quantifier des résultats ou si les comportements humains sont susceptibles d'entrer dans le champ d'une probabilité mesurable; la question qui se pose est de savoir si on peut utiliser sans jeu de mots la notion de structure, ou du moins si c'est de la même structure qu'on parle en mathématiques. » (p. 393.)

Michel Foucault pense que la réponse à une telle question est négative, que les sciences humaines ne peuvent être qualifiées de « sciences ». « Elles constituent en leur figure propre, à côté des sciences et sur le même sol archéologique d'autres configurations du savoir. » (p. 377.) « Il se peut bien en effet que l'application des mathématiques ait été facilitée (et le soit toujours davantage) par toutes les modifications qui se sont produites, au début du XIX^e siècle dans le savoir occidental. Mais imaginer que les sciences humaines ont défini leur projet le plus radical et ont inauguré leur histoire positive le jour où on a voulu appliquer le

calcul des probabilités aux phénomènes de l'opinion politique et user des logarithmes pour mesurer l'intensité croissante des sensations, c'est prendre un contre-effet de surface pour l'événement fondamental. » (p. 362.)

Cette prise de position qui ne manque, et ne manquera pas de susciter de vives controverses se situe dans une perspective où se retrouvent en d'autres domaines Levi-Strauss et Jacques Lacan.

Et ceci n'est pas étonnant, dans la mesure où ils s'accordent pour dire que de nombreuses questions « que l'on croyait encore vouées au seul rapport de la logique et des mathématiques » se trouvent totalement renouvelées par un phénomène majeur de la culture contemporaine et que Michel Foucault appelle « le retour du langage ».

Le « retour du langage ».

Le langage n'est plus exclusivement l'instrument de la représentation et du « Discours ». Les mots ne sont plus seulement les reflets utiles des choses. Les mots sont des choses. Toute réflexion est d'abord réflexion sur le langage considéré dans son être — ce qui explique l'importance que Foucault donne à la littérature et à certaines œuvres : celles de Mallarmé, Artaud, Raymond Roussel, Blanchot, Bataille, etc...

A partir de là, Michel Foucault pose une question grave mais dans laquelle on a vu, à tort, l'essentiel de sa thèse :

« Si ce même langage surgit maintenant avec de plus en plus d'insistance en une unité que nous devons, mais que nous pouvons pas encore penser, n'est-ce pas le signe que toute cette configuration va maintenant basculer et que l'homme est en train de périr à mesure que brille plus fort à notre horizon l'être du langage ? »

« L'homme étant constitué quand le langage était voué à la dispersion, ne va-t-il pas être dispersé quand le langage se rassemble ? » (p. 397.)

Reprenant une formule célèbre de Nietzsche, Michel Foucault, qui considère l'auteur de « Zarathoustra » comme un des esprits les plus prophétiques de notre temps, proclame « la mort de l'homme ». « Plus que la mort de DIEU — ou plutôt dans le sillage de cette mort et selon une corrélation profonde avec elle, ce qu'annonce la pensée de Nietzsche, c'est la fin de son meurtrier; c'est l'éclatement du visage de l'homme dans le rire et le retour des masques. » (p. 397.)

sciences humaines

« L'homme ajoute Michel Foucault dans les dernières lignes de son livre est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. » (p. 398.)

Il est certes impossible de répondre dans l'immédiat à de telles questions. Il serait même prématuré et dangereux de vulgariser trop tôt et à l'excès les polémiques que ne peuvent manquer de susciter les propositions et dans un sens les « provocations » de Michel Foucault. Car il faut le répéter, il s'agit d'un ouvrage qui exige une lecture « lente » et que l'on ne saurait discuter avec des arguments journalistiques. Il reste qu'il était nécessaire d'attirer sur ce livre l'attention de tous ceux parmi nous qui s'interrogent sur les motivations profondes de leur action quotidienne et qui mettent en cause le caractère figé et paralysant de certaines conceptions de la culture. Car il tente avec une force et une érudition peu communes de sonder en profondeur les assises du savoir qui constituent notre héritage et il montre la possibilité et les perspectives exaltantes ouvertes par une réflexion nouvelle sur notre modernité.

Georges JEAN.



JEAN (Georges)

LA POÉSIE

PARIS, ÉD. DU SEUIL, 1966

(Coll. « Peuple et Culture » N° 19)

8 F. 50

L'AUTEUR

Georges Jean est professeur à l'Ecole Normale du Mans. Il s'occupe depuis de nombreuses années d'éducation permanente au sein de Peuple et Culture (il est directeur de l'Université d'Été d'Houlgate, président du groupe de travail « Maisons de la Culture ») et participe activement à de multiples manifestations culturelles qui le mettent en contact direct avec les maîtres de la culture contemporaine (Barthes, Genette, Mounin, critiques, créateurs, poètes) avec qui il a su nouer des liens d'amitié et créer des échanges fructueux. Ainsi peut-il poser au sein d'un mouvement d'éducation permanente et populaire, le problème de la culture la plus neuve. Par sa personnalité et par son livre, il concrétise doublement cette présence vivante du « poète parmi nous ».

LE LIVRE

C'est dans une perspective d'action, dans le cadre d'une entreprise culturelle où la poésie doit prendre son importance et son sens, de figurer sous la forme de « lectures poétiques » ou « d'expériences de participation à la vie poétique », que nous avons lu l'ouvrage de Georges Jean. Le regard de l'auteur sur la poésie se veut précis. Il vise, dans son acuité,

poésie

à dégager la poésie d'une mise au secret où, sous le prétexte de préserver une pureté initiatique, l'ont maintenue des « connaisseurs » qui s'érigeaient d'eux-mêmes en gardiens de valeurs culturelles. Le livre n'est point d'un homme qui se poserait en tenant du mystère ou de la magie d'un verbe poétique; on nous y déclare que « produit de l'homme destiné à des hommes », la poésie peut, à certaines conditions, nous appartenir, on veut nous y persuader qu'il dépend de nous de la maintenir présente parmi nous.

Dans sa démarche même, G. Jean ne néglige point les données rigoureuses de l'information sociologique et on appréciera l'utilisation des résultats de l'enquête menée entre 1958 et 1961 par René Kaës à Strasbourg sur « **les ouvriers et la culture** ». Il sait aussi faire preuve à la fois de patience et de passion dans la lecture des œuvres poétiques elles-mêmes, que viennent éclairer des analyses simples mais minutieuses.

Le fait poétique est envisagé successivement — nous aimerions dire « cerné » — dans cinq approches différentes.

D'abord, un constat : le procès-verbal impartial qui conclut à une crise de la poésie dans le monde contemporain. L'analyse est menée au niveau des problèmes de l'édition et de la diffusion de la poésie; elle met en lumière cette évidence : la poésie reste vouée — et nous le lisons plus loin, c'est le résultat d'une évolution historique de sa fonction même — à un public restreint. L'édition d'un poète à compte d'auteur est chose fréquente, l'édition d'un jeune poète reste déficitaire; le peu de revues qui publient régulièrement des poètes, touchent un nombre très limité de lecteurs, cependant que les revues qui se consacrent exclusivement à la poésie ne présentent souvent que des expressions closes d'univers poétiques fermés, témoignages d'une individualité recluse qui tend à elle-même un miroir complaisant. Quant à la possibilité d'une poésie paraissant dans le journal, elle reste illusoire : comment concilier cet objet de consommation superficielle que reste le journal, et l'attention, la relecture que nécessitent la poésie ? Se pose alors une question : « où en est donc la lecture de la poésie dans la société française d'aujourd'hui ? » Les lettrés eux-mêmes n'y touchent que timidement — et les résultats des enquêtes menées auprès des travailleurs et des paysans nous révèlent une proportion minimale de lecteurs de la poésie. Fait significatif : aux questions posées, il ne répondent point en exprimant un quelconque préjugé hostile à la poésie, mais regrettent l'absence d'une initiation ressentie comme nécessaire ! Les conséquences resteront à tirer.

Nous sommes là en présence d'un état d'art qui, du dehors, s'impo-

serait à nous comme état d'art « aristocratique » — selon l'expression de l'auteur.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, G. Jean en recherche les causes qu'il décèle dans l'évolution historique de la « notion » de poésie. Il montre comment, se dépouillant peu à peu de ses fonctions primitives, qui l'ancraient dans un milieu social — fonctions religieuse, magique, didactique, de jeu — perdant lentement au cours des siècles, ses diverses finalités, la poésie s'est trouvée peu à peu « rétrécie » jusqu'à devenir une « écriture ». Elle s'établit comme art du langage, en même temps qu'elle apparaît — historiquement — comme le refuge de quelques hommes. En cours d'analyse, est soulignée l'importance du passage de l'expression exclusivement orale de la poésie à l'écriture qui se contraint à rechercher des formes plus élaborées et plus spécifiques. Une perspective dont l'auteur examinera plus loin les dangers, semble toutefois s'ouvrir : avec l'agrandissement des domaines de la parole dû au développement moderne de la radio, de la télévision et du disque, il est possible que la poésie puisse reconquérir un public. Les analyses de G. Jean utilisent, tout au long de cet itinéraire « de la poésie au poème » — et au « volume de vers » —, les travaux antérieurs de Georges Mounin : **Poésie et société**, et de Roger Caillols : **Art poétique**.

Se défendant de tout essai d'« interprétation » de la création poétique, de toute réduction à un schéma explicatif, G. Jean consacre le chapitre suivant à une description des opérations et des attitudes des hommes qui se sont transformés et se transforment en poètes. Les poètes s'expliqueront eux-mêmes, l'auteur le souligne, « en termes simples comme des artisans ». L'analyse se situe à quatre niveaux. Elle se place d'abord à la limite du biologique, découvrant les données brutes que le poète trouve en lui, sensations, émotions, passé, insistant sur l'importance des mécanismes des résurgences infantiles de l'émotion esthétique. C'est une sorte d'exploration de l'expérience poétique, de sa prise de conscience préalable à l'incarnation dans un langage. Puis, les ressorts mêmes de la création poétique : imagination et intelligence sont envisagées dans leur fonctionnement, avant que l'on n'entre dans l'étude du langage poétique, matériau même de la création. L'exposé, parfois technique, est toujours soutenu par des références constantes aux derniers travaux de la linguistique. Le lecteur en retirera la conviction que la poésie, comme l'écrit

poésie

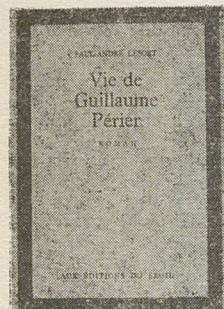
Reverdy « n'est pas dans l'émotion qui nous étreint car elle n'est pas une passion. Elle est un acte ». G. Jean écrit : « le poème est une œuvre humaine. Le lecteur est un homme. S'il y a mystère, il est à l'échelle humaine », et il reprend, avec courage, le mot de Lautréamont : « la poésie doit être faite par tous, non par un ».

Nous sommes placés ensuite du côté de celui qui reçoit la poésie, pour nous rendre compte qu'aimer la poésie, c'est refaire à chaque fois le chemin du poète. L'exigence de partage qui est au cœur même de l'activité poétique est mise ici en évidence, mais sans que l'on cède en rien à la facilité de la communication superficielle, la vulgarisation qui, sous des formes diverses, ne ferait de la poésie qu'un simple divertissement. La poésie, œuvre humaine la plus humble, n'est-elle point, comme le rappelle G. Jean, qui reprend ici Eluard : un des « plus purs témoignages des pouvoirs de l'homme ? ».

La dernière partie, qui intéressera de manière directe les éducateurs et les animateurs, passe en revue les moyens qui peuvent, dans la société contemporaine, favoriser la diffusion de la poésie. Après avoir étudié la place de la poésie dans les diverses institutions culturelles qui jalonnent la vie de l'homme, dans l'école notamment, l'auteur souligne la nécessité de replacer toute initiation à la poésie dans un contexte, un cadre et un moment choisis et déterminés. Des expériences récentes auxquelles l'auteur a participé sont décrites dans le détail et peuvent fournir d'utiles renseignements.

Voilà, assurément un livre qui aura pour effet de réduire bien des inhibitions, de détruire les timidités de qui projette de lire un ouvrage de poésie. L'absence de dogmatisme dans l'analyse, l'abondance des références aux ouvrages les plus récents et les plus neufs de la critique ou de la linguistique moderne, la richesse de l'illustration poétique elle-même, les perspectives ouvertes aux animateurs culturels, peuvent en faire un excellent instrument de travail dans tous les domaines de l'éducation permanente.

Jean-Claude CHARBONNIER.



Paul-André LESORT

VIE DE GUILLAUME PERIER

PARIS, ÉD. DU SEUIL, 1966

L'AUTEUR

Paul-André Lesort

Né le 14 novembre 1915, à Granville (Manche).

Licencié en droit, diplômé d'Etudes Supérieures d'Economie Politique, conseiller littéraire et directeur de collections aux Editions du Seuil.

Prix Max Barthou de l'Académie Française pour **Les Reins et les Cœurs** et Grand Prix Catholique de Littérature pour **Le vent souffle où il veut**.

LE LIVRE

Un livre qui peut nous concerner.

Quoi de plus banal que le récit de la vie d'un homme banal ?

Le roman que vient de publier P.-A. Lesort n'est pourtant que cela. Et j'avoue n'avoir pas abordé cette **Vie de Guillaume Périer** sans une sorte d'inquiétude. La littérature qui ennuie est la pire de toutes. Pourtant dès le début de ma lecture un étrange phénomène se produisit : les lignes serrées du livre pénétraient en moi comme un murmure patient et tenace.

roman

Et j'ai poursuivi d'une seule traite cette lecture avec l'impression grandissante de rencontrer enfin une œuvre dense et grave.

Il est absolument impossible de rendre compte en quelques lignes de la richesse de ce roman, à la fois clair et secret (un peu trop secret même, l'auteur cachant trop souvent son propos essentiel derrière des détails menus et inutiles); je me bornerai à évoquer quelques aspects majeurs de ce livre en m'excusant auprès de l'auteur de détruire arbitrairement l'unité d'un roman aussi peu dispersé que possible.

Une vie.

Il s'agit donc d'abord du récit d'une vie. Un homme, Guillaume Périer, naît en Normandie dans les premières années du siècle. On fait connaissance avec ses ancêtres, ses grands-parents, ses parents; il fait des études; il « monte » à Paris. Il exerce plusieurs professions dont celle d'agent immobilier. Il a une liaison. Il épouse Isabelle; elle ne lui donnera pas d'enfant. Il est mobilisé en 1939. Il fait la drôle de guerre, participe à la retraite de juin 1940. Il est fait prisonnier. Il cherche à s'évader de l'Oflag dans lequel il se trouve. Au cours de sa captivité il apprend la mort de sa femme, tuée à Caen, lors d'un bombardement. Libéré, il part pour l'Afrique d'où il revient pour mourir, en 1949, à 48 ans, de tuberculose pulmonaire.

C'est tout.

Une reconstitution.

Il faut faire intervenir ici la technique romanesque très particulière de P.-A. Lesort. Cette technique ne doit rien, me semble-t-il, aux recherches modernes et nous sommes très loin de démarches de Robbe-Grillet, Butor, etc... ou du groupe « Tel Quel ». Et le roman de P.-A. Lesort risque de paraître, selon les critiques, comme une œuvre bien dépassée ou comme une œuvre très intéressante. Pourtant il ne s'agit pas d'un récit linéaire et banalement balzacien comme dirait Robbe-Grillet. L'auteur se présente comme un ami du personnage principal et il tente après la mort de ce dernier de « reconstituer » sa vie. Il utilise pour cela des fragments du journal intime et intermittent de Guillaume Périer, quelques lettres de lui, les témoignages de parents, d'amis, de relations du disparu. Il le fait avec une minutie d'archiviste. Il n'y a certes rien de très neuf là-dedans, si ce n'est l'extraordinaire impression de **vérité** qui se dégage de ces différents points de vue. Les artifices que se donne le romancier sont invisibles et de plus, le caractère incommunicable et énigmatique de cette vie

est préservé dans la mesure où subsistent des zones d'ombre qui échappent à l'auteur et éveillent l'imagination du lecteur. P.-A. Lesort réussit à saisir la subjectivité (le journal, les lettres) de son héros en même temps que son comportement (les témoignages). Il réussit surtout à faire sentir presque physiquement le hiatus qui sépare en Guillaume (comme en tout homme) cette subjectivité de ce comportement. L'homme intime et l'homme pour les autres parfois se rejoignent, parfois ne se rejoignent pas. Et c'est ainsi qu'au travers de cette vie impossible à saisir totalement dans toutes ses dimensions nous apparaît notre propre étrangeté — pour nous, pour nos proches, pour les autres... Une des grandes réussites de ce roman est dans ce qui n'est pas dit explicitement, dans ce qui nous échappe. Si bien que de la banalité de l'existence de Guillaume Périer surgit peu à peu l'irréductible originalité d'un être... de notre être, aussi.

« Deviens ce que tu es ».

L'originalité de Guillaume Périer réside essentiellement en cette lente conquête de soi-même. C'est au cours de sa captivité par exemple qu'il découvre en lui ce que j'appellerai, faute de mieux, une insatiable curiosité intellectuelle et toutes les dimensions d'une certaine culture. C'est peu à peu également que sa foi religieuse s'affirme, puis devient une force vive. Il découvre — mais n'est-ce pas là une confidence très directe de l'auteur des « Reins et des Cœurs » — que toute foi (et la foi chrétienne en particulier) n'existe que dans la mesure où elle brûle au même rythme tourmenté que l'existence. C'est ainsi que son tranquille et profond amour pour sa femme Isabelle s'alimente et s'enrichit de cette foi et que sa croyance est multipliée par son amour : « Même devant Dieu, écrit Guillaume dans son journal, surtout devant Dieu je ne suis pas seul, je ne serai jamais seul... On meurt seul dit la sagesse des nations. On meurt seul devant Dieu corrige la sagesse des chrétiens. Je ne mourrai pas seul devant Dieu. Je mourrai avec toi comme je suis sûr que tu es morte avec moi ».

Ce genre de déclarations seraient insupportables à plus d'un lecteur si elles ne s'intégraient comme ici aussi naturellement, aussi **humblement** dans l'itinéraire spirituel du héros de P.-A. Lesort.

Je me demande par ailleurs si la grandeur réelle de ce destin d'appa-

roman

rence si commune ne provient pas de la profonde révolte finale de Guillaume, qui arrive au terme d'une sorte d'ascèse à dénoncer sans grandiloquence et froidement le « scandale de l'existence » : Dans une lettre au narrateur, Guillaume écrit : « ...Avoir été fier de soi, comme si l'on avait été pour quelque chose dans le bonheur dont on a pu recevoir le don, puis être fier de ne plus être fier, je commence à trop bien connaître ce cycle. Aussi je crois ne plus m'y laisser entraîner, parce que tout ce que je peux être tenté de me dire sur la vie qui m'a été donnée me procure une seule certitude : celle de mon incapacité à la comprendre, par le scandale que je suis pour moi-même — moi qui continue à vivre ». Sa compagne étant morte il se sent de trop.

L'Histoire.

Enfin un des aspects attachants de ce roman provient de son intime insertion dans le Temps et dans l'Histoire. Il ne s'agit pas d'une fresque historique comme on en a beaucoup trop lu, mais de la description très exacte des liens multiples par lesquels un homme est rattaché à l'Histoire qui pourtant se fait apparemment sans lui. Et je connais peu de romans qui évoquent avec autant de vérité profonde les cinquante premières années du XX^e siècle en France. P.-A. Lesort tisse les mailles fines et le réseau inextricable de cette histoire dans laquelle nous sommes nous aussi englués. Et nous découvrons avec Guillaume Périer que cette histoire — si étrangère à nous-mêmes — finit par emplir toute notre vie à partir du moment où elle nous atteint dans notre sensibilité : « ...et je me dis dans mon langage, écrit G. Périer, que le peu que nous avons connu de la misère, de la faim, de l'oppression, nous a joints pour toujours à un monde dont l'histoire nous avait tenus jusqu'ici à l'écart, et que là encore la mémoire ne doit pas être un outil à remuer le passé mais à creuser la conscience du présent ».

Cette dernière formule donne le ton du livre. La vie de cet homme nous concerne très intimement. En la racontant ainsi, P.-A. Lesort nous invite à prendre, à partir de notre propre passé, une conscience plus claire du sens de notre vie présente.

Faut-il dire alors que ce roman appartient plus à la morale qu'à la littérature ?

Ce serait méconnaître les qualités d'une écriture certes un peu grise, mais aussi exigeante, sans coquetterie, sans mollesse, une écriture

simple qui parvient à rester elle-même quand elle devient celle du personnage central dans son journal et dans ses lettres.

Il serait plus juste de dire de ce roman qu'il n'est pas « gratuit ». Il engage le lecteur, le prend au sérieux et exige de lui une lecture active. Dans la masse énorme des romans qui paraissent chaque jour, celui-là méritait d'être signalé.

Georges JEAN.

roman

...livres...

Sociologie

- BAUCHET (Pierre). — **La planification française, 20 ans d'expérience.** — Paris, Ed. du Seuil, 1967 (Coll. « Esprit ») (24 F.).
Voici une édition nouvelle, d'un ouvrage désormais classique. Elle est entièrement revue et elle tient compte des derniers développements du plan au cours des dix dernières années.
- CAMUSAT (Pierre). — **L'éducation permanente, savoir vivre et promotion.** — Paris, Ed. d'Organisation, 1966 (10 F.).
- CHOMBART DE LAUWE (Paul-Henri) et divers. — **Images de la culture.** — Paris, Ed. Ouvrières, 1966 (Coll. « Evolution de la vie sociale ») (13,50 F.).
- DEMONDION (P.). — **La promotion sociale,** Préface de Léo Hamon. — Paris, Ed. Berger-Levrault, 1966 (Coll. « L'administration nouvelle ») (25 F.).
- DUMONT (René) et ROSIER (Bernard). — **Nous allons à la famine.** — Paris, Ed. du Seuil, 1967 (Coll. « Esprit-Frontière ouverte ») (15 F.).

Il ne s'agit pas d'une vague menace. La famine, qui a déjà atteint les Indes, est inscrite dans les chiffres : depuis 1958, dans l'ensemble des pays du Tiers-Monde, la production alimentaire augmente moins vite que la population. En mettant les choses au mieux, l'agriculture des pays sous-développés est incapable de subvenir avant longtemps à leurs besoins : le camp socialiste doit lui-même importer des céréales. Alors ? — Au désastre mondial qui s'annonce à l'horizon 1980, il n'y a qu'une réponse : une mobilisation mondiale contre la faim, qui aille de

pair avec la réduction de la natalité. Aucun moralisme, aucune propagande politique ne pourront contester les arguments de ce livre; et personne ne récusera cet appel au secours. Nous allons à la famine si l'on n'organise pas d'urgence une solidarité mondiale.

- GOUBERT (Pierre). — **Louis XIV et 20 millions de Français.** — Paris, Ed. A. Fayard, 1966 (16,50 F.).

Dans ce livre, où le XVII^e siècle est enfin débarrassé de ses atours traditionnels, les lumières du grand siècle font une place plus grande aux ombres que l'historiographie habituelle négligeait jusqu'ici. Ce n'est plus Louis XIV qui tient le devant de la scène, mais toute la population française (20 millions de Français, dont 15 millions de ruraux), ce ne sont plus les images habituelles des guerres, des questions religieuses, des fastes de Versailles, mais les données capitales économiques, politiques, sociales que l'auteur livre enfin au grand public.

- GRINSBERG (H.). — **Le parti pris.** — Paris, Ed. J.-J. Pauvert, 1966, (Coll. « Liberté » n° 43).

Le problème de la laïcité est-il dépassé ?

- HARRINGTON (Michael). — **L'autre Amérique — La Pauvreté aux Etats-Unis.** — Paris, Ed. Gallimard, 1967 (Coll. « Témoins »).

Réquisitoire d'un sociologue et économiste contre un système qui fonde le niveau de vie le plus élevé du monde pour les 3/4 de sa population, sur la pauvreté monolithique du dernier 1/4.

En regard de la France pauvre.

- HARTUNG (Henri). — **Pour une éducation permanente.** — Paris, Ed. Fayard, 1966 (18,60 F.).

Le problème majeur d'un savoir à acquérir sans cesse pour une connaissance constamment à jour.

- MALCOM (X.). — **Le pouvoir noir.** — Paris, Ed. Maspéro, 1966.
Autobiographie de Malcom X. — Paris, Ed. Grasset, 1966 (21 F.).

La question noire aux U.S.A.

- ROBERT (Philippe). — **Les bandes d'adolescents.** — Paris, Ed. Ouvrières, 1967.

Groupes et mouvements saisis non dans l'expression d'une crise

de l'adolescence en tant que telle, mais dans leurs relations avec une société qui passe du stade de l'industrialisation à celui de la consommation.

— **TOURAINÉ (Alain).** — **La conscience ouvrière.** — Paris, Ed. du Seuil, 1966 (29 F.).

— **THUILLIER (Guy).** — **La promotion sociale.** — Paris, Presses Universitaires de France, 1966, (Coli. « Que sais-je ? » n° 1218) (2,50 F.).

— **VIENNEY** (voir p. 3).

— **WRIGHT-MILLS (C.).** — **Les cols blancs.** — Paris, Ed. Maspéro, 1966, La transformation de la société considérée par les classes moyennes : il y a quinze ans aux U.S.A.; aujourd'hui en France.

— **VIENNEY (Claude).** — **L'économie du secteur coopératif français.** — Paris, S.C.E.L., 1967 (30 F.).

L'objectif du livre est, selon l'auteur lui-même, de : « permettre aux coopérateurs, par une meilleure connaissance de leurs problèmes communs, de s'appuyer mutuellement, dans la recherche d'une politique coopérative de développement ».

Dans une première partie, l'auteur présente une documentation — à la fois complète et accessible — sur l'ensemble des groupements coopératifs français, en précisant pour chacun son histoire et son importance dans l'économie française.

La deuxième partie est plus théorique et aborde la question de l'existence d'un « secteur coopératif » et de son développement par une politique commune des coopérateurs.

Essais

— **ALBERES (R.M.).** — **Métamorphoses du roman.** — Paris, Ed. Albin Michel, 1966 (24 F.).

Les mutations qui, à travers les grands courants littéraires de l'Europe et de l'Amérique du XX^e siècle, ont conduit le Roman au Nouveau Roman.

— **AUZIAS (J.-M.).** — **Clefs pour la technique.** — Paris, Ed. Seghers, 1966 (7,10 F.).

L'homme et la société dans leurs rapports avec la technique.

— **ORIEUX (Jean).** — **Voltaire.** — Paris, Ed. Flammarion, 1966.

Panorama de la France.

— **PHILIPPE (Pierre).** — **La Tchécoslovaquie.** — Paris, Ed. du Seuil, 1966. (« Microscope » - « Petite Planète ») (6 F.).

Sortant d'un long Moyen-Age en 1918, la Tchécoslovaquie, vieille et jeune nation, n'est pas un mince ferment au cœur de l'indifférente Europe. Elle lui a pourtant donné son fils le plus pur, Jan Hus; ce brave soldat Svejks qui reste l'incarnation de la duplicité mise au service de la révolution; elle a accouché aussi du plus génial visionnaire des temps modernes, Franz Kafka. L'expérience du Socialisme n'a pas entamé l'homo tchecoslovacus, ni ce qu'il a apporté d'irremplaçable; un certain regard poétique sur le monde et une certaine grâce à la transcrire.

— **ROUEDE (André).** — **Le lycée impossible.** — Paris, Ed. du Seuil, 1967 (Coll. « Esprit La Cité prochaine ») (18 F.).

« Faire monter le niveau de l'humanité... j'étais payé pour ça ». C'est le proviseur d'un lycée qui parle; il a décidé d'y changer l'ordre des choses, car « le normal, c'est la liberté ». Le milieu, les institutions ont été les plus forts. Le récit passionnant de cette révolution manquée pose le problème crucial de la société française : comment faire reculer l'autoritarisme et la routine ?

Philosophie

JANKELEVITCH (Vladimir). — **La mort.** — Paris, Ed. Flammarion, 1966 (Coll. « Nouvelle Bibliothèque scientifique » (25 F.).

— **LACROIX (Jean).** — **Panorama de la philosophie française contemporaine.** — Paris, Presses Universitaires de France, 1966.

Tentative d'analyse et de synthèse de la pensée des philosophes de notre temps.

Poésie

- BRECHT (Bertold). — **Poèmes tome 4.** — Paris, Ed. de l'Arche, 1966 (15 F.).

Poèmes écrits entre 1934 et 1941.

- DEGUY (Michel). — **Où-dire.** — Paris, Ed. Gallimard, 1966 (Recueil de poèmes).

« C'est une célébration locale, la poésie, « l'acte poétique », mariage de la MER et du DOGE... la poésie comme acte part célébrer les noces du lieu et de la formule ».

Actes. — Paris, Ed. Gallimard, 1966 (Recueil d'essais).

« Mais le propre du langage, à savoir qu'il n'est tout uniquement occupé que de soi-même, tous l'ignorent. C'est pourquoi le langage est un si merveilleux et si fécond mystère ». Un des poètes les plus intelligents parmi les plus notoires qui n'ont pas 40 ans.

- MICHAUX (Henry). — **Les grandes épreuves de l'esprit.** — Ed. Gallimard, 1966.

L'espace du dedans. — Paris, Ed. Gallimard, 1966.

Littérature

- MAJALUT (Joseph), NIVAT (Jean-Marie), GERONIMI (Charles). — **Littérature de notre temps.** — Etude générale de la littérature française du XX^e siècle. — Paris, Ed. Casterman, 1966 (24 F.).

Littérature de notre temps .. Ecrivains français, recueil 1. — Paris, Ed. Casterman, 1966 (13,50 F.).

64 fiches rédigées par des professeurs, des critiques, des écrivains sur les écrivains français, les plus représentatifs — classement alphabétique.

- LO GATTO (Ettore). — **Histoire de la littérature russe des origines à nos jours.** — Paris, Ed. Desclées de Brouwer, 1966.

Romans

- BEAUVOIR (Simone de). — **Les Belles Images.** — Paris, Ed. Gallimard, 1966.

Une conscience douloureuse d'exister dans et par une société de consommation.

- SCHWARTZ-BART (Simone et André). — **Un plat de porc aux bananes vertes.** — Paris, Ed. du Seuil, 1967. (Une fiche de lecture Peuple et Culture est en préparation.)

Romans étrangers

ITALIE

- VITTORINI (Elio). — **Les femmes de Messine.** — Paris, Ed. Gallimard, 1967.

Dans l'Italie de 1944, un groupe d'hommes et de femmes qui ont tout perdu dans la catastrophe mondiale, entreprennent de reconstruire et de faire naître un village en ruine. Le mythe éternel de Robinson Crusoë par un autodidacte sicilien devenu un des plus grands romanciers italiens.

U.S.A.

- BELLOW (Saül). — **Herzog.** — Paris, Ed. Gallimard, 1966 (22 F.).

Le roman d'un Juif né au Canada qui continue à se chercher dans la société américaine.

ALLEMAGNE

- JOHNSON (Uwe). — **L'impossible biographie.** — Paris, Ed. Gallimard, 1966.

L'Allemagne post-hitlérienne, le mur, la division de Berlin, la frontière, l'éloignement, la différence.

AMERIQUE DU SUD

- CORTAZAR (Julio). — **Marelle**. — Paris, Ed. Gallimard, 1967 (32 F.).
Le premier grand roman de l'Amérique Espagnole.
- CARPENTIER (Alego). — **Guerre du temps**. — Paris, Ed. Gallimard, 1967.

Théâtre

- ARTAUD (Antonin). — **Le Théâtre et son double**. — Paris, Ed. Gallimard, 1966 (Coll. « Idées » n° 114).
- SARRAUTE (Nathalie). — **Le Silence**. — **Le Mensonge**. — Paris, Ed. Gallimard, 1967.

Cinéma

Histoire du Cinéma Mondial des origines à nos jours. — Paris, Ed. Flammarion, 1966 (38 F.).

Livres de poche

- CAZENEUVE (Jean). — **Bonheur et Civilisation**. — Paris, Ed. Gallimard, 1966 (Coll. « Idées » n° 117).
- DUVIGNAUD (Jean). — **Introduction à la Sociologie**. — Paris, Ed. Gallimard, 1966 (Coll. « Idées » n° 115).

— **Histoire Mondiale de l'Art**. — Paris, Ed. Gérard/L'Inter, 1966 (Coll. Marabout - Université n° 116) - tome 6, les Arts Primitifs, l'Art Moderne.

— NERVAL (Gérard de). — **Aurélia et autres contes fantastiques**. — Paris, Ed. Gérard/L'Inter, 1966 (Coll. « Marabout Géant ») n° 264.

— SALINGER (J.-D.). — **Nouvelles**. — Paris, Librairie Générale Française 1966 (Coll. « Livre de Poche » n° 2014) (2 F.).

Nous signalons en outre POLITIQUE, Collection spécialisée (dirigée par Jacques Julliard) aux Editions du Seuil. Les premiers titres :

1. BURDEAU (Georges). — **La démocratie**. — 1966 (4,50 F.).
2. DUMONT (René). — **L'Afrique Noire est mal partie**. — 1966 (6 F.).
3. MOUNIER (Emmanuel). — **Communisme, Anarchie et Personnalisme**. — 1966 (4,50 F.).
4. LENINE. — **Que faire ?** — 1966 (7,50 F.).
5. MOUNIN (Georges). — **Machiavel**. — 1966 (6 F.).
6. GUILLAIN (Robert). — **Dans 30 ans, la Chine**. — 1966 (7,50 F.).
7. **Citations du Président Mao Tsé-Toung**. — 1967 (4,50 F.).
8. BLOCH-LAINE (François). — **Pour une réforme de l'entreprise**. — 1967 (4,50 F.).
9. Philip (André). — **Les socialistes**. — 1967 (6 F.).

Deux nouvelles collections viennent d'être créées aux Editions du Seuil :

- « Ecrire », collection dirigée par Claude DURAND (ouvrages inédits de jeunes écrivains), 3 F.
- « Théâtre », collection dirigée par Luc de GOUSTINE.

...disques...

Les enregistrements mentionnés ci-dessous, réunis par ordre chronologique des compositeurs, représentent un choix parmi les meilleures (ou les plus intéressantes) parutions de ces derniers mois. Ils ont tous été analysés en détail dans les numéros 19 (septembre 1966) à 23 (janvier 1967) de la revue « Harmonie » (1). Tous, sauf mention contraire, sont édités en Gravure Universelle (mono et stéréo). On peut se reporter, pour mieux situer les compositeurs, à la fiche P.E.C. « Les Grands Courants de l'Histoire de la Musique ».

- GUILLAUME DE MACHAUT (1300-1377). — **Messe de Notre-Dame. Belvédère 30 cm ELY 0430.**

Une nouvelle interprétation différente des précédentes en ce sens que l'Ordinaire mis en musique par Machaut se trouve ici intégré au Propre grégorien de l'Assomption (choix justifié par le titre de l'œuvre) : nous avons donc un Office complet tel qu'il a pu être célébré à Notre-Dame de Reims il y a six siècles.

- HEINRICH SCHÜTZ (1585-1672). — **Huit Concerts du deuxième recueil des Symphoniae Sacrae. Bärenreiter 30 cm SL 1324.**

Ces huit « Concerts allemands » à une, deux ou trois voix, avec parties instrumentales obligées, montrent le génie de Schütz à son apogée.

- FRANÇOIS COUPERIN (1668-1733). — **Messe à l'Usage des Paroisses et Messe à l'Usage des Couvents (pour orgue). Harmonia Mundi 2 x 30 cm HMO 347.145.**

Dans une nouvelle interprétation, le plus grand monument de la musique d'orgue française.

(1) 162, rue de Paris — 92 - Boulogne-sur-Seine.

- JEAN-SEBASTIEN BACH (1685-1750). — **Cantates n° 1 et 10. Erato 30 cm 70.284.**

Deux Cantates de tout premier plan, dont l'une (n° 10) en première mondiale.

- DOMENICO SCARLATTI (1685-1757). — **Dix huit Sonates de la première période. Valois 30 cm 781.**

Après son disque consacré à des Sonates de la dernière période, Huguette Dreyfus rend un nouvel hommage au grand maître du clavecin.

- CARL PHILIPP EMANUEL BACH (1714-1788). — **Deux Concertos pour flûte. Philips 30 cm 839.115.**

Deux concertos joués pour la première fois, peut-être, par le roi de Prusse Frédéric II, flûtiste amateur de talent.

- CONCERT A LA COUR DE CHARLES DE LORRAINE A BRUXELLES. — **Œuvres de Van Helmont, de Croes, Grétry et Van Maldere. Erato 30 cm 70.317.**

Les contemporains belges de Gluck, Haydn et Mozart (ballets, concertos et symphonies).

- CHRISTOPH WILLIBALD GLUCK (1714-1787). — **Orphée et Eurydice. 3x 30 cm R.C.A. 5539-41.**

Le premier enregistrement de la version italienne de ce célèbre opéra.

- LES MAITRES AUTRICHIENS DE MOZART. — **Œuvres de Leopold Mozart (Concerto pour trompette), Michael Haydn (Symphonie en ré mineur) et Joseph Haydn (Symphonie n° 28). Erato 30 cm 70.251.**

Le père de Mozart, son collègue Michael Haydn et son ami Joseph Haydn réunis sur un disque. La Symphonie de Michael sera pour beaucoup de mélomanes une révélation.

- WOLFGANG AMADEUS MOZART (1756-1791). — **Divertimentos K.247 et 251. Harmonia Mundi 30 cm 30.646.**

- WOLFGANG AMADEUS MOZART (1756-1791). — **Les quatre Concertos pour cor et orchestre. Columbia 30 cm 30.297.**

Rédition en série économique de la meilleure version (Dennis Brain - Herbert von Karajan) de ces quatre partitions.

- WOLFGANG AMADEUS MOZART (1756-1791). — **Les deux Symphonies Concertantes (pour violon et alto et pour quatre vents). D.G.G. 30 cm 139.156.**

Nouvelles versions, de premier plan, de ces deux œuvres composées par Mozart au seuil de sa maturité.

- WOLFGANG AMADEUS MOZART (1756-1791). — **L'Enlèvement au Sérail, Bastien et Bastienne. D.G.G. 3 x 30 cm 139.213-15.**

Deux opéras de Mozart en trois disques. **Bastien et Bastienne** est une œuvre de jeunesse, inspirée du **Devin de Village** de J.-J. Rousseau. **L'Enlèvement au Sérail**, éblouissante « turquerie », est le premier en date des cinq « grands » opéras de Mozart.

- JOSEPH HAYDN (1732-1809). — **Quatuors à cordes opus 3 n° 5 « Sérénade », opus 64 n° 5 « Alouette » et opus 76 n° 2 « Les Quintes ». Philips 30 cm 835.370.**

Cet enregistrement extraordinaire est peut-être celui à conseiller avant tout autre à quiconque désirerait aborder ou faire aborder la musique de chambre classique.

- JOSEPH HAYDN (1732-1809). — **Symphonies n° 59 « le Feu » et n° 81. Philips 30 cm 131.037.**

Deux Symphonies jusqu'alors absentes des catalogues, diffusées en série économique.

- JOSEPH HAYDN (1732-1809). — **Messe n° 13 « de la Création ». Clarin 30 cm AMS 35.**

Une partition majeure, composée en 1801, de la musique religieuse du début du XIX^e siècle.

- LUDWIG VAN BEETHOVEN (1770-1827). — **Les six derniers Quatuors à cordes (n° 12 à 17). Columbia 4 x 30 cm 1076-79.**

Version difficile à surpasser de ce que Beethoven a sans doute écrit de plus précieux.

- LUDWIG VAN BEETHOVEN (1770-1827). — **Messe en ré. D.G.G. 2 x 30 cm 195-6.**

Nouvelle version, dirigée par Herbert von Karajan.

- FRANZ SCHUBERT (1797-1828). — **Symphonie n° 4 « Tragique ». — ROBERT SCHUMANN (1810-1856). — Symphonie n° 4. Philips 30 cm 836.921.**

En série économique et fort bien interprétées, deux Symphonies romantiques.

- FRANZ LISZT (1811-1886). — **Via Crucis (les Stations de la Croix). Chant du Monde 30 cm 78.378.**

Un Liszt qui surprendra : œuvre tardive, austère, très prenante, tout sauf « échevelée »... Interprétée par l'ensemble vocal « A Capella » de la radiodiffusion soviétique.

- JOHANNES BRAHMS (1833-1897). — **Sextuor à cordes n° 1 opus 18. Philips 30 cm 802.707.**

Une des plus célèbres, et des plus séduisantes, parmi les œuvres de musique de chambre romantiques... A signaler, en ce qui concerne Brahms, une édition récente chez Decca de l'ensemble de sa production pianistique (par Julius Katchen).

- RICHARD WAGNER (1813-1883). — **Tristan et Isolde. D.G.G. 5 x 30 cm 104.912-16.**

Nouvel enregistrement, réalisé en direct lors du Festival de Bayreuth 1966. Un des événements de l'année !

- ANTON BRUCKNER (1824-1896). — **Symphonie n° 1. D.G.G. 30 cm 139.131.**

Dans le cadre de l'intégrale des Symphonies de Bruckner réalisée pour D.G.G. par Eugen Jochum, la plus négligée des neuf : ce n'est pas la moins belle, et c'est en tout cas une des plus « abordables ». Interprétation et prise de son somptueuses.

- GUSTAV MAHLER (1860-1911). — **Lieder du « Knaben Wunderhorn » (le Cor merveilleux de l'Enfant). Amadeo 30 cm 6.317.**

Quatorze Lieder pour contralto (ou baryton) et orchestre évoquant un monde tour à tour féérique, fantastique, terrifiant. Ce disque a été, pour presque tous ceux qui l'ont entendu, une révélation.

- CLAUDE DEBUSSY (1862-1918). — **Œuvres pour deux pianos et pour piano à quatre mains. Harmonia Mundi 30 cm WER 60.008.**

Jouées par les frères Alfons et Aloys Kontarsky, qui en soulignent le « modernisme ». Un des plus beaux fleurons d'une collection consacrée à la musique contemporaine, et qui comprend entre autres l'enregistrement Stockhausen évoqué ci-dessous, ainsi que (il s'agit là d'une parution légèrement plus ancienne) les **Structures I et II** pour deux pianos de Pierre Boulez.

- RICHARD STRAUSS (1864-1949). — **Don Quichotte. D.G.G. 30 cm 139.009.**

Dirigée ici par Karajan, cette partition pour violoncelle et orchestre tranche sur d'autres de Richard Strauss par sa légèreté, sa fantaisie et son esprit d'aventure.

- JEAN SIBELIUS (1865-1957). — **Symphonies n° 5 et 7. Decca 30 cm 6236 mono ou stéréo.**

Ce sont les deux partitions sans doute les plus « accessibles » de la maturité du musicien finlandais. Elles sont réunies ici pour la première fois, et interprétées par la Philharmonie de Vienne.

- BELA BARTOK (1881-1945). — **Les deux Sonates pour piano et violon. Harmonia Mundi 30 cm 30.597.**

Le seul enregistrement disponible en France réunissant ces deux Sonates, jouées ici par Clara Bonaldi et Sylvaine Billier.

- HANS WERNER HENZE (1926-). — **Les cinq Symphonies. D.G.G. 2 x 30 cm 139.203-4.**

Ces cinq Symphonies, composées de 1947 à 1962, permettent de suivre l'évolution de ce compositeur allemand : « de Stravinsky et Bartok à la série Schoenbergienne, puis au dépassement de celle-ci ».

- KARLHEINZ STOCKHAUSEN (1928-). — **Zyklus pour percussion (deux versions) et Klavierstück X. Harmonia Mundi 30 cm WER 60.010.**

Stockhausen ? Le plus important, avec Henze, des compositeurs allemands actuels. Ce disque ? Un peu d'artifice de percussion, puis de piano !

- JEAN-CLAUDE ELOY (1938-). — **Equivalence. HENRI POUSSEUR (1929-). — Madrigal III. ARNOLD SCHOENBERG (1874-1951). — La Nuit Transfigurée (version Sextuor à cordes). Adès 30 cm 15.005.**

A côté d'un « classique » de la musique contemporaine, remontant d'ailleurs à 1899, deux partitions très récentes, puisque datant respectivement de 1963 et 1962.

Parmi les parutions importantes postérieures à celles évoquées ci-dessus, ou simplement annoncées, et dont il sera fait mention dans les prochains numéros de la revue *Peuple et Culture* : **Les Vêpres de la Sainte Vierge** de Monteverdi (Erato), **la Création** de Haydn (Philips), **Falstaff** de Verdi (C.B.S.), les **Symphonies n° 6** (R.C.A.), **7** (C.B.S.) et **8** (C.B.S.) de Mahler, et surtout **Wozzeck**, opéra d'Alban Berg dirigé par Pierre Boulez (C.B.S.).

Marc VIGNAL.

...cinéma...

« Au hasard Balthazar » ou l'innocence sacrifiée

Quatre ans après *Procès de Jeanne d'Arc*, Robert Bresson, avec *Au hasard Balthazar*, a prouvé qu'il savait se renouveler et pleinement réussir dans des domaines qu'il ne nous avait pas, jusqu'ici, rendus familiers. Dès les premiers plans du film, surgissent sous nos yeux un univers et une atmosphère qui surprendront, au premier abord, plus d'un spectateur habitué à ne voir en Bresson qu'un peintre de l'âme humaine et des conflits psychologiques ou spirituels. Fraîcheur infinie de l'univers de l'enfance, où jeux, rires, ébats et caresses traduisent avec autant de justesse que de sensibilité la douceur, la pureté, l'innocence des premiers âges. Présence d'un « bestiaire » (poules, chiens, moutons, chevaux, animaux de cirque) qui donne l'occasion à l'auteur de s'imposer comme un peintre de l'univers animal sous la palette duquel l'évocation de la vie de Balthazar, l'âne, palpite de vérité : exemplaire, à cet égard, s'affirme la séquence où, dans les coulisses du cirque, l'âne confronte son regard avec ceux de ces « seigneurs » domestiqués que sont le tigre, l'ours, l'éléphant et le singe.

A ces deux univers, s'oppose celui des hommes, marqué par la méchanceté, la brutalité, la violence, parfois même — je pense au personnage de Gérard — par une sorte de sadisme à peine déguisé : coups de bâton, coups de poings, coups de pieds, fouets, chaise s'abattent sur le dos de Balthazar, que Gérard va jusqu'à torturer en lui enflammant la queue à l'aide d'une feuille de journal ; Arnold est projeté au sol, puis frappé à terre par les mauvais garçons, Marie giflée par Gérard, puis, à la fin du film, battue, déshabillée et laissée nue dans la maison abandonnée tandis que les jeunes gens s'enfuient telle une volée de moineaux aussi lâches que stupides.

De la confrontation de ces trois univers naît une atmosphère poignante qui n'est pas sans évoquer **Los Olvidados**, de Buñuel. Gérard et ses compagnons rappellent Jaïbo et ses complices; le plan d'Arnold frappé au sol par les voyoux, celui de l'aveugle assailli par la « bande » de Jaïbo; dans les deux cas, la scène est d'ailleurs observée par une poule impassible. Ici comme chez Buñuel, l'animal symbolise à la fois l'étonnement résigné et l'impassibilité stoïque d'une conscience primitive face à la méchanceté des hommes (on pourrait comparer, à cet égard, le regard de l'âne contemplant l'assassinat de Pedro et celui de Balthazar après qu'il a été torturé par Gérard). Mais chez Bresson, et par opposition à Buñuel, l'âne incarne aussi la permanence du comportement naturel des animaux confronté avec les fluctuations des réactions et des sentiments humains (Balthazar est le témoin immuable des rapports psychiques et sentimentaux qui s'établissent progressivement entre Marie, Jacques et Gérard) et la bonté, l'innocence implacablement bafouée.

« Aimez les animaux (écrivait Dostoïevski dans **Les Frères Karamazov** auquel — en même temps qu'à **L'Idiot** et au célèbre passage où Mychkine parle des ânes en termes élogieux — Bresson aime à se référer à propos de son film) car Dieu leur a donné le principe de la pensée et une joie paisible, ne les tourmentez pas en leur ôtant cette joie, ne vous opposez pas au plan de Dieu. Homme ne te dresse pas au-dessus des animaux : ils sont sans péché, tandis qu'avec ta grandeur tu souilles la terre par ton apparition, laissant après toi une trace de pourriture... » L'animal est ici la victime de l'homme et de ses passions. L'univers de **Au hasard Balthazar**, où les rêves de l'enfance et de l'adolescence sont comme arrachés en lambeaux par la cruauté du réel quotidien, est très sombre. C'est sans doute notre univers de 1967 — cf. les « blousons noirs », les vélomoteurs, le transistor, les danses et la musique modernes —, mais c'est aussi un monde qui ressemble assez paradoxalement à celui de l'Ancien Testament : un monde où l'on rend « œil pour œil, dent pour dent », où l'on fait le mal pour le mal (il faudrait insister longuement sur la séquence nocturne où, dans le bar, Gérard détruit tout et provoque indirectement la mort d'Arnold en le contraignant à s'enivrer encore davantage), un monde apparemment privé de la grâce, où l'âne innocent, après une longue nuit d'agonie, meurt en portant tous les péchés des hommes (symbolisés par les objets de contrebande : parfums, bas, tabac, pièces d'or) mais sans pouvoir les racheter.

La vision du monde qui s'exprime ici n'est donc pas celle du **Journal**

d'un curé de campagne ou d'Un Condamné à mort s'est échappé. La souffrance et la mort sont toujours présentes, soulignant avec force le tragique de notre univers : mort de la petite infirme dès la première séquence (victime aussi innocente que Balthazar), mort d'Arnold, au clair de lune, au terme de l'orgie, alors que l'héritage inespéré aurait pu faire de ce vagabond un homme heureux (scène admirable de sobriété et de pathétique contenu), mort du père de Marie mûré dans l'orgueil, mort enfin de Balthazar, revenu sur les lieux de son enfance, à flanc de montagne, entouré par les moutons. Mais s'il y a encore interférence ou parallélisme des destins (le bonheur, les épreuves, la souffrance et l'humiliation successives de Marie et de Balthazar), il n'y a plus de rédemption explicitement suggérée. Est-ce à dire que le regard posé par Bresson sur notre monde ne soit que désespéré ? Je ne le pense pas. Si le constat est objectif, lucide, il n'est en rien complaisant. Au niveau esthétique, il trouverait déjà une justification dans le dessein premier du cinéaste (dessein conçu avant celui d'Un Condamné à mort s'est échappé, il y a plus de dix ans) qui était de broser le portrait d'un âne, et, par conséquent, d'exprimer la vision d'un animal pour qui, par essence, tout concept, toute interprétation psychologique, toute dimension surnaturelle sont radicalement étrangers. Au niveau éthique, si Bresson refuse comme toujours le « moralisme » aisé, il nous donne encore une leçon de lucidité supérieure. Car enfin l'évocation des vices, loin de chercher à fasciner, à entraîner l'adhésion, revêt une dimension satirique évidente. Le choix des personnages, des situations, des réactions contient en lui-même des éléments qui servent en quelque sorte de « repoussoir » aux séductions des vices fustigés par la façon même dont ils sont évoqués à l'écran (je pense en particulier aux larmes de Marie avant l'abandon à Gérard, aux billets de banque du marchand de grain qui monnaient le don physique de la jeune fille et, plus généralement, au comportement de Balthazar qui emporte toute notre sympathie).

L'évocation de la détresse a, en outre, chez Bresson une valeur apologetique et quoi de plus poignant que l'échec de Marie au plan des sentiments ! Le cinéaste porte ici aussi un regard lucide sur les réalités de l'amour (**Au hasard Balthazar** se rapprocherait à cet égard des **Dames du Bois de Boulogne**) : amour éprouvé par les enfants (déjà Marie et Jacques), « vert paradis des amours enfantines », amour idéal, rêvé dans l'adolescence (cf. l'atmosphère des **Dernières vacances** de Roger Leenhardt), amour des sens, amour passion, estime amoureuse, voie d'accès à l'amour

véritable, mais qui ne débouche sur rien puisqu'en définitive Marie s'enfuit, trop profondément blessée, meurtrie par la vie, réduite au désespoir après avoir éprouvé la vacuité des véritables sentiments de Gérard.

Quels que soient les éléments nouveaux, par rapport à l'œuvre antérieure, qu'il propose — il ne nous est pas possible d'aborder ici les registres de l'étude des personnages, de l'ouverture plus prononcée sur le monde extérieur, du contraste élaboré entre la sonate n° 20 de Schubert et les partitions de jazz de Jean Wiener — **Au hasard Balthazar** s'insère dans un moule esthétique spécifiquement bressonnien. Ici comme auparavant, le sujet demeure pour le cinéaste un **prétexte**, seule compte la manière dont il est traité et, une nouvelle fois, Bresson a réussi une gageure en dominant des difficultés qu'il avait librement acceptées. L'une des plus redoutables était celle du film à sketches. En travaillant, selon son habitude, avec un soin opiniâtre, la construction et le rythme, Bresson a atteint une rare plénitude esthétique. Les épisodes de la vie de Balthazar, qui auraient pu être tenus pour autant de sketches variés, s'insèrent si parfaitement dans un schéma linéaire que le rythme, au premier abord, brisé du film se transforme insensiblement en coulée pleinement homogène. Mais cette coulée n'est jamais monotone car elle est elle-même scindée par des séquences qui, ayant chacune leur autonomie, leur spécificité thématique et dramatique, leur poids de charge émotionnelle (parmi les plus belles : l'enfance, la séquence nocturne où Marie orne de fleurs le front de Balthazar, l'âne « dompté » par Gérard, les deux séquences du Cirque, la mort d'Arnold, la mort de Balthazar, etc...), soulignent comme spontanément l'évolution d'un destin, en présentant les multiples facettes sans en détruire l'unité. Ainsi s'établit une dialectique permanente entre une construction fragmentée et une construction linéaire, de telle sorte que le rythme du film, étroitement calqué sur le sujet, acquiert, au niveau de la séquence, mais encore à celui du plan, une merveilleuse plénitude.

Le caractère d'apologue du propos originel s'enrichit, par la mise en scène, d'une indiscutable « épaisseur ». D'une part en fonction des interférences déjà suggérées entre le destin de l'animal et celui des protagonistes. D'autre part, parce qu'à l'abstraction de l'allégorie proposée (les vices incarnés par des hommes) s'oppose un réalisme qui en modifie profondément le caractère. Réalisme des personnages : Gérard ou la brutalité, la méchanceté, la luxure; Arnold, ou la paresse, l'ivrognerie; le père de Marie, ou l'orgueil; le marchand de grains, ou l'avarice et le cynisme... en qui coexistent force et faiblesse, ombres et clarté passagère.

Réalisme des situations et des décors entièrement naturels, choisis dans la région parisienne et les Pyrénées, aux confins de la frontière franco-espagnole.

Dans l'évocation de ce terroir pyrénéen qui lui permet, par opposition au **Procès de Jeanne d'Arc**, d'ouvrir plus largement l'écran sur la nature, Bresson semble avoir retrouvé, en l'amplifiant, l'inspiration artistique qui lui avait fait évoquer le village d'Ambricourt dans **Journal d'un curé de campagne** (le réalisme de la bande sonore et des images s'inscrit en particulier dans cette perspective). Mais on y retrouve aussi l'une des profondes originalités de **Pickpocket** : la perception subjective des bruits du monde extérieur (sabots de l'âne, bruit de la route de la charrette devenue folle, dérapage des voitures, claquements du fouet, etc...) des objets et des gestes (cf. les cadrages), qui s'impose aux protagonistes.

Avec **Au hasard Balthazar**, si dense, si fort, si sensible, lourd du poids des souffrances humaines, Bresson a signé un nouveau grand film. (1)

Michel ESTEVE.

NOTE FILMOGRAPHIQUE SUR ROBERT BRESSON

Né en 1907, après avoir été peintre, Bresson a réalisé en 1934 un moyen métrage satirique : **Les Affaires publiques** et, depuis 1943, huit longs métrages : **Les Anges du péché** (1943), **Les Dames du Bois de Boulogne** (1944), **Journal d'un curé de campagne** (1951), **Un Condamné à mort s'est échappé** (1956), **Pickpocket** (1959), **Procès de Jeanne d'Arc** (1962), **Au hasard Balthazar** (1966) et **Mouchette** (1967).

(1) Cet article est extrait d'un essai sur Bresson publié aux Editions Seghers dans la collection « Cinéma d'aujourd'hui ».

Sur « Made in USA », de Jean-Luc Godard

La première séquence du nouveau film de Godard s'ouvre sur le visage d'une jeune femme (Anna Karina), allongée, les yeux clos, le sourire aux lèvres, murmurant le bonheur et l'amour qu'elle a connus auprès de celui qui est mort d'une façon si étrange. La dernière se ferme sur un pare-brise de voiture, sur une autoroute, et sur deux visages (dont l'un rencontré par hasard à la fin), rappelant le dénouement d'Alphaville. Cette fois, c'est Atlantic-City, ville fictive de 1970 (comme Alphaville le pays de la démence et de la mort) qu'Anna Karina fuit à toute allure et sans se retourner. Entre ces deux séquences, une **enquête** sur la disparition d'un être cher, dont il ne reste qu'une **voix** sur une bande de magnétophone, dans un temps éclaté et un espace rempli de sang.

Made in U.S.A. est un document extraordinaire sur un univers d'oppression, de violence et de crutauté. Qui fait mal aux yeux et au corps. Partout des morts, jeunes filles mortes, jeunes garçons morts. Là une jeune Japonaise qui avait une voix si douce quand elle chantait s'accompagnant de sa guitare; ici un jeune homme au regard triste et fou (Jean-Pierre Léaud) déclare qu'il préfère à une mort lente une mort brutale : une rafale de mitraillette exauce son souhait; sa vie s'achève par une danse macabre et drôle dans des fûts. Là une jeune fille délaissée qui, tout d'un coup, dans un bar, se met à chanter. Ici deux tueurs déclinent leur identité en faisant des rimes (la notion de **rime**, qui exprime la répétition et la présence inéluctable d'une clôture est d'ailleurs centrale dans ce film) : Je m'appelle Robert Mac Namara; c'est mon métier; il fait ma joie. Je m'appelle Richard Nixon, je suis au même diapason. Là une jeune fille interviewée, qui a été torturée : elle ne sait dire que : avec une lame de rasoir, avec une lame de rasoir... Et une femme âgée atrocement martyrisée par des brûlures... J'en passe : du sang sur les draps, sur des pansements, au milieu du front, sur les tissus, sauf sur les mains...

Ce monde de la mort, c'est celui de Jean-Luc Godard. On sait depuis **A bout de souffle** que son auteur est littéralement obsédé par la mort brutale; on trouve d'ailleurs dans tous ses films des gens qui jouent à mourir, d'autres qui meurent en jouant. Certains meurent dans la rue, dans

le métro, dans la foule; d'autres dans une rue déserte ou sur une colline. Son cinéma est fondé d'autre part sur une esthétique de l'éphémère et de la violence; le montage très court et la fermeture à l'iris (**A bout de souffle**), les fondus au noir très lents (**Vivre sa vie**), l'inversion de la pellicule (**une femme mariée**, **Alphaville**) et surtout **les plans fixes lancinants** (en très grand nombre dans **Made in U.S.A.** où les personnages sortent du champ de la caméra constamment) : l'objectif de Godard, comme celui de Murnau, attend les personnages et les immobilise dans l'écran, tous ces signes attestent qu'ici, les êtres naissent et disparaissent avec une vitesse qui donne le vertige.

Mais ce cinéma de la cruauté témoigne aussi d'une société et d'une époque qui la connaissent et la reconnaissent sous toutes ses formes : **le fascisme est partout** (1). Dans la politique, dans la guerre, mais aussi dans la publicité. Les victimes sont nombreuses : celles des polices parallèles (le Robert... du film, et d'autres, en dehors du film); le métro Charonne, Ben Barka, les patriotes algériens et vietnamiens torturés... la liste est longue et sinistre. Ajoutons-y le petit écrivain tranquille, jeune et innocent, puisqu'il ne faisait que des vers. Il était si beau et si gentil ! Mais ce que Godard nous dit, c'est que lorsqu'on tue au seuil de votre porte, et que vous ne protestez pas, vous êtes non seulement un vivant menacé (car la prochaine fois on franchira le seuil), mais un vivant coupable.

Ce qu'il importe dans ce film de comprendre, c'est le sens et la valeur de la méthode utilisée par Godard. Comme d'habitude, des spectateurs naïfs abusés par des critiques incultes et frigidés vont s'indigner du peu de « réalisme » des situations et surtout de la présence intolérable du rire dans le pays du sang (calembours-humour, etc... voir à ce propos les articles particulièrement stupides parus dans « Positif » et dans « Image et Son » à propos de la scène de l'exécution de la partisane dans **Les Carabiniers** et de la parodie de la guerre du Vietnam dans **Pierrot le Fou**). Il y a deux manières de dénoncer un mal : ou en filmant avec une lucidité froide et analytique; ou en filmant comme s'il s'agissait d'un jeu (comédie, bande dessinée, et, plus généralement toute forme de fiction ne masquant pas ses procédés). Les autres solutions (films dits « humains », « humanistes », « généreux », « sociaux », « profonds », « émouvants », « pathétiques » — on ne dira jamais assez combien d'erreurs on

(1) Tous les films de Godard dénoncent et condamnent le fascisme (y compris celui qui est en l'homme).

a pu faire dans l'éducation populaire avec ce genre d'instruments) ne sont que des formes prostituées du constat, qui, bien loin de mettre en question, offrent sans aucune pudeur au spectateur des spectacles dont il se délecte. Dans la première manière, on citera Renoir, Rossellini, Resnais... Godard a choisi la seconde solution qui consiste à masquer la douleur sous le sourire (ceux qui ont lu Vian comprendront : tout comme lui, c'est un écorché, et avec lui il pourrait dire : on est toujours déguisé; alors autant se déguiser; de cette façon, on n'est plus déguisé) et à mettre en évidence l'art, c'est-à-dire l'artifice. Dans **Made in U.S.A.** la fiction est hurlée et assumée jusqu'au bout.

Cette forme de distanciation a une vertu politique évidente, puisqu'elle dérange, trouble le spectateur dans son attitude de spectateur. Lorsque Godard fait dire à Anna Karina que le film dans lequel elle joue (dans tous les sens du mot) est un film de Walt Disney mais avec Humphrey Bogart (c'est-à-dire avec un acteur et non une forme dessinée qui risque toujours d'exprimer une parabole : voir les dessins animés à l'Est comme à l'Ouest), donc un film politique, ce n'est ni une plaisanterie provocante ni une affirmation pédante et absurde : **MADE IN U.S.A.** est l'une de ces œuvres, faites dans le respect de l'image et du son, dont la nouvelle logique inquiète le spectateur, menace sa pensée et, indirectement, l'ordre de notre société. Il n'y a pas de culture sans ce prix-là, c'est-à-dire sans subversion.

Michel SANDRAS.

le métro, dans la foule; d'autres dans une rue déserte ou sur une colline. Son cinéma est fondé d'autre part sur une esthétique de l'éphémère et de la violence; le montage très court et la fermeture à l'iris (**A bout de souffle**), les fondus au noir très lents (**Vivre sa vie**), l'inversion de la pellicule (**une femme mariée**, **Alphaville**) et surtout **les plans fixes lancinants** (en très grand nombre dans **Made in U.S.A.** où les personnages sortent du champ de la caméra constamment) : l'objectif de Godard, comme celui de Murnau, **attend** les personnages et les immobilise dans l'écran), tous ces signes attestent qu'ici, les êtres naissent et disparaissent avec une vitesse qui donne le vertige.

Mais ce cinéma de la cruauté témoigne aussi d'une société et d'une époque qui la connaissent et la reconnaissent sous toutes ses formes : **le fascisme est partout** (1). Dans la politique, dans la guerre, mais aussi dans la publicité. Les victimes sont nombreuses : celles des polices parallèles (le Robert... du film, et d'autres, en dehors du film); le métro Charonne, Ben Barka, les patriotes algériens et vietnamiens torturés... la liste est longue et sinistre. Ajoutons-y le petit écrivain tranquille, jeune et **innocent**, puisqu'il ne faisait que des vers. Il était si beau et si gentil ! Mais ce que Godard nous dit, c'est que lorsqu'on tue au seuil de votre porte, et que vous ne protestez pas, vous êtes non seulement un vivant menacé (car la prochaine fois on franchira le seuil), mais un vivant **coupable**.

Ce qu'il importe dans ce film de comprendre, c'est le sens et la valeur de la méthode utilisée par Godard. Comme d'habitude, des spectateurs naïfs abusés par des critiques incultes et frigides vont s'indigner du peu de « réalisme » des situations et surtout de la présence intolérable du **rire** dans le pays du sang (calembours-humour, etc... voir à ce propos les articles particulièrement stupides parus dans « Positif » et dans « Image et Son » à propos de la scène de l'exécution de la partisane dans **Les Carabiniers** et de la parodie de la guerre du Vietnam dans **Pierrot le Fou**). Il y a deux manières de dénoncer un mal : ou en filmant avec une lucidité froide et analytique; ou en filmant comme s'il s'agissait d'un jeu (comédie, bande dessinée, et, plus généralement toute forme de **fiction** ne masquant pas ses procédés). Les autres solutions (films dits « humains », « humanistes », « généreux », « sociaux », « profonds », « émouvants », « pathétiques » — on ne dira jamais assez combien d'erreurs on

(1) Tous les films de Godard dénoncent et condamnent le fascisme (y compris celui qui est en l'homme).

a pu faire dans l'éducation populaire avec ce genre d'instruments) ne sont que des formes prostituées du constat, qui, bien loin de mettre en question, offrent sans aucune pudeur au spectateur des spectacles dont il se délecte. Dans la première manière, on citera Renoir, Rossellini, Resnais... Godard a choisi la seconde solution qui consiste à masquer la douleur sous le sourire (ceux qui ont lu Vian comprendront : tout comme lui, c'est un **écorché**, et avec lui il pourrait dire : on est toujours déguisé; alors autant se déguiser; de cette façon, on n'est plus déguisé) et à **mettre en évidence l'art, c'est-à-dire l'artifice** Dans **Made in U.S.A.** la fiction est **hurlée** et assumée jusqu'au bout.

Cette forme de distanciation a une **vertu politique** évidente, puisqu'elle dérange, trouble le spectateur **dans son attitude de spectateur**. Lorsque Godard fait dire à Anna Karina que le film dans lequel elle **joue** (dans tous les sens du mot) est un film de Walt Disney mais avec Humphrey Bogart (c'est-à-dire avec un **acteur** et non une forme dessinée qui risque toujours d'exprimer une parabole : voir les dessins animés à l'Est comme à l'Ouest), **donc** un film politique, ce n'est ni une plaisanterie provocante ni une affirmation pédante et absurde : **MADE IN U.S.A. est l'une de ces œuvres, faites dans le respect de l'image et du son, dont la nouvelle logique inquiète le spectateur, menace sa pensée et, indirectement, l'ordre de notre société. Il n'y a pas de culture sans ce prix-là, c'est-à-dire sans subversion.**

Michel SANDRAS.

...expositions...

Bonnard

Une rétrospective des œuvres de Bonnard s'est tenue jusqu'au 15 avril à l'**Orangerie des Tuileries**. Soixante toiles évoquaient l'émerveillement du peintre devant les choses et nous séduisaient à notre tour.

« Il faut chercher ni haut ni bas, ni plans ni dimensions, il faut chercher une délectation et de la façon la plus simple ». Tel était son but.

Sa vie peu mouvementée, sa femme qui sera pour ainsi dire son unique modèle, ont fait de lui un peintre « intimiste » occupé à ressusciter en couleurs lumineuses le monde qui l'entourait.

Sept salles successives offrent un panorama de sa peinture depuis ses débuts en 1888 jusqu'à sa dernière œuvre « **l'amandier en fleurs** » de 1947, année de sa mort.

Jusqu'en 1898 Bonnard « se cherche », comme en témoignent les toiles de la première salle et subit diverses influences dont l'une, celle du Japon, lui vaut de la part de ses amis, le surnom de « Nabi Japonard ».

En 1900, le Paris qu'il avait ignoré jusque-là, avec ses rues, ses passants, ses boutiques et ses fenêtres, lui inspire des toiles comme **la Place Clichy**, et la vie mondaine, **la loge**. Lorsqu'il est de retour chez lui, c'est la table familiale qu'il peint et l'intimité de sa compagne Marthe, nue ou se déshabillant dans sa chambre ou près du lit et du lavabo (« **L'Indolente** »).

Ses nombreux voyages de 1907 à 1910 lui font connaître le midi où il s'installe, au Canet. Ce coloriste abandonnant le noir, exprime avec éclat le jeu du soleil sur les oranges, les jaunes, les ocres, les rouges, les bleus comme dans **le thé** dont il dira du chapeau : « Il est outrageusement bleu, mais véridique ». Il exécute en même temps de somptueux bouquets de fleurs et ses nus plus chauds et plus riches en couleurs prennent une ampleur nouvelle.

Ayant acheté une maison en Normandie, à Vernonnet, il alterne les paysages éclatant de soleil du midi et les paysages normands plus frais et plus gris.

Des séjours à Deauville et à Trouville lui inspirent quelques « **Marines** ».

De 1933 à 1938, il reprend les scènes d'intérieur « **le Placard Rouge** », de vie de famille, **le Déjeuner**, et surtout les nus, « **Nu dans la baignoire** », « **Nu devant la glace** » qu'il traite avec les tons plus colorés et plus vifs découverts au bord de la Méditerranée.

Durant les dernières années assombries par la mort de sa femme, sa palette devient plus triste et le blanc domine dans « **le cheval de cirque**, deux **autoportraits** et l'ultime « **amandier en fleurs** » sur les indications du peintre déjà alité.

Cette exposition se termine sur un ensemble de 11 affiches, 27 dessins, 41 lithographies, 24 aquarelles et 11 livres illustrés par Bonnard rassemblés dans une des salles du rez-le-chaussée.

Carole de NANTEUIL.

Picasso

Paris a rendu hommage à Picasso par trois importantes rétrospectives : les peintures de l'artiste ont été en effet exposées au Grand-Palais, ses sculptures, céramiques et dessins au Petit-Palais et ses gravures à la Bibliothèque Nationale. Le tout réunit un millier d'œuvres.

Aménagé par Reynold Arnould, le Grand-Palais a accueilli les 300 toiles choisies par Jean Leymarie, qui s'échelonnent de 1895 à 1966.

On peut diviser l'exposition en deux parties. Dans la première, les différentes périodes forment chacune un tout séparé et témoignent d'un mouvement de recherche ordonné.

Avant d'aborder la « Période bleue » et la « Période rose », 8 tableaux illustrent les premiers contacts de Picasso avec l'Ecole des Beaux-Arts de Barcelone, ses voyages successifs à Paris et la mort de son ami Casagemas.

La **Femme en chemise** fait la transition entre la « Période bleue », **portrait de Sabartès**, scène de vie intime, et la « Période rose », **Maternité**, **Femme à l'éventail**.

Le célèbre portrait de Gertrude Stein est un premier pas vers cette modification de la perception de l'espace qui va éclater dans **les demoiselles d'Avignon**, 1907. Portraits, natures mortes, montrent l'évolution du cubisme avant qu'il atteigne l'hermétisme des portraits de **Vollard**, de **Wilhelm Uhde** et surtout de **Kahnweiler**.

Sont ensuite réunies les recherches de papiers collés, d'intégration de matière, de lettres d'imprimerie, **Feuilles de musique et guitare**, **la Table devant la fenêtre**, qui sont suivies d'un classicisme avec **l'Arlequin**, 1917, un **portrait d'Olga**, d'un style totalement différent du classicisme gréco-romain avec personnages géants, **deux femmes courant sur la plage**, **flûte de Pan**.

Après ces périodes bien définies, la seconde partie groupe des œuvres de factures diverses suscitées dans l'ensemble par des événements extérieurs : événements familiaux, événements politiques, voyages. Mais les recherches abordées dans la première partie de son œuvre de peintre se poursuivent.

Une des deux versions célèbres des **trois masques musiciens**, où

l'ordre disloqué reste encore rationnel, annonce la danse de 1924 où pour la première fois apparaît l'image composite de la même tête vue de face et de profil.

Des portraits classiques de Paul alternent avec les constructions géométriques de « **mandoline et guitare** », 1924 et le cubisme curviligne de **l'atelier de la modiste**, 1926.

Une figure insolite, **l'Acrobate** est complètement isolée.

En 1931, Picasso, qui a repris ses activités de sculpteur, crée des toiles aux formes sculpturales : **Figures au bord de la mer**, **Femme lançant une pierre**.

Une série de portraits, aux visages déformés par l'association face-profil annoncent **la femme qui pleure**; ce sera, avec **Tête de cheval**, une des séries de « **Guernica** ».

De nouvelles recherches conduisent Picasso à utiliser des expressions graphiques différentes dans **la cuisine** et **les demoiselles du bord de la Seine**; puis à délaisser le trait au profit de la couleur, **le grand nu**, 1964, tendance qui s'est accentuée au cours de ces dernières années.

Au Petit-Palais sont réunies les œuvres de Picasso sculpteur, céramiste et dessinateur.

Certaines sculptures sont le reflet des préoccupations picturales du peintre. Mais, dans l'ensemble, son œuvre de sculpteur est une perpétuelle création de formes nouvelles au moyen d'assemblages plus ou moins hétéroclites de matériaux et d'objets de toutes sortes. **Construction en fil métallique**, **tête de femme**, 1934.

Les silhouettes filiformes de ses statuettes de femmes et de la « **femme à la voiture d'enfant** », ses collages de tête aux formes anguleuses, appartiennent au seul domaine de sa sculpture, tout comme **l'homme au mouton**, **la chèvre** et **la guenon et son petit**, œuvres d'un réalisme très précis qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

En céramique, Picasso reprend des thèmes inspirés de la Grèce pour décorer plats, vases, pichets, ou bien il inscrit des scènes de tauromachie dans des plats incurvés, donnant ainsi l'illusion d'une arène.

Une série de dessins et de gouaches nous confirme une fois de plus son talent de dessinateur. Plusieurs des études ou esquisses exposées,

ont donné naissance à des tableaux que l'on peut voir au Grand-Palais, telles les études pour **les demoiselles d'Avignon**, un **autoportrait**, **l'enlèvement des Sabines**.

Organisée par Jean Adhemar, la rétrospective de la Bibliothèque Nationale groupe 150 gravures choisies par Picasso lui-même. Elle couvre 60 ans de travail de l'artiste, insistant sur les dix dernières années qui furent particulièrement fécondes.

Cette rétrospective nous rappelle tout d'abord comment Picasso s'appliqua à travailler successivement eaux-fortes, lithographies.

La recherche de nouveaux moyens d'expression a conduit le peintre à la gravure qu'il aborde en 1904, avec sa première eau-forte « **le repas frugal** ».

Jusqu'en 1914, il travaille dans l'esprit de la Période bleue, « **les Saltimbanques** ». Sa première lithographie (1928) est suivie de la série « **le sculpteur et son modèle** », thème fondamental de Picasso ici exprimé sur cuivre. On y voit l'artiste barbu, son modèle nu et à l'arrière-plan, toujours, une étrange statue déformée.

Trois baigneuses, **Françoise** et surtout **tête de taureau** font chacune partie d'une série d'épreuves qui montre comment l'artiste part d'une réalité et peu à peu la déforme.

Parmi la dizaine de livres qu'illustra Picasso, « **les Métamorphoses** » d'Ovide témoignent, tout comme « **le Minotaure caressant une femme** », du goût de l'artiste pour la mythologie.

De sa production d'après-guerre, on retiendra surtout, les « **têtes de Béliers** » et la célèbre **Colombe**.

Au cours des dernières années, Picasso multiplie les illustrations de livres, utilisant à la fois les techniques de l'eau-forte et de la lithographie.

A partir de 1960, trois thèmes dominent : la **tauromachie** qui témoigne d'une liberté d'expression de plus en plus grande, **l'étreinte** et le **peintre au travail** que Picasso reprend inlassablement.

L'exposition est complétée par une série de photographies (Marc Ray et Brassai) montrant l'artiste au travail ou entouré de ses amis, de ses œuvres.

Carole de NANTEUIL.

Notre ami Henri Laborde, Délégué Général des Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active, est mort le vendredi 27 janvier 1967.

Avec lui disparaît un des premiers animateurs de l'éducation populaire. Depuis 1944, dans tout ce qui était important, novateur dans les colonies de vacances, la formation d'animateurs, les communautés d'enfants, les rencontres des jeunes, on pouvait être sûr de rencontrer Henri Laborde, constamment préoccupé d'une politique de l'avenir. Ne lui doit-on pas également en grande partie l'extraordinaire réussite des rencontres d'Avignon ?

Malgré ses nombreuses occupations, il portait un intérêt particulier à notre mouvement. Il participa à nos Comités Directeurs, à nos réunions techniques, à nos assemblées, il écrivit pour notre Collection. Dans « **Regards Neufs sur Paris** » la visite commentée du quartier du Marais est le meilleur texte sur la connaissance de ce beau quartier qu'il aimait, qu'il avait longtemps habité, où nous allions le voir et d'où nous ressortions toujours enrichis de sa conversation. Nous nous rencontrions souvent dans de nombreuses commissions. Ses remarques, ses analyses pertinentes contribuaient à élever le débat et sa pensée était toujours une importante contribution au progrès de l'éducation.

Dans l'histoire déjà très longue de l'éducation populaire, les Centres d'Entraînement, que Henri Laborde animait de toute sa fine intelligence et de tout son cœur, ont souvent aidé les autres mouvements quand ceux-ci rencontraient des difficultés.

Nous devons ainsi une grande et profonde reconnaissance à notre ami Henri Laborde.

Sa disparition, pour nous qui étions habitués à le rencontrer à tous les tourments de l'existence de Peuple et Culture, est la perte d'un être cher, d'un membre de notre famille. Nos actions culturelles doivent continuer, se développer, prendre des formes nouvelles. D'autres générations peu à peu remplaceront celle des pionniers, mais nous ferons en sorte que le souvenir d'Henri Laborde reste pour toujours parmi nous comme celui du type même d'un créateur au service de ces valeurs dont il parlait peu mais qu'il incarnait avec tout le poids de son être.

4

informations générales

La "Politique extérieure" de peuple et culture en 1966 et 1967

Relations avec l'Etat et relations internationales

1. — L'année 1966 a été marquée en ce qui concerne les relations des mouvements volontaires d'éducation populaire et d'action culturelle, par les changements qui se sont effectués au Secrétariat à la Jeunesse et aux Sports par la promotion de ce service au rang de Ministère de plein exercice, et par l'arrivée d'un nouveau Ministre et de son équipe. Quand les Ministres changent (M. Herzog était resté à son poste pendant plus de sept ans), de telles modifications ne peuvent pas ne pas provoquer des conséquences d'une ampleur considérable. Le nouveau Ministre s'est d'abord appliqué à prendre les dimensions de ses nouvelles fonctions. Il a considéré ensuite que la mise en œuvre d'une « politique de la Jeunesse » exigeait une ample consultation de tous les intéressés, consultation qui, après quelques tâtonnements a pris la forme d'un **Livre Blanc** qui serait rédigé sur la base des données fournies

par des dossiers que les jeunes, les parents, les éducateurs ont été conviés à établir. Parallèlement, un groupe de travail dirigé par M. Paul Harvois, inspecteur de la Jeunesse et des Sports, et responsable de l'action d'animation socio-culturelle entreprise depuis quelques années au Ministère de l'Agriculture, était chargé d'examiner les principaux problèmes posés par l'animation et les animateurs, et de présenter un rapport de synthèse à ce sujet. Enfin, deux grands Colloques Nationaux, l'un sur l'Équipement, l'autre sur l'Animation et les Animateurs, étaient convoqués en octobre et novembre par le Ministre, chacun réunissant plus de 300 personnes provenant de tous les secteurs de l'administration et des organisations volontaires.

Ces efforts dont l'économie générale n'est apparue que progressivement, n'ont pas laissé de semer une certaine inquiétude parmi ces

dernières. Le Ministre, dans ses premières déclarations, avait paru manifester quelque scepticisme sur le rôle et les fonctions des Mouvements. Au fur et à mesure que l'année avançait, des préoccupations de politique intérieure commençaient à s'imposer à de nombreux esprits. Les procédures de consultation mises sur pied entre 1958 et 1965 autour du Haut-Comité de la Jeunesse étaient remises en question sans que des structures nouvelles ne se dégagent d'une manière précise. Enfin, l'incidence des Jeux Olympiques de Grenoble bloquait, pour la première fois depuis 1957, la progression des crédits d'intervention et de subvention pour les chapitres de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire dans le cadre du budget 1967, qui fut discuté et voté à l'automne.

Il a néanmoins paru nécessaire et normal aux responsables de Peuple et Culture d'accepter loyalement

toutes les offres de collaboration émanant du Ministre de la Jeunesse et des Sports et son équipe. Une association volontaire, luttant pour la réalisation d'une politique culturelle de justice et de démocratie, n'a le droit de faire à personne des procès d'intention. Nous avons donc accepté de diffuser les dossiers du **Livre Blanc** et de participer à leur dépouillement, après avoir obtenu toute garantie souhaitable quant à la manière dont seraient utilisées les données extraites de ces documents, souvent intéressants, bien difficiles à comparer entre eux. Nous avons accepté de voir MM. Cacérès, Rovin et Chosson participer activement aux travaux du Groupe d'Études Harvois et nous avons envoyé des délégations nombreuses aux deux grands colloques nationaux. J. Rovin a présenté un des rapports d'ouverture au Colloque « Animation-Animateurs ». Quelles que soient les difficultés rencontrées par cette vaste consultation et les critiques que l'on peut formuler à l'égard de certaines méthodes de travail, il convient de reconnaître que toutes les recherches et interventions ont pu se dérouler dans la plus grande liberté, et que l'ensemble représente une intéressante tentative d'intéressement du public à nos problèmes qui n'a pas son pareil dans la plupart des autres secteurs de la vie française. Nous aurons, bien entendu, à revenir sur le contenu du **Livre Blanc** quand

celui-ci aura vu le jour.

Parallèlement Peuple et Culture s'est efforcé, en 1966, de maintenir en vie et en activité les diverses instances consultatives auxquelles nous participons directement ou indirectement, notamment les Commissions et Groupes de travail du Haut Comité de la Jeunesse et le Bureau Permanent de ce dernier, de même que les instances de regroupement des organismes volontaires, tels que le G.E.R. O.J.E.P. qui a lancé quatre groupes d'études consacrés à :

- Diplôme d'Etat de conseiller d'Éducation Populaire
- Conditions d'agrément des associations de Jeunesse et d'Éducation Populaire
- Les congés « cadres-jeunesse »
- Les conditions d'accès dans les C.R.E.P.S., et le G.E.R.E.A. (Groupe d'Études et de Recherches d'Éducation des Adultes), ainsi que le Comité de coordination des associations membres de la Confédération Générale des œuvres laïques qui avance peu à peu sur le chemin d'une restructuration des rapports entre membres. Le G.E.R.E.A. a pu jouer un rôle utile dans une intervention grâce à laquelle des modifications importantes ont pu être introduites dans le projet de Loi relatif à la Formation Professionnelle et à la Promotion Sociale que le Parlement a voté en novembre 1966.

Cette Loi, qui réorganise un des secteurs majeurs de l'Éducation des Adultes en lui

accordant des moyens nouveaux et considérables, marque sans aucun doute un tournant dont nous avons à tenir compte. Elle ouvre d'amples perspectives, mais elle pose aussi d'angoissants problèmes en ce qui concerne les rapports entre une éducation des adultes à dominante économique et utilitaire, et des efforts d'action culturelle et d'éducation populaire inspirés de préoccupations visant à la formation de la personnalité comme à la participation culturelle et critique. Ces problèmes rejoignent ceux que nous pose la situation, quelque peu originale, de l'éducation populaire au sein d'un Ministère de la Jeunesse et des Sports, et, d'une manière plus générale, l'absence d'une vision globale des divers aspects d'une politique du développement culturel, absence qu'accuse vigoureusement le Rapport de la Commission de l'Équipement culturel du V^e Plan, dont la parution fut pour nous un des grands moments de l'automne 1966.

L'on ne saurait, par ailleurs, oublier dans cette réflexion rétrospective la « sortie », longtemps attendue, du statut officiel des animateurs socio-culturels du Ministère de l'Agriculture qui, avec ses références aux divers niveaux universitaires, et son ouverture sur les situations concrètes les plus diverses, doit fournir aux travaux en cours sur le statut et les fonctions des animateurs professionnels de tout ordre, et notamment

des animateurs de développement de communautés, des éléments de réflexion et de comparaison des plus importants. L'on aura de même constaté en 1966, la mise en place définitive du Centre Inter-armées de Formation d'Animateurs, implanté à Angoulême, qui a commencé à fonctionner d'une manière très positive. Si notre ami Harvois a joué un rôle déterminant dans la première de ces réalisations, nous avons vu avec plaisir notre ami, Marcel Vigny, prendre la direction civile de la seconde. Enfin, la création d'un groupe d'étude interministériel sur la lecture publique devant lequel J. Rovin et notre ami, J. Hassenforder, ont été appelés à déposer, répond à une préoccupation que nous avons exprimée sans cesse depuis de longues années. Tous ces éléments se conjuguent pour rendre à la fois plus urgente et plus réaliste la recherche que Peuple et Culture devra poursuivre en 1967, en ce qui concerne tant les objectifs que les moyens d'une grande politique globale de l'animation et du développement culturel. Notre décision d'adresser à tous les candidats à la députation un memorandum sur la nécessité et le contenu d'une telle politique, nous oblige à préciser nos positions à ce sujet.

2. — 1966 fut également une année importante dans le domaine des relations internationales de Peuple et Cul-

ture. Une vingtaine de sessions franco-allemandes ont permis de développer encore, sous la responsabilité de J. Rovin et de M. Vignal, ce secteur privilégié de nos activités. Nous tirons ainsi les conséquences, en ce qui nous concerne, de l'accent majeur dont le gouvernement et le Parlement ont continué de marquer l'assainissement des relations franco-allemandes alourdies par un terrible héritage.

Les camarades de « Culture et Développement », parallèlement, ont pu consacrer un grand effort aux échanges franco-algériens, autre préoccupation majeure de la nation. Un voyage d'étude de 25 dirigeants nationaux de P.E.C. a pu, en mai 1966, favoriser au sommet de notre Mouvement une prise de conscience plus claire des réalités et problèmes allemands.

En novembre 1966, quinze de nos dirigeants ont pu, de même, séjourner en Tchécoslovaquie sur invitation de l'Académie Socialiste, notre correspondante dans ce pays, et ouvrir ainsi la voie à des échanges systématiques avec une des plus vivantes et des plus dynamiques des sociétés d'Europe Orientale. La convergence de beaucoup de recherches et de finalités de l'éducation populaire et du développement culturel, en régime libéral capitaliste, comme en régime socialiste, a été pour tous les participants une expérience absolument passionnante.

En 1967, Peuple et Culture va recevoir, à Paris et à Grenoble, les responsables de l'Académie Socialiste tchécoslovaque; ensuite, nous entendons développer des échanges et des rencontres par secteurs spécialisés. Nous avons pu constater, avec satisfaction, l'intérêt très vif que les services publics français accordent à ces initiatives.

Dans le même cadre d'expériences, s'inscrit la participation de deux dirigeants de Peuple et Culture, P. Lengrand et B. Cacérès, au Congrès International sur « le temps libre et la récréation », qui s'est déroulé à Cuba, c'est-à-dire dans un pays socialiste soumis à des conditions d'existence très différentes de celles qui prévalent en Tchécoslovaquie. Les problèmes de la civilisation des loisirs dans un pays qui se soumet aux exigences d'une dynamique de développement particulièrement pressante, nous fournissant à leur tour des sujets de réflexion et des encouragements.

En été 1967, pour la première fois, Peuple et Culture organisera une de ses Universités d'Été en terre étrangère. La préparation de notre grand voyage au Canada français, qui aura lieu en août-septembre, pendant trois semaines, se poursuit depuis l'été 1966. Mesurer l'impact de la civilisation américaine sur le développement culturel d'une société de tradition française, sera certainement une aventure digne d'intérêt. Sa préparation est facilitée par la pré-

sence, parmi nous, de trois stagiaires canadiens français venus travailler avec nous pendant plusieurs mois, comme le fait, par ailleurs, un de leurs collègues israéliens. Nous voyons dans la venue de stagiaires, étrangers, alors que nous enverrons à notre tour en Tchécoslovaquie un stagiaire pour une durée d'un an, une grande source d'enrichissement mutuel. L'on n'ou-

bliera pas non plus de mentionner que Peuple et Culture a été chargé d'organiser en août 1967, au titre du C.R.I. J.E.F. (Comité pour les Relations Internationales des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation Français) un voyage d'étude d'animateurs français en Grande-Bretagne, et que plusieurs de nos associations régionales ont entrepris de leur côté d'intéressantes ex-

péditions à l'étranger, notamment en Yougoslavie. L'ouverture sur le Monde est plus que jamais une des conditions de l'élaboration de cette politique du développement culturel qui sera de plus en plus au cœur de toutes les activités et recherches du Mouvement.

Joseph ROVAN.

VOYAGES

Peuple et Culture à l'étranger

CUBA

2-9 décembre 1966

Dans le cadre de ses travaux sociologiques, notre Président, J. Dumazedier, a assuré une série de cours à La Havane en août 1966 et établi de précieux contacts.

D'autre part, du 2 au 9 décembre 1966, s'est tenu à La Havane un Séminaire international du « temps libre et de la récréation ». Notre Vice-Président, Paul Lengrand, chef de division de l'Education Permanente et des Activités de Jeunesse à l'Unesco, représentait M. Maheu, Directeur Général de l'Unesco, et notre Secrétaire Général, B. Cacérés, avait été invité par la Commission Cubaine de l'Unesco, co-organisatrice de ce Séminaire avec le Conseil International de l'Education Physique et des Sports (C.I.E.P.S.), et l'Institut National des Sports, de l'Education Physique et de la Récréation (I.N.D.E.R.).

Notre Secrétaire Général a rédigé un rapport en quatre parties :

- 1) Présentation de Cuba, aperçu géographique, économique et historique, accompagné d'une bibliographie et d'une filmographie.

- 2) Compte rendu du Séminaire avec le programme et le résumé des rapports.

- 3) Une étude sur l'éducation ouvrière et paysanne à Cuba.

- 4) Journal de voyage.

Ce rapport est à la disposition de tous les adhérents qui en feront la demande. Ecrire à *Peuple et Culture*, 27, rue Cassette, Paris-6^e. Prix : 6 F.

ALLEMAGNE

Du 15 au 22 mai 1966, grâce notamment à une aide exceptionnelle de l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse et en collaboration étroite avec la Fédération des Universités Populaires Allemandes, vingt-sept dirigeants nationaux et régionaux de *Peuple et Culture* ont effectué en Allemagne une voyage d'études qui les a menés en Ruhr et en Rhénanie, à Berlin (Ouest et Est), à Francfort et à Munich.

Consacré à la situation et aux problèmes actuels du pays tant sur le plan politique et économique que social et culturel, ce voyage, dirigé et organisé par J. Rován assisté de M. Vignal, a été l'occasion de rencontres, de discussions

et d'expériences très diverses et riches d'enseignements aussi bien par le niveau auquel elles se sont situées que par l'éventail des sujets abordés et la diversité des points de vue entendus.

CANADA

Janvier-mars 1967

Joffre Dumazedier, Président de *Peuple et Culture*, est allé au Canada pour assurer des cours de sociologie à l'Université de Montréal. En même temps, il prépare activement l'Université d'Eté de Montréal de *Peuple et Culture*.

BELGIQUE

Les 13 et 14 février 1967, le Bureau Européen de l'Education Populaire a tenu à Bruxelles un séminaire sur le thème : *L'apport de l'éducation des adultes à la formation des travailleurs*.

Peuple et Culture était représenté par Bénigno Cacérés. Un rapport introductif *Rapport de l'Education des adultes à la formation des travailleurs*, édité par le Bureau Européen de l'Education Populaire peut être demandé au siège de cet organisme, Huize Kranenburgh, 22, Hoflaan, Bergen Hh (Pays-Bas).

TCHÉCOSLOVAQUIE

30 octobre-6 novembre 1966

Dans le cadre de ses échanges culturels internationaux, destinés à une meilleure connaissance des problèmes de l'Education Populaire et des Loisirs dans les divers pays, *Peuple et Culture* n'a jamais changé de ligne « politique », et a toujours développé ces relations quels que soient les régimes des pays considérés. C'est ainsi que des échanges ont eu lieu au cours de ces dernières années, à divers niveaux, avec la Pologne et l'Italie, l'Allemagne et Cuba, la Yougoslavie et l'Angleterre, le Brésil et le Canada.

En fonction de ces principes, et suite aux relations nouées depuis plusieurs années par notre Président Dumazedier, un groupe de quinze responsables de *Peuple et Culture* a séjourné en Tchécoslovaquie, sur invitation de l'Académie Socialiste de Prague, du 30 octobre au 6 novembre 1966. Ce groupe avait été formé, en fonction notamment du programme proposé, à partir de catégories socio-professionnelles très précises : responsables « politiques » (J. Dumazedier, J. Rován, B. Cacérés), sociologues (M. F. Lanfant, C. Bazin, C. Guinchat), économistes (C. Juin), spécialistes des questions de méthode (J. Barbichon, J.-F. Chosson), techniciens (B. Gilman, M. Dubois, J. Gondonneau, R. Mariet, P. Harvois, M. Vignal).

Pendant une semaine donc ont eu lieu, à Prague et à Li-

berec, à l'Académie Socialiste et au sein d'autres organismes se consacrant aux mêmes problèmes, des séances de travail réunissant, en séances plénières ou par groupes spécialisés, les participants français et leurs homologues tchécoslovaques.

Les questions abordées ont compris notamment, le plus souvent sous forme d'exposé suivi de discussion :

- les transformations apportées à la société tchécoslovaque pour la révolution scientifique technique. La démocratisation de la culture. Les méthodes de recherche sur la société socialiste. Les problèmes économiques de la Tchécoslovaquie. Les tendances de l'éducation artistique et les problèmes de la politique culturelle actuelle. Le temps libre.

- La radio et la télévision.
- La pédagogie des adultes (à la Faculté Pédagogique).
- L'Académie Socialiste
- Les équipements culturels
- L'Institut du Journalisme et de l'Education des Adultes de Prague
- L'Agriculture en Tchécoslovaquie
- La formation professionnelle en Tchécoslovaquie.

Un compte rendu important, dont les éléments principaux sont déjà rassemblés, pourra dans un proche avenir être mis à votre disposition. Il ressort, en tous cas, de ce voyage d'études, plusieurs enseignements :

— Le problème des loisirs se pose bien d'une manière analogue dans les sociétés industrielles, voire post-industrielles, de types divers.

— Il n'est pas possible d'agir, dans ce domaine, sans le concours de la Sociologie.

— Le problème des loisirs est bien, comme l'a redit le dernier congrès de l'Unesco, « celui » du XX^e siècle.

Il va de soi, enfin, que ces premiers contacts entre responsables français (*Peuple et Culture*) et tchécoslovaques (Académie Socialiste) seront poursuivis en 1967 : et ce, à la fois par la venue à nos Universités d'Eté d'animateurs tchécoslovaques et par le séjour en France, du 2 au 12 mai et en contre-partie à celui que nous avons effectué nous-mêmes à Prague, d'une délégation de quinze membres de l'Académie Socialiste.

Correspondant

CORSE :

M. François Martin, Ecole Nationale d'Agriculture, Montée Eoro - Bastia.

HAUTE GARONNE :

M. Christian Maurières, 5, rue Robert Borios - Toulouse.

REGION PARISIENNE :

Mlle Annie Opatowski

HAUTES-PYRENEES :

Mlle Dantin, Fédération départementale des foyers ruraux, 12 Cours Gambetta - Tarbes.

RADIO - TÉLÉVISION

Peuple et Culture sur les ondes

PEUPLE ET CULTURE A LA RADIO

Le 13 décembre 1966, dans le cadre de l'émission « La Tribune des critiques », animée par Pierre Barbier de « France Culture », un débat a eu lieu sur le problème de l'animation culturelle par le livre.

Notre Secrétaire Général, B. Cacérés, a présenté nos fiches de lecture et notre méthodologie des clubs de lecture dans un débat animé, auquel participaient Hubert Juin, Luc Estang, Joseph Folliet, Pierre Barbier, et les Editions Castermann.

D'autre part, il est possible que soit réalisée à la Télévision une émission sur les « Clubs de Lecture » de Peuple et Culture.

PEUPLE ET CULTURE A LA TELEVISION: INITIATION ECONOMIQUE DE BASE

La Radio-Télévision scolaire, département de l'Institut Pédagogique National, a entrepris de produire et de diffuser sur la première chaîne de télévision, une série de 23 émissions d'initiation à l'économie.

Pour la mise au point de ces émissions, la Radio-Télévision Scolaire a fait appel à des spécialistes de l'initiation économique auprès des adultes, pour la plupart membres de mouvements d'éducation populaire.

L'idée de départ n'est pas que les Français ne savent rien de la vie et du langage économiques, mais que leurs connaissances sont dispersées, fragmentées. Les émissions doivent donc les aider à relier les notions acquises. Elles proposent moins une étude approfondie de la science économique qu'un savoir apprendre, un savoir surmonter l'obstacle du vocabulaire pour s'informer par les moyens habituels.

Les émissions d'expression française ont montré que de nombreux adultes ont recours à ce remarquable instrument d'éducation permanente chez soi. 40.000 exemplaires du document accompagnant les émissions « à mots découverts » — orthographe, grammaire, vocabulaire — ont été envoyés sur demande à travers la France. Souhaitons que les émissions d'initiation à l'économie rentrent le même succès. Malheureusement le qualificatif « scolaire » détourne encore de ces émissions pour adultes le public ignorant ce détail.

Les projections ont lieu le samedi après-midi de 14 h. 30 à 15 h., du 7 janvier au 24 juin. Les documents d'accompagnement, qui contiennent le rappel des principaux points de l'émission, des précisions sur le vocabulaire, des exercices corrigés et des conseils pour discuter en groupe avant

et après chaque émission, sont envoyés gratuitement. Adresser une enveloppe 23,5 x 29 cm, affranchie à 0,70 F. à :

Institut Pédagogique National
Emissions

« Initiation à l'économie »
29, rue d'Ulm - PARIS-V^e

Il est inutile de joindre une correspondance.

Programme :

- 1 Pourquoi étudier l'économie ?
- 2 Producteurs et consommateurs.
3. 4. 5. La production (le travail, les instruments et les résultats de la production).
- 6 7. 8. L'entreprise.
9. 10. 11. Les revenus.
- 12 13. 14. La monnaie et le crédit.
15. 16. 17. La consommation et la dépense.
- 18 19. 20. Croissance, équilibres et déséquilibres.
- 21 22. 23. Organisation, planification, participation.

La Quinzaine Littéraire (numéro 18 - 15-31 décembre 1966) cite, à côté de Lire (Association française pour le développement de la lecture, qui avait organisé en mai 1966 la Semaine nationale de la lecture) et le Centre laïque de lecture publique, PEUPLE ET CULTURE, « fondé à la Libération et qui forme des animateurs culturels ».

FORMATION

En 1966, le service Formation de Peuple et Culture a fourni 125.703 heures de formation, soit 15.438 journées stagiaires réparties entre 4.513 participants.

Les instructeurs permanents ou bénévoles y ont consacré 4.899 heures de leur temps.

En 1967, le Service Formation de Peuple et Culture répartit son action en dix secteurs :

LES UNIVERSITES D'ETE qui de deux passent à trois + une cette année ((Houlgate, Montpellier, Canada, Boulouris désormais sous la responsabilité de Culture et Développement).

LES STAGES NATIONAUX (Stage National Rural et pour la première fois un Stage d'Information sur l'Education Sexuelle).

LES STAGES INTERNATIONAUX (sauf l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse) : Canada, Grande-Bretagne, etc.

LES SESSIONS DE L'OFFICE FRANCO-ALLEMAND POUR LA JEUNESSE (O.F.A.J.) : participants allemands et français se rencontrent pour se former ensemble et mutuellement, soit en France soit en Allemagne.

LES STAGES CONGES CULTURELS, le plus souvent réalisés par les groupes régionaux à l'intention des jeunes salariés.

En application de la loi du 31 décembre 1961, quelques réalisations pilotes en ce secteur : sessions organisées en liaison avec les Services Départementaux de la Main-d'Œuvre à l'intention de jeunes chômeurs (Groupe Haute-Normandie), sessions d'initiation culturelle à l'intention de jeunes responsables d'associations sportives (Peuple et Culture Tarn-et-Garonne), semaine d'étude à propos d'une Maison de la Culture, regroupant à Bourges des administrateurs et animateurs de la future Maison de la Culture de Grenoble (Peuple et Culture Isère); etc...

LES SESSIONS DE PROMOTION COLLECTIVE AGRICOLE: sessions réservées aux responsables d'organisations professionnelles ou de collectivités locales, aux agriculteurs désireux de perfectionner leur connaissance et d'accroître leur compétence dans le domaine de la promotion socioculturelle des ruraux.

DES SESSIONS DE FORMATION ET D'ANIMATEURS DE CLUBS AGRICOLES AUX ARMES

LES PRESTATIONS EXTÉRIEURES : cycles ou sessions organisés à la demande d'associations, groupements, comités d'entreprise, établissements scolaires et universitaires, etc... ou intervention des instructeurs P.E.C. dans les programmes de formation réalisés par des associations et organismes autres que P.E.C.

LE PERFECTIONNEMENT DES INSTRUCTEURS : soucieux de la qualification technique et culturelle de ses instructeurs, Peuple et Culture organise chaque année une école de Perfectionnement, et prévoit des modes de Perfectionnement divers selon les instructeurs et les spécialités

LES STAGIAIRES ETRANGERS : Peuple et Culture reçoit de plus en plus de stagiaires étrangers dont il est chargé d'établir le programme durant leur séjour en France.

**UNIVERSITÉ D'ÉTÉ
DE PEUPLE ET CULTURE**

HOULGATE

LES CREATEURS, LE PUBLIC ET LA CULTURE DE MASSE

Cette année l'Université d'Été de Peuple et Culture à Houlgate se déroulera du 10 au 23 juillet et aura pour thème « Les Créateurs, le Public et la Culture de masse ».

Depuis plusieurs années nous nous efforçons à Houlgate de faire se rencontrer des créateurs et des animateurs préoccupés les uns et les autres par les rapports qui s'établissent, s'établissent mal, ou ne s'établissent pas, entre les œuvres (littéraires, artistiques, théâtrales, cinématographiques, etc.) et le grand public. Des débats féconds ont été engagés à ce sujet dans les diverses séances des troncS communs, dans les activités des stages, dans les multiples carrefours, rencontres, veillées, etc...

Cette année nous tenterons d'aborder les problèmes que pose, tant aux créateurs, qu'au public, la diffusion (massive et non différenciée) d'œuvres de toute nature, par la grande presse, la radio, la télévision, les moyens de reproduction industrielle des livres (Livres de poche), des disques, etc...

Les trois séances de « tronc commun » prévues cette an-

née, tendront à mettre l'accent sur trois aspects majeurs de cet important problème :

- 1) Qu'est-ce que la culture de masse ?
- 2) Analyse de différents aspects de la culture de masse dans le milieu urbain ouvrier.
- 3) Confrontation créateurs - animateurs.

Une enquête analogue à celle qui fut menée avec tant de succès l'an dernier sur les « arts plastiques » et la représentation que nous pouvons en avoir, sera en outre conduite cette année sur un autre thème de recherche.

Huit stages seront ouverts cette année : Sciences Sociales, Entraînement Mental, Animation de groupes, Lecture, Initiation à la peinture moderne, Cinéma, Musique, Adolescence.

Hougate, en juillet 1967, s'efforcera à nouveau d'être un lieu où, à l'intérieur de chaque stage et à l'occasion de chaque rencontre, sera présent le mot du poète : « Poésie, la vie future à l'intérieur de l'homme requalifié » (René Char).

Chacun d'eux, tout en conservant son originalité et la spécificité de ses travaux, sera plus que par le passé encore lié à tous les autres et au thème central de l'Université, restituée à sa fonction de communauté de travail, de recherches et de pensée.

BOULOURIS

Comme chaque année, l'Université d'Eté de Boulouris (Var) aura pour thème général le Tiers-Monde et les relations entre pays industrialisés et pays sous-développés. L'Université sera organisée conjointement par Peuple et Culture et par Culture et Développement, du 15 au 22 juillet 1967.

Malgré les efforts faits par ces pays et l'aide que leur apportent les nations plus riches, la lutte contre le sous-développement reste un des problèmes majeurs de notre temps. Economique et sociale, elle doit accompagner l'établissement d'un dialogue organisé entre des cultures que le progrès des moyens de communication et de diffusion rend possible et nécessaire.

Tant par solidarité humaine que pour prévenir des tensions internationales menaçantes, une action convergente doit être menée en France pour que l'opinion soit consciente de ces problèmes, accepte, soutienne et contrôle une politique de coopération, et dans les pays sous-développés où l'éducation des adultes apparaît de plus en plus comme un instrument essentiel du développement.

Les séances de tronc commun de l'Université et les stages spécialisés permettront

un approfondissement de ces thèmes, tant par une réflexion sur l'expérience des participants que par un apport d'information ou un entraînement à des techniques diverses. A cet effet huit stages sont prévus, qui porteront sur :

- 1 — l'expression et la création : la formation;
- 2 — l'entraînement mental;
- 3 — la méthodologie de la formation (par stages courts;
- 4 — l'animation de groupe;
- 5 — l'étude du milieu;
- 6 — les techniques de communication visuelle;
- 7 — l'enseignement et le développement;
- 8 — l'accueil des travailleurs étrangers en France.

L'Université d'Eté de Bourlouris s'adresse autant aux animateurs, éducateurs ou formateurs travaillant en pays sous-développés qu'à tous ceux qui veulent, en France, se perfectionner techniquement pour préparer les hommes à vivre dans une civilisation solidaire couvrant l'ensemble de notre planète.

|||||

Formation des maître des classes de transition

Dans le cadre de la Réforme de l'Enseignement, des classes de transition appelées à recevoir des élèves qui n'entrent pas dans l'enseignement classique, ou moderne long ou court, à l'issue des classes de l'enseignement primaire élémentaire, ont été créées. Des Instructions ministérielles du 15-7-63 précisent qu'il convient d'appliquer dans ces classes une pédagogie faisant uniquement appel à des disciplines et recommandant l'individualisation des tâches et le travail par équipe. Les relations traditionnelles maîtres-élèves sont aussi appelées à être modifiées.

A l'heure actuelle, la formation des maîtres et maîtresses des classes de tran-

sition est organisée dans une dizaine de Centres Inter-Académiques. Le Centre Inter-Académique qui fonctionne au Mans a demandé à P.E.C. d'organiser, à l'intention de ces maîtres en formation, un stage du début de l'année scolaire, en 1965, puis en 1966. A la suite de ces stages, des demandes sont parvenues d'autres Centres Inter-Académiques (Montpellier, Paris).

Le Service Formation estime qu'il y a là un terrain expérimental très intéressant et se propose d'approfondir la pédagogie propre à ces stages. Ces comptes rendus des stages assurés par J.C. Doucet, Y. Guilbaud et G. Donascimento peuvent vous être envoyés par le Service Formation.

Les stages des classes de transition et du cycle terminal

Depuis le mois d'octobre, le Service Formation de Peuple et Culture vient de se lancer dans un nouveau secteur de travail : la formation des maîtres et maîtresses des classes de transition et de terminales pratiques. Deux stages de 6 jours ont été

faits, l'un à l'Ecole Normale
du Mans, l'autre à celle de
Montpellier.

Les classes de transition et du cycle terminal pratique.

Les classes de transition sont celles qui accueillent les enfants de plus de douze ans qui ne seront pas maintenus à

l'école primaire et qui n'entreront pas dans les établissements secondaires (classiques ou modernes). Au terme de ces deux années d'un enseignement de transition, si ces élèves ne rejoignent toujours pas les sections modernes ou classiques, ils entre-

ront dans les classes du cycle terminal pratique.

Il existe encore peu de classes de transition et de classes terminales. Le nombre doit croître cependant à cause de la décision sur la scolarité obligatoire (dont la date a été reportée de 1967 à 1972).

Les instructions officielles du 15 juillet 1963 et du 10 septembre 1963 suggèrent des solutions pédagogiques plus qu'elles ne les imposent. La voie reste ouverte à la recherche. Nous retiendrons cependant quelques dispositions nouvelles : classes de 25 à 30 élèves au plus, nécessité d'une formation spéciale pour les maîtres, nouveau climat à établir dans la classe, « éviter de replacer les élèves dans des conditions analogues à celles qu'ils n'ont pas acceptées », « créer un climat de renouvellement », « la coopération remplaçant la compétition » (« abandon des compositions et des classements décourageants »), « utiliser le sentiment précoce des responsabilités, le désir de s'engager rapidement dans la vie active », etc...

Il serait trop long ici d'analyser en détail les instructions officielles de telles classes.

La formation des maîtres et maîtresses

— Les enseignants de ces classes ont fait acte de candidature pour suivre pendant un an une formation pédagogique qui leur permettra de se présenter au certificat d'apti-

tude à enseigner dans de telles classes.

— Ces maîtres et maîtresses sont choisis aussi, compte tenu de leur valeur pédagogique.

— Ils sont donc en congé pour un an, gardant leur poste (la classe est faite par un remplaçant), sont rémunérés comme s'ils étaient en fonction; en général ils logent à l'extérieur de l'Ecole Normale, le logement étant à leurs frais, et sont nourris à l'Ecole moyennant une pension.

Il existe en France douze centres interacadémiques pour cette préparation; chaque centre groupe les enseignants de 9 à 12 départements.

La formation dispensée en cours d'année se compose de cours de :

- psychologie,
- étude du milieu,
- connaissances des conditions de travail dans les entreprises,
- pédagogie pratique,
- atelier, travaux éducatifs, techniques générales de l'industrie et du bureau (dessin industriel, machine à écrire), techniques ménagères,
- éducation esthétique.
- éducation physique.

Il faut noter qu'un stage en usine, comme OS 2, se fait au cours de l'année durant une dizaine de jours.

Le stage du Service Formation du P.E.C.

— Au départ, il nous avait été demandé un stage d'animation de groupe ou d'entraînement mental. Après un es-

sai en 1966, il nous est apparu que, compte tenu des instructions officielles, de la situation des stagiaires en école, il était indispensable de modifier les intentions initiales du stage, quitte à faire un second stage dans l'année. Le thème choisi a été celui de l'adolescence, donc du public de ces classes.

1) Intentions

a) compte tenu du programme d'année de ces classes, il était inutile de se lancer dans la psychologie de l'adolescent en tant que telle, d'étudier les méthodes pédagogiques, d'initier les stagiaires à certaines techniques d'expression ou éducatives.

Compte tenu des instructions officielles, il nous a semblé que le point important était l'étude des rapports maîtres-élèves, sachant bien sûr que de cette modification d'attitudes le reste de l'enseignement peut être modifié.

b) le stage est donc un stage de modification d'attitudes et non de contenu avec les hypothèses suivantes :

— il est impossible de travailler (ou de vivre) avec des adolescents, si nous n'avons pas conscience de nos propres problèmes d'adultes; nous transférons souvent nos problèmes sur les jeunes avec lesquels nous vivons;

— la révolte ou crise du monde adolescent n'est que le miroir des incertitudes du monde adulte;

— l'enseignement de connaissances a peu d'influence sur le comportement de la per-

sonne enseignée; l'enseigné doit s'approprier lui-même ces connaissances avec les moyens que lui donne l'enseignant. Il ne peut y avoir un enseignement d'attitudes (même pour des enfants); il y a confrontation et recherche de ces attitudes au sein d'un groupe qui vit ensemble.

c) les intentions du stage sont donc les suivantes :

— éviter d'enfermer les problèmes de l'adolescence sur ceux des adolescents à l'école, donc les problèmes des adultes sur ceux des pédagogues;

— étudier la place faite aux jeunes dans la société moderne,

— étudier la relation adultes-jeunes. (Mise en cause de la fonction enseignante; pédagogie du risque et de la contestation);

— poser les problèmes de l'entrée dans la vie.

Tout cela est étudié en parallèle avec les phénomènes qui se passent dans le groupe; ces adultes acceptant d'une façon passive les cours qui leur sont faits sont en situation d'enseignés; leur manque de réaction face à cette situation ne vient-elle pas du fait que s'ils contestaient cette situation, ils devraient aus-

si se contester eux-mêmes face à leurs élèves ?

2) Le programme

Celui-ci est établi avec les stagiaires après 36 heures de travail en commun pour que l'encadrement puisse s'ajuster aux stagiaires et que ceux-ci s'ajustent entre eux.

a) première phase :

- comment sont les jeunes que nous connaissons ?
- l'école pour quoi faire ?
- la fonction enseignante.

b) deuxième phase : après une « assemblée générale » souvent agressive face aux méthodes de l'encadrement (non directive) une grille de stage est faite en commun. Elle comporte en général :

- influence des milieux sur le jeune (rural, ouvrier...)
- l'environnement des adolescents : chanson, journaux, filles et garçons
- l'entrée au travail
- participation des jeunes dans les groupes hors de l'école (mouvements de jeunesse, syndicats, partis politiques, maisons des jeunes, etc...)
- adultes et adolescents
- procédés de sensibilisation pour groupes d'adolescents

c) troisième phase : évaluation du stage.

Tous ces sujets sont introduits par des lectures (monta-

ges), des films, de courts exposés. Un travail par groupes se fait ensuite, suivi d'une mise en commun.

Questions posées par ces stages.

— en fin d'année, le Service Formation fera un bilan définitif de ces stages. Six demandes ont été faites et ainsi le bilan pourra être plus objectif. Néanmoins certaines questions peuvent déjà être posées :

1) ce travail suscite des groupes de recherches pédagogiques; on nous demande de soutenir ces groupes. Où peut se faire cette recherche au sein du P.E.C., tant sur le plan national que régional ?

2) ce travail va à contre courant des méthodes pédagogiques traditionnelles, il se heurte aux structures anciennes et souvent celles-ci sapent les résultats obtenus en stage. Peuple et Culture ne doit-il pas avoir une position claire sur ces problèmes ?

3) ce travail ne devrait-il pas se faire aussi avec les classes de 4^e année. Est-il utopique de penser que ce genre de travail (modifications des rapports maîtres-élèves) peut être le début d'une profonde réforme de l'enseignement ?

Le Service Formation de Peuple et Culture

Caen : Réformer l'Université...

Certes on peut dire avec R. Escarpit qu'à ce Colloque si intéressant on a parlé davantage d'or que d'argent : on ne peut envisager sérieusement une réforme des structures universitaires sans une première révision du budget national et de la part réservée à l'éducation permanente dont on a tant parlé durant ce colloque;

Comme le rappelait J.-L. Vallard dans le commentaire du « Monde », « c'est une véritable révolution qu'ont proposée les trois cents participants du Colloque à propos des structures et des finalités des universités ». Révolution entreprise par des universitaires, fait remarquable, pour leur propre maison.

Notons avec optimisme que les 15 recommandations émises à la fin du Congrès vont dans le sens d'une réforme fondamentale des structures et vers un élargissement qui conduit à l'EDUCATION PERMANENTE; (cf. les 15 points ci-joints — en particulier le « 15 »).

Il est important pour nous de lire une telle conclusion à la fin de ce Colloque universitaire; sans doute aurait-il été souhaitable puisqu'on y parlait d'éducation permanente, d'y inviter et d'y entendre des animateurs expérimentés, ce qui, peut-être, aurait per-

mis d'élargir encore les perspectives de ce colloque, en traçant une piste possible vers un développement culturel global où se trouveraient étroitement liés : enseignement, animation socio-culturelle; et, c'est bien évident (on a parlé de prospective !) Il serait souhaitable de ne pas oublier dans cette optique de développement, l'importance pour les années à venir de ces liaisons entre enseignement, recherche, animation et aménagement du territoire, si nous voulons arriver à un développement véritable; c'est un point qui n'a pas été abordé et cela révèle peut-être que l'on parle beaucoup d'éducation permanente, et c'est bien, mais c'est insuffisant si on ne voit pas, au moment où on en parle, ce qu'elle doit être réellement; ce sera peut-être l'objet d'un prochain Colloque.

Pierre BESNARD,
Sciences Sociales

● STATUT, STRUCTURES ET FONCTIONNEMENT DES UNIVERSITÉS.

1) Création à titre expérimental, dans le cadre de la planification nationale, d'universités publiques autonomes, compétitives, diversifiées, ne disposant d'aucun monopole sur une aire géographique, ne

comportant plus de facultés, afin de permettre la diversification et le regroupement original des disciplines.

2) Création pour les universités et les établissements de recherche d'un statut d'établissement public à caractère scientifique et technique. Ce statut devrait assurer une souplesse de fonctionnement analogue à celle dont bénéficient les établissements à caractère industriel et commercial.

3) Suppression des cloisonnements entre les facultés existantes, les professeurs de faculté devenant professeurs d'université.

4) Limitation des effectifs de chaque université à un chiffre raisonnable (200.000 au maximum); ce qui conduit à constituer une quinzaine d'universités distinctes dans la région parisienne et plusieurs universités dans les principales métropoles d'équilibre.

5) Articulation dès maintenant des facultés actuellement existantes en départements d'enseignement et instituts de recherche, dotés de présidents élus pour un temps limité. La pleine responsabilité de l'enseignement de chaque discipline devrait incomber au département correspondant et ne plus être le

privilège d'une ou plusieurs chaires.

6) Nomination des professeurs d'université sur critère scientifique indépendamment des titres, seul comptant la valeur de l'intéressé. La procédure des nominations pourrait comporter utilement la consultation d'experts étrangers. Il devrait être fait beaucoup plus largement appel à des professeurs associés, dont quelques-uns devraient bénéficier de contrats de durée non limitée.

● RECHERCHE.

7) Nécessité pour les instituts de recherche de faire appel à une pluralité systématique de sources de financement assurant des modes de financement variés, qui devraient permettre de tenir compte soit de l'importance d'un programme, soit de la valeur d'une équipe ou d'un homme.

8) Nécessité de lancer de nouvelles actions concertées en matière de recherche fondamentale sur le plan national et de créer des actions concertées sur le plan européen.

9) Nécessité de conduire à leur terme les conséquences, pour la recherche médicale, de la réforme hospitalo-universitaire actuellement en cours de réalisation.

10) Détermination systématique d'un programme de recherche orientée, basé sur des travaux de prospective, associant universitaires et in-

dustriels. L'exécution de ce programme devrait se faire en particulier grâce à des contrats de recherche, entre industriels et autorités universitaires, évitant le travail dans la clandestinité, et élaborer de manière à tenir compte des impératifs de la propriété industrielle.

11) Nécessité d'accroître sans délai les moyens et de perfectionner les méthodes de la documentation scientifique, auxiliaire indispensable de la recherche; d'accroître le nombre et les ressources des bibliothèques; de stimuler l'information scientifique.

● ENSEIGNEMENT, FORMATION DES MAÎTRES, EDUCATION PERMANENTE.

12) A tout âge et à tout niveau d'études générales, la société devrait donner à tout jeune Français le moyen d'acquiescer un métier. En conséquence, création systématique, dans les universités ou en dehors d'elles, d'enseignements de préparation à la vie au « sommet » de chaque échelon de formation académique (par exemple, premier cycle, deuxième cycle de l'enseignement supérieur).

13) Développement de l'information systématique des enseignants, de leurs élèves et des familles, notamment en ce qui concerne les carrières et les voies pour y accéder.

14) Nécessité de repenser nos systèmes de formation

des maîtres de tous les degrés. Ces derniers doivent recevoir non seulement des connaissances académiques, mais aussi une préparation psychosociologique et professionnelle. La mise à jour de leurs connaissances et de leurs méthodes doit devenir une obligation. De tels objectifs nécessitent notamment la création dans chaque académie d'un institut interdisciplinaire d'études pédagogiques relevant de l'Université et l'extension des recherches sur l'éducation qui doivent recevoir des moyens importants.

15) L'évidente mission d'éducation permanente, complément nécessaire de toute éducation, s'inscrit dans un dispositif global. Elle orientera l'ensemble des enseignements de caractère supérieur. Promotion supérieure du travail, mise à jour des connaissances, reconversion, action sur les milieux socio-culturels, toutes actions désormais communes à tous les types d'étudiants de tous âges, utiliseront l'ensemble des moyens d'enseignement à distance : enseignements par correspondance, audiovisuels, programmés, électroniques, et les moyens extra-universitaires : maisons de la culture, musées, etc... Bientôt entrée dans les mœurs, l'éducation permanente, douée d'une dynamique propre, abattant les cloisons, mobilisant les hommes dans et hors de l'Université, est une nécessité nationale.

INFORMATIONS RÉGIONALES

Le 9 décembre 1966, nous avons envoyé à toutes les associations régionales de Peuple et Culture une note leur demandant de nous indiquer leurs activités, leurs projets... pour 1966 et 1967. Nous reproduisons dans le numéro 68 les réponses qui nous sont parvenues. Nous sommes particulièrement heureux d'annoncer des publications régionales (et notamment le Bulletin P.E.C.-Isère) mais nous voudrions aussi faire, à leur propos, quelques réflexions à l'intention des associations régionales intéressées.

Il semble que l'on doive

ISERE

Le groupe P.E.C. a publié son premier Bulletin de l'année 1967. On y trouve le détail des activités de formation et un appel aux adhérents régionaux à participer à des activités de recherche. Le même groupe annonçait pour les 24 et 25 février des « journées d'étude sur la promotion sociale en montagne ».

LOIRE

L'association a pris part l'année 1966, de manière souvent prépondérante, à des activités :

(1) Ecrire à M. René FOUQUE Chef du Service des Editions, 27, rue Cassette.

s'attendre de plus en plus à ce qu'un travail régional donne naissance à des textes, des fiches, voire des livres. Ces textes intéresseront non seulement l'association régionale « émettrice », mais parfois tout le mouvement — et dans ce cas il faut envisager une coordination avec le P.E.C. National — parfois, d'autres régions, et dans ce cas il faut envisager une coordination inter-régionale. Ces différentes coordinations pourraient être assurées par le Service des Editions national; elles pourraient en outre nous amener à envisager différentes formes et catégories de publica-

— de recherche (collaboration avec la Maison de la Culture de Saint-Etienne, les Foyers Socio-Educatifs pour les jeunes),

— d'animation (Maison des Jeunes et de la Culture de Firmini, divers Ciné-Clubs et Commissions),

— de formation (dans le cadre du Centre Culturel Stéphanais : cinéma, Art dramatique).

• A Saint-Etienne

— en novembre 1966, a eu lieu un colloque réunissant des directeurs et animateurs d'Universités populaires d'Allemagne Fédérale.

— Le 1er décembre 1966, a eu lieu le 2^e carrefour du Centre Interprofessionnel

tions portant le « label » régional et le « label » national.

Le Service des Editions propose donc aux associations régionales P.E.C. intéressées des réunions d'information et de coordination appuyées sur la présentation des plannings régionaux et nationaux d'éditions. Ces réunions pourront avoir lieu à Paris. Mais les responsables du service des Editions s'engagent aussi à se rendre dans les régions intéressées.

Nous vous prions de bien vouloir nous communiquer vos avis et proposer, le cas échéant, des dates pour ces réunions. (1)

de la Loire sur les raisons et les exigences de la formation des adultes, avec la participation de Joffre Dumazedier.

HAUTE-NORMANDIE

Projets 1967 :

— Organisation en mars 1967 de journées d'étude sur l'information sexuelle (commission de cinq membres de P.E.C. travaillant en liaison avec le Centre rouennais pour le Planning familial) avec la participation de Jean Gondonneau.

— Poursuite de l'expérience en cours à propos des **Congés culturels et de la promotion collective agricole.**

REGION PARISIENNE

Le groupe P.E.C. a fait paraître des calendriers de stages, congés culturels.

Du 20 au 27 février, quatre stages ont été réalisés :

- le cadre de la vie,
- la chanson,
- l'expression,
- la culture.

Maison d'accueil, 6, rue Henner, Paris-9^e.

PUY-DE-DOME

Le groupe a organisé en 1966 des séances d'Entraînement Mental, de connaissance de la peinture, d'initiation aux problèmes économiques.

1967 :

- préparation au D.E.C. E.P. (1);
- voyages d'étude.
- 3 et 4 Juin deux journées sur la lecture.

HAUTE-SAVOIE

Une réunion à laquelle assistait Joffre Dumazedier s'est tenue le 15 novembre 1966.

A l'ordre du jour : la reprise des relations Dauphiné-Savoie et l'action commune en milieu social et touristique.

VAUCLUSE

Une équipe va entreprendre un travail de prospection des divers milieux du département (rural — centres ménagers — hospitaliers) pour en définir les besoins éventuels.

(1) Voir fiche technique P.E.C. : **Réflexions sur le diplôme d'Etat de conseiller d'éducation populaire.**

sur lesquels un programme d'activités sera élaboré.

— Un stage d'Entraînement

Mental est prévu pour Pâques à la Maison des Jeunes et de la Culture d'Avignon.

Nouvelles brèves

I. — Dans le cadre d'une coordination possible, notamment dans la formation et les éditions, des contacts ont été pris entre Peuple et Culture et la Fédération Française des Maisons de Jeunes et de la Culture (réunion des bureaux nationaux et chefs de Service). D'autres contacts sont prévus, dans la même intention, avec Culture et Promotion, le C.E.M.E.A., le G.R.E.P. et les Foyers Ruraux.

II. — Le Bureau National du 21 octobre 1966, après avoir constaté que Peuple et Culture travaille en liaison de plus en plus étroite avec les Maisons de la Culture, et que les groupes régionaux sont étroitement intéressés à certaines de leurs expériences, a décidé de créer un groupe de travail permanent présidé par G. Jean, pour étudier les problèmes des Maisons de la Culture et déterminer la politique du Mouvement dans ce domaine.

III. — Le Bureau National du 16 décembre 1966 a décidé d'étudier la possibilité de tenir deux de ses réunions de 1967 en province. Les régions concernées pourraient être notamment la Corrèze, l'Isère, la Seine-Maritime, le Tarn-et-Garonne.

IV. — Dans les locaux du Musée d'Art Moderne de la ville de Paris, et sous l'autorité de la Direction des Beaux-Arts de la ville, le département « Animation, recherche, confrontation », créé en janvier 1967, a organisé en janvier et février, une série de manifestations sur le thème « techniques traditionnelles et contemporaines de la gravure en creux » pour les arts plastiques (animateur : Pierre Gaudibert, président de la Commission « Esthétique de la vie quotidienne » à Peuple et Culture) et « introduction à la musique moderne » (animateur : Maurice Fleuret). Ces manifestations se poursuivront pendant toute l'année — avec changements de programme tous les deux mois — en s'augmentant de sections sur le théâtre, la poésie, la danse et, plus tard, le cinéma. Il s'agit de toucher un public nouveau hors des circuits des « vernissages parisiens », de multiplier les contacts directs entre les artistes et ce public, enfin d'inventer des formules facilitant l'accès à la modernité culturelle.

PEUPLE ET CULTURE A PUBLIE

des fiches de lecture :

L'enfant de Jules Vallès;
La Perle de John Steinbeck;
La mort d'Ivan Ilitch de Léon Tolstoï;
Les apprentis du diable de Jacques Alègre;

des fiches techniques

Art, Musique et Littérature à la Télévision française;

PEUPLE ET CULTURE PUBLIERA

des fiches de lecture :

le tour du monde en 80 jours de Jules Verne;

le roman policier

l'attrape-cœur de D. Salinger;

Dans la **Quinzaine Littéraire** n° 17 (1er au 15 décembre 1966), on lit :

ITALIE :

« Une enquête sur les habitudes de lecture des Italiens révèle que 38 % des adultes ne lisent pratiquement jamais rien : ni livres, ni revues, ni journaux.

Parmi ceux qui lisent — l'enquête portait sur 2.000 personnes de plus de 18 ans, de toutes les régions et de tous les milieux — 38,3 % seulement lisent le journal. Il s'agit en majorité de la population masculine, en particulier celle des villes de plus de 400.000 habitants.

Pour les hebdomadaires et mensuels, la proportion est

Comment réaliser une exposition;

Réflexions sur le Diplôme d'Etat de conseiller d'Education populaire;

L'attitude non directive et l'animation des groupes d'adultes;
Eléments pour une politique culturelle en France;

Le Catalogue des publications;
— Qu'est-ce que Peuple et Culture ? (présentation

des fiches techniques;
l'aménagement du territoire;
la promotion sociale;
la condition de la femme;

des fiches de musique. 1re
Symphonie de Mahler.

de 52 % et les différences entre les habitudes de lecture des deux sexes diminuent — surtout en raison du développement de la presse féminine.

Mais, surtout, 78 % des personnes interrogées n'avaient lu aucun livre — pas même pédagogique ou documentaire — pendant la semaine considérée. La plus forte proportion de lecteurs adultes se trouve dans le groupe âgé de 18 à 34 ans. Il est loin d'être prouvé que le vide est comblé par la radio et la télévision : 25 % des adultes italiens n'écoutent jamais une émission; 50 % seulement déclarent brancher un poste de radio ou de télévision quotidiennement. »

complète du mouvement tirée à 25.000 exemplaires);

— Le Calendrier des Stages pour 1967;

— Aux Editions du Seuil, dans la collection « Peuple et Culture » :

La Poesie de Georges Jean.

le mouvement ouvrier de Benigno Cacérès.

— Aux Editions du Seuil dans la collection « Peuple et Culture »

— Culture Planifiée ? de Georges Bensaid;

— Le Siècle des Lumières de Michel Launay;

— La Montagne de Roger Canac.

● **La Quinzaine Littéraire** (n° 20 - 15-30 janvier 1967) a fait un compte rendu détaillé de la fiche technique **Art, Musique et Littérature à la Télévision Française**, de Monique Simonnot, publiée par Peuple et Culture.

Afin de mieux connaître notre public et pouvoir organiser d'éventuels échanges avec vous, nous vous serions reconnaissants de bien vouloir répondre aux rubriques suivantes :

● **sexe :**

● **âge :**

● **résidence :**

● **lieu de travail :**

● **importance de votre localité :**

- de 1.000 hab.
- entre 1.000 et 5.000 hab.
- « 5.000 et 25.000 hab.
- « 25.000 et 50.000 hab.
- « 50.000 et 100.000 hab.
- plus...

● **logement :**

- en appartement :
- en pavillon :

● **études poursuivies jusqu'à :**

- école primaire sans CEP :
- CEP :
- centre d'apprentissage :
- école professionnelle :
- brevet élémentaire :
- collège enseignement général :
- enseignement secondaire, jusqu'où ? :
- baccalauréat :
- enseignement supérieur :

● **autres diplômes :**

● **profession actuelle :** (cf. code INSEE)

● **situation de famille** (célibataire, marié, veuf, divorcé) :

● **enfants** (combien ?) (âges) :

● **jouez-vous un rôle d'animateur dans une Association bénévole professionnelle ? :**

● **comment avez-vous connu PEC ? :**

● **vos suggestions :**

peuple et culture

27, rue Cassette

Paris VI^e